

Le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation de Caen a scanné et passé à la reconnaissance de caractère ce texte en mars 2014.

Il s'agit des mémoires du libertaire bulgare Nicolas Stoïnoff, intitulées « Un centenaire Bulgare parle », parues en 1963 aux éditions « Notre Route », liées au mouvement anarchiste bulgare en exil.

Il est malheureusement possible, malgré les relectures effectuées, que des coquilles subsistent.

D'autres textes scannés et traduits sont librement téléchargeables sur le site internet du Collectif : <http://ablogm.com/cats/>

UN CENTENAIRE BULGARE PARLE

Nicolas Stoïnoff

PRÉFACE

Descendus du haut plateau de Pamir, à travers steppes et plaines, laissant sur leur passage le long de la Volga et sur les côtes de la mer d'Azov les traces durables d'une certaine civilisation, les Bulgares occupent depuis treize siècles ce carrefour de trois continents où diverses invasions et croisades affrontèrent, au cours des âges, civilisations et puissances qui — même de nos jours — se disputent la domination du monde. Destin historique ! — Ce peuple, jeune et vigoureux, ne put connaître que de courtes périodes de paix et de stabilité.

Cinq siècles de domination turque — de 1393 à 1878 — marquèrent particulièrement son histoire mouvementée et façonnèrent le caractère du Bulgare : travailleur, sobre, rude et sombre, mais surtout révolté perpétuel. L'organisation autoritaire et étatique primitive de la société, imposée par le dominateur, se confondant, dans la conscience des opprimés, avec tout ce, qui est « étranger », donc — hostile et ennemi —, contribua de façon décisive, par la voie toute naturelle de la négation, à la formation d'une mentalité foncièrement antiétatique.

Les multiples révoltes et les innombrables actes de vengeance individuels caractérisant toute la durée de la domination étrangère renforcèrent son esprit révolutionnaire et libertaire dont les racines plongeaient dans les conceptions et les traditions antiétatiques, antimilitaristes et communautaires .du « Bogomilisme » — mouvement social et religieux original, apparu au X^{ème} siècle, qui s'étendit à l'Occident, donnant naissance au Catharisme des Albigeois.

À la lumière de ces faits historiques, le caractère nettement social et véritablement révolutionnaire du mouvement de libération nationale qui, à la faveur de la guerre russo-turque de 1877-1878, atteignit ce but n'est nullement surprenant. En effet, ses principaux artisans : Rakovsky, Levski, Karaveloff furent tous des républicains fervents, teintés de socialisme. Quant au grand poète et héros national Christo Botev — l'idéal pour la jeunesse de toutes les générations — il fut un anarchiste accompli. Les mêmes faits expliquent dans une large mesure le développement important que le mouvement libertaire prit après la libération nationale ainsi que toute l'évolution .sociale et politique ultérieure.

« Notre Route » — revue mensuelle bulgare paraissant à Paris depuis onze ans — se propose, en lançant cette collection de faire connaître les traits essentiels du peuple et du mouvement libertaire bulgares au cours de leur histoire moderne vus à travers la vie et l'œuvre des militants les plus représentatifs; l'histoire d'un peuple et d'un mouvement n'est-elle pas constituée de la vie des combattants qui se sacrifient pour le bonheur de tous ?

Notre choix pour le premier numéro de cette série n'obéit à aucune préférence. C'est le hasard qui en a décidé : Nicolas Stoïnoff, l'éducateur infatigable de plusieurs générations, le représentant le plus authentique de toute une époque — la plus intéressante de la nouvelle histoire bulgare — doyen, à l'heure actuelle, des libertaires et des pacifistes dans le monde, accomplissant en cette fin d'année le centenaire de sa vie intègre.

Le cas présente un triple intérêt. D'abord, biologiquement, ce n'est pas un phénomène ordinaire qu'un centenaire conserve avec sa santé, toutes ses facultés humaines, la haute conscience de ses responsabilités et, grâce à une étonnante lucidité, la capacité de s'exprimer par écrit avec une telle fraîcheur d'esprit. Ensuite, sa fidélité à une conception libertaire et pacifiste qui revêt de plus en plus d'importance à notre époque trouble ainsi que sa prise de position courageuse vis-à-vis d'une réalité consternante sont un exemple à montrer. Enfin, par son récit imagé, l'auteur de ces quelques souvenirs nous transporte dans une atmosphère attachante, mais oubliée.

Le lecteur aurait sans doute aimé trouver dans les pages qui vont suivre soit l'autobiographie complète d'une vie qui, bien que qualifiée de « modeste », présente un intérêt certain ou bien les mémoires d'un centenaire ayant vécu la Commune de Paris, la libération nationale de la Bulgarie, une demi-douzaine de guerres, révolutions, coups d'État et tant d'autres événements importants, susceptibles d'éclairer plusieurs aspects de notre histoire. En lisant il se rendra compte que Nicolas STOÏNOFF est hautement qualifié pour accomplir une pareille tâche. Seulement, ce que le lecteur ne sait pas c'est que cet extraordinaire vieillard est non seulement prisonnier de son grand âge qui ne facilite aucunement ses déplacements nécessaires aux bibliothèques et exigerait le concours de secrétaires dont il est absolument privé, mais qu'il est en même temps — et surtout — prisonnier du régime et de sa famille, obéissant aux ordres des autorités qui le condamnent à un isolement complet. Personne ne peut lui rendre visite et tout son courrier est censuré. La personne qui eut la chance de le contacter nous dit :

« Le grand-père n'a rien changé de sa vie. Il se maintient en bonne forme. Sa parole reste claire et logique. Il lit avec difficulté et demande souvent qu'on lui fasse la lecture. Il écrit correctement. Mais il vit dans une solitude extrême. À Sofia, où il passe l'hiver, il ne peut voir personne ni sortir de la maison. Il attend avec impatience que le temps se réchauffe pour regagner Choumen où il se sent mieux, bien que la censure ne le quitte nulle part. Les événements sur le plan international l'intéressent beaucoup. Toute injustice l'émeut et le révolte. Malgré tout, il ne se plaint de rien et espère que les hommes deviendront plus conscients pour que la justice triomphe. « Liberté, initiative personnelle et tolérance ! » — tel est son mot d'ordre. Il dit qu'il se porte bien : « je ne souffre de rien ; seules les souffrances des autres me rendent malheureux ». Lorsque je le sollicitai de continuer et de terminer ses souvenirs, il répondit en souriant : « j'ai encore vingt ans à vivre ».

Tel est notre « grand-père » au jour de son anniversaire. Il refuse catégoriquement toute adaptation au régime et n'accepte aucune concession. Il y a quelques années, se voyant privé de toute possibilité d'expression publique, il rédigeait son propre « Bulletin » manuscrit qu'il diffusait seul. Nous en reproduisons un extrait.

Afin de compléter ses souvenirs, nous avons trouvé utile de reproduire deux anciens articles quelque peu abrégés. La bibliographie complète de cet éducateur passionné n'a pu nous parvenir, ce n'est nullement étonnant...

Le titre : « Autour d'une vie modeste » donné par l'auteur à son récit reflète fidèlement la pensée, les intentions et le caractère de cet homme, qui durant sa longue vie demeura et demeure encore au-dessus de toute vanité ().*

« NOTRE ROUTE. »

(*) Le titre général: du livre, les sous-titres dans le texte, ainsi que toutes les notes sont rédigées par le traducteur.

AVANT-PROPOS

Des amis et des camarades m'ont souvent demandé, surtout depuis un an ou deux, d'écrire, au soir de ma vie, quelques souvenirs évoquant le climat idéologique de mon époque. Ils aimeraient que j'explique comment les idées apparurent et se développèrent, s'opposant ou s'accordant parfois, pour se compléter et se parfaire, et quelles furent leurs répercussions sur ma vie privée et mes activités.

Je devrais en outre exprimer mon opinion sur les grands événements qui, dans l'enchaînement de coups d'état, de guerres, de révolutions passionnées bouleversent le monde à notre époque, si orageuse et si troublée, puis terminer en esquissant les perspectives immédiates ou plus lointaines de l'évolution de l'humanité.

Me voici enfin à la tâche, répondant, selon mes forces et mes moyens aux sollicitations des amis, avec la

plus grande objectivité possible, associée au ferme désir de servir la vérité, en dépit des conditions qui m'entourent et qui sont indépendantes de ma volonté.

Je dois, cependant, souligner avec pessimisme que ces notes rapides ne verront peut-être pas le jour de mon vivant en ma langue maternelle, étant donné l'étatisation complète de la presse et le monopole - exclusif de l'État sur les imprimeries. Ce monopole est tel que, même l'annonce nécrologique du décès de ma fille et celui de ma femme, ensuite, ne put paraître sans passer, au préalable, par la censure la plus draconienne. Je fus, moi-même, l'objet d'une contrainte inouïe, lors d'une deuxième perquisition absolument injustifiée, au cours de laquelle les autorités socialistes me demandèrent de signer une déclaration toute préparée afin de me faire renoncer à mes convictions. Ayant repoussé cette violence, je pus entendre que mon refus avait bien mérité mon internement dans un camp de concentration, mais mon grand âge me sauva.

N. S

Autour d'une vie modeste

UN HOMME CHERCHE SA VOIE

Soixante à quatre-vingts millions d'années se sont écoulées avant l'apparition de la vie humaine sur la terre habitable, il y a de cela environ dix mille siècles. Et pourtant tous ces millénaires n'ont pas suffi pour que l'homme sorte de son état de barbarie. Car la barbarie demeure encore, à cette différence près que « l'homo Sapiens », ayant réussi au cours de son développement à faire naître en lui une conscience et une raison, a pu élaborer des doctrines religieuses, philosophiques et sociales. Leur application a permis de créer, à notre époque, des établissements spéciaux pour l'éducation. Ces établissements transforment l'homme barbare en homme éclairé qui, prenant conscience de lui-même (comme l'avait dit Lao-Tsé il y a deux mille cinq cent cinquante ans), se déclare contre la guerre et la barbarie.

Et c'est justement pour réaliser la paix dans le monde — première tâche de notre époque — que nous devons appliquer la méthode de Laisant. Celui-ci avait dit, avant Tolstoï : « Tous les problèmes sociologiques, en définitive, aboutissent à un seul problème : celui de l'éducation. » Après dix-sept ans d'activité parlementaire, Laisant devint pédagogue et publia, en 1912, un ouvrage très intéressant : « *La barbarie moderne* ». Il consacra un chapitre spécial aux traits distinctifs de la barbarie tant au sujet de la mentalité que des institutions : mépris pour les faibles, superstitions, vanité, cupidité, guerres, mensonge universel, vice du pouvoir, autorité, esclavage contemporain, tribunaux, finances, commerce, etc... Les deux dernières guerres, particulièrement sanglantes, et présentant, selon les termes de la lettre de Romain Rolland à « La ligue de la Paix et de la Liberté », le danger d'engendrer d'autres guerres plus sanglantes encore, sont la preuve de la persistance de cette barbarie.

C'est ainsi qu'à notre époque, des hommes (comme Edouard Gray, Sébastien Faure et, auparavant, Paul Robin en France, Tolstoï en Russie, des Scandinaves au Danemark et en Norvège) s'engagèrent, avec enthousiasme, à créer de vraies écoles, de véritables universités populaires, destinées à instruire et à éduquer, dans un esprit de paix, de liberté et de justice. Ces institutions provoquèrent, dans les pays nordiques en particulier, une transformation si profonde des esprits qu'au dire de Thékhharoff (« *Impressions du Danemark et de la Suède* », Journal « *Svoboda* ») les vols disparaissaient, les prisons se transformaient en musées et que, dans de nombreuses villes, les tribunaux étaient fermés par manque de délinquants. Mais notons en passant que, tandis que de telles écoles sont tolérées et encouragées en France, au Danemark, en Suède et en Suisse, les autorités bolcheviques ont fermé brutalement l'école de Tolstoï à Yasnaja-Poliana et expulsé sa fille...

C'est à une telle époque barbare, celle de « l'époque turque », de Batak et de Pérouchtitsa¹, que je suis né à Choumen le 19 décembre 1862. J'étais de parents pauvres et simples qui, anciens paysans modestes et sobres, n'avaient point vu ni fréquenté d'école.

Mahatma Gandhi écrit dans son livre : « *La voie vers la santé* » : « La majeure partie de l'humanité est constituée de paysans ». J'avais lu quelque part que l'Inde avait sept cent mille villages. Le maître génial de Gandhi, Léon Nicolaevitch Tolstoï, avait insisté bien avant son élève sur le fait que l'humanité est

¹ Rendus célèbres par les massacres en masse perpétrés par les Turcs.

essentiellement composée d'agriculteurs. Le reste de la population est constitué soit de leurs serviteurs, soit de parasites. Nous ne devons jamais oublier cette constatation et nous laisser entraîner par des élucubrations sociologiques. Sans la terre — la terre-mère qui satisfait les premières nécessités de la vie, le pain quotidien — aucune vie n'est possible.

Les pays occidentaux se sont laissés entraîner un peu trop par l'urbanisation et par la folie de construire des Babylones contemporaines : des Londres, des Berlin, des Paris. Une affreuse et aveugle industrialisation les ont obligés à recourir au colonialisme, aux guerres coloniales, à l'oppression et à l'injustice, ce qui, parallèlement à la dictature et au despotisme soviétiques, a abouti à une telle complication et aggravation de la situation que le monde se trouve aujourd'hui devant les menaces persistantes d'une terrible guerre atomique pouvant se terminer par l'anéantissement total de l'humanité.

Mon père, d'une famille d'agriculteurs de père en fils, cultivait la terre, en partie en fermage et en partie comme petit propriétaire exploitant, d'abord au village de Dragoévo et ensuite à Choumen. Il travaillait, avec sa famille, à cette exploitation pendant le printemps, l'été et l'automne. En hiver, mon père se consacrait au métier de tailleur à domicile. Toute la famille l'aidait. Ma mère, mes sœurs, filaient, tissaient, tricotaient et cousaient également à la maison pendant tout l'hiver, afin de subvenir aux besoins de tous.

En été, nous passions tous la nuit dans l'herbe, à la belle étoile, couchés sur une paille. C'est également là que nous prenions nos repas le soir, à la lumière des étoiles.

J'étais habitué à ce genre de vie. Et plus tard, lorsque je devins instituteur à Silistra, je choisis un logement où je pouvais passer les nuits d'été au dehors.

Il n'est pas sans importance de noter, en passant, que mes parents, comme presque tous les Bulgares de cette époque, étaient croyants et pratiquants, fermement attachés à la religion orthodoxe. Nous, les enfants, nous observions avec eux, aussi strictement, les quatre grands carêmes ainsi que tous les mercredis et vendredis de l'année. Pendant les autres jours, surtout à la campagne, il était rare de manger de la viande, si ce n'est un poulet de temps en temps. Danoff, notre philosophe paysan, remarque avec raison que l'on ne se tromperait pas si l'on considérait que tout le peuple bulgare est végétarien. Nous étions, à cette époque, tous végétariens et même végétariens intégraux car, si les végétariens s'abstiennent ordinairement de viande, nous autres, orthodoxes, nous excluons de la nourriture tout produit d'origine animale tels que lait, fromage, œufs, pendant toute la durée des carêmes qui s'étendaient sur plus de deux cents jours. Nous nous contentions, exclusivement, de produits d'origine végétale et notamment de fruits — l'« alimentation de Dieu », (selon l'expression de Danoff).

Si l'on tient compte du fait que le régime alimentaire exerce une certaine influence sur l'esprit, sur le caractère et par conséquent, sur les idées de l'homme (Dr. Heig), est-ce que cela n'expliquerait pas le geste particulièrement humain de ma mère : très pieuse et miséricordieuse, elle avait, par pitié, pris à sa charge, en plus de ses trois enfants, les quatre enfants orphelins de son frère resté veuf et dont la cadette n'avait que cinq ans ? On alla même jusqu'à adopter cette petite fille que nous considérions comme notre seconde sœur et que nous traitions avec la plus tendre affection.

N'était-ce pas pour cette même raison que ma mère me traitait avec une douceur particulière et m'appelait, moi le plus jeune, « mon doux petit garçon » ?

Ne serait-ce pas aussi, par la loi de l'hérédité, par une sorte de ricochet, que la douceur, le caractère paisible de ma mère furent transmis, par ma fille, à l'aîné de mes petits-enfants ? Par son comportement, il rappelait un Djaïn venu de l'Inde lointaine qui, non seulement ne tue rien, mais déborde de pitié pour chaque petite bête — fourmi, tortue — et même pour chaque petite fleur qu'il admire et caresse de son petit doigt mais jamais ne la cueille de crainte de provoquer la mort.

Par contre, le régime alimentaire carné, comme l'affirmait Madame Geni Bojilova dans son rapport au Congrès des végétariens, mène vers d'autres directions de la vie. Et dans un autre rapport « *Les voies de la paix* », elle dit : « Tuer tout ce qui est bestial dans l'homme s'avère impossible, si l'on ne procède pas à son remplacement en cultivant tout ce qui est humain, à commencer par la suppression du régime alimentaire carné qui rend l'homme violent, cruel, féroce, haineux et vindicatif, sanguinaire et toujours disposé à la guerre ».

Un ancien professeur d'histoire de l'Université de Pétersbourg avait aussi insisté sur cette interdépendance organique et psychologique entre la guerre et la paix, d'une part, et le régime alimentaire, d'autre part.

Le directeur de la revue « *Zdravna Prosveta* », qui alors paraissait sous le nom de « *Meditinska-Bécéda* », partisan farouche et défenseur zélé des avantages, bien douteux, pour la santé, du régime alimentaire

carne sur le régime alimentaire végétarien, écrivait, avec une certitude excessive, que le régime d'alimentation carnée très accentué faisait des Anglais le peuple le plus intelligent qui dominait le monde. Plus tard, continuant à développer la même thèse dans sa revue, il ajouta que c'était pour cette raison qu'une poignée d'Anglais, plus intelligents et plus combatifs que les Indous, végétariens et « hommes paisibles », avait pu conquérir tout un peuple indou de plus de trois cents millions d'hommes.

Cependant, ce fameux médecin n'a pas eu la chance de vivre assez longtemps pour voir comment ce peuple d'hommes paisibles sût, sous la conduite du plus paisible des Indous, Mahatma Gandhi, disciple de Tolstoï comme il s'appela officiellement lui-même dans « *Congrès Indou* », et par des méthodes non-violentes, accomplir le grand miracle de notre temps en libérant l'Inde des Anglais et cela sans épée, sans verser une goutte de sang. Il démontra ainsi au monde que « la non-violence est la force la plus puissante ». Ce furent la paix et la liberté conquises par la révolution pacifique. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui l'Inde, ayant Nehru, parent de Gandhi, à sa tête, l'Inde, le colosse aux quatre cent millions d'êtres, s'élève en puissance morale au-dessus des deux camps militaristes du monde et trace la voie de l'humanité vers l'avenir.

Mahatma — le grand esprit — (R. Rolland : « *Mahatma Gandhi* ») c'est là la force. N'est-ce pas le même esprit, régnant chez les Doukhobores, qui a aidé ces simples paysans russes à réaliser, les premiers, de nos jours, une expérience qui est l'exemple et le modèle d'une organisation végétarienne et anarcho-communiste, « la célèbre et la plus grande commune du monde » (Val. Boulgakoff). Cette organisation groupe plus de quarante agglomérations en une fédération ouvrière et maintient l'ordre intérieur sans un policier, sans un soldat, sans un percepteur. Ils sont arrivés à cette réalisation en se désarmant et en brûlant toutes leurs armes. Alors qu'en Russie, plus de quarante ans après la fameuse Révolution d'octobre, « le plus glorieux parti communiste au monde », soutenu par l'invincible armée, avec une « édification socialiste » inconnue jusqu'alors, on ne peut pas encore mettre à la disposition du peuple la moindre partie de tout ce qui se construit jour et nuit. Si bien que l'on garde toujours le silence sur cette tentative d'organiser, en présence de spécialistes américains, en tant qu'observateurs, des restaurants communistes pour l'alimentation de la population d'au moins trois villes centrales : Moscou, Leningrad et Kiev. Ce n'est pas quarante ans — ni même quarante fois quarante ans — que les peuples devront attendre pour que « la montagne n'accouche d'aucune souris », aussi petite soit-elle...

Mais qui vivra verra...

Kropotkine, en effectuant autrefois une tournée de conférences en Amérique, s'était rendu chez les Doukhobores au Canada ; depuis il a écrit à plusieurs reprises pour prouver, à l'appui de l'exemple de leur commune, que le communisme libertaire, le socialisme libre n'était pas une utopie.

À huit ans, j'étais en deuxième². En nous apprenant à écrire de façon correcte, nos instituteurs ne cessaient de nous enseigner des règles de conduite et des pensées philosophiques et morales pour une vie humaine plus juste, plus parfaite. Par exemple ils nous disaient : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. »

Cette règle de conduite morale devint immédiatement et est encore la règle constante de ma vie, appliquée en conséquence dans tous les rapports humains.

J'ai compris plus tard que c'était une loi de la vie, une loi non-écrite, venant directement du cœur même de l'homme conscient. Par conséquent elle couvre, toutes les autres lois artificiellement créées, Elle seule suffit à édifier une vie juste et parfaite, aussi bien pour l'individu que pour la société humaine toute entière.

C'est justement dans ce sens et dans cet esprit qu'elle fut proclamée pour la première fois par le philosophe chinois Confucius, qu'elle fut adoptée plus tard par le Christianisme et qu'à notre époque, Kropotkine l'utilise lorsque, dans ses méditations, il approfondit la science et la philosophie de l'anarchisme.

C'est sur les fondements de cette loi non écrite qu'apparurent dans les premiers siècles de l'ère chrétienne nombre de communes chrétiennes. Tertulian, lui-même, parlant d'une de ces communes, celle de Carthage, dit : « Chez nous tout appartient à la collectivité, sauf les femmes. » Et à notre époque, partant des mêmes fondements, Kropotkine a écrit l'un de ses meilleurs ouvrages, « *L'Entraide* » qui peut très bien devenir le point de départ de l'édification d'une société libertaire et communiste, l'idéal le plus élevé de l'époque contemporaine.

² Le système d'enseignement en Bulgarie est différent ; il s'agit de la deuxième année de l'école primaire.

LA LIBÉRATION NATIONALE

Nous attendions depuis de longues années le jour historique où notre pays serait libéré de la domination turque qui durait depuis cinq siècles. Ce jour arriva enfin grâce à deux cent mille baïonnettes, russes. Lorsque nous étions enfants, nous entendions nos pères et d'autres gens âgés de notre quartier raconter qu'un jour viendrait où la puissance « moscovite » nous libérerait des Turcs et qu'ici s'instaurerait « un pays bulgare ». Et voilà que ces paroles se réalisaient. Le traité de San Stépano fut signé. Nous, les enfants, âgés de 12 à 13 ans, nous partîmes de Choumen pour Kaoukloué, à deux heures de la ville, pour rencontrer les troupes de « Diado Ivan » (grand-père Jean). Elles étaient représentées par le détachement du commandant Vélokopitov, dont le nom sera donné au village où il s'installa. Une partie du détachement monta remplacer l'armée turque, qui l'avait quitté pour toujours, dans le fort « Ildaz-Tabis » situé sur la colline qui domine la ville. Accompagnant l'autre partie du détachement, nous rentrâmes triomphalement dans la ville, reçus par le peuple qui dansait et jouait de la cornemuse, offrant aux soldats des seaux d'eau, de vin, de « vodka ». C'était une joie indescriptible que cette rencontre entre Bulgares et « Bratouchki » (petits frères). Les cosaques du Don s'installèrent dans des logements assez confortables dans notre « bas quartier », les cosaques du Caucase dans le quartier périphérique de la ville, et l'infanterie prit place là-haut, en face, dans les vignes dévastées par les Turcs en fuite. Nous, les garçons, leur rendions visite tous les soirs, afin de partager la soupe avec les « bratouchki ». C'est là, chaque soir, qu'après les prières récitées en chœur, retentissaient, au-dessus de la ville, les plus beaux chants russes. À l'Est, on entendait les chants des cosaques du Caucase, conduisant leurs chevaux à la fontaine, tout près de chez nous, avec dans leurs poches, des bouteilles qu'ils remplissaient de « vodka ». La vodka les rendait plus gais et apaisait leur nostalgie réveillée par ce chant d'adieu : « Pardonne ma fiancée, ma demeure paternelle ». Après, suivaient d'autres chansons célébrant les combats : « Le Colonel Komarovski parcourant le front... etc... ».

Personne ne chante aussi bien que les Russes. Le chœur de Slavinski est devenu célèbre après la guerre. Il a parcouru le monde et fut reçu partout par de chaleureuses ovations. Même les pires russophobes, les « Stambolovistes » qui avaient adopté une attitude hostile à tout ce qui était russe, se rendirent à Sofia pour assister à ses concerts.

Lorsqu'ils sortaient avec leurs chevaux, au rythme des tambours, les Cosaques du Caucase chantaient : « Ah ! Le dragon combat trois ans contre l'ennemi pour le roi ; il a reçu une blessure à l'épaule droite et c'est pour cela que la croix brille sur sa poitrine ». Outre les chants russes rendus populaires par les soldats et que les russes nous ont appris pendant et après la guerre, nous avons une chanson que nous a laissée Ivanov, combattant de Choumen, avec de bons souvenirs. Elle relate la résistance de Suliman à Chipka.

« Là-bas, à Chipka, aux Balkans, l'aube déchire déjà les nuages présageant un jour trop sanglant. La horde de Suliman, foule sauvage, avance fièrement pour traverser les Balkans. « Allah, Allah » crient les Turcs. « Hourra ! » ripostent les Bulgares...»

La situation à Chipka devient extrêmement tendue et critique. Les combattants bulgares font de suprêmes efforts, dans l'attente d'un secours. Le commandant Dépréradovitch, volontaire, attend l'armée de renfort de dix mille soldats qui avait suivi les premières troupes. Grâce à cet appui, la situation est sauvée, les assauts de l'armée de Suliman sont repoussés. Ce sont ces exploits qui inspirent à Ivanoff le chant : « Hé ! Suliman, Pacha Turc, qu'est donc devenu ton plan ? » (Ce plan ayant pour objet de dégager Osman Pacha de l'encerclement réalisé par le général Skobelev et ainsi avec un mouvement coordonné des deux armées, de « fourrer les Russes dans le Danube »).

L'année scolaire était à peine commencée que nous célébrions l'arrivée du général Totleben qui, avec le général Scobelev, avait dirigé les opérations à Pleven, laissant son nom à un important village de ce département. À cette occasion, élèves et maîtres chantaient devant l'arc de triomphe élevé en son honneur :

« Aucune puissance au monde n'est plus forte

[que la Russie

Elle est notre soutien, notre idéal,

Hourra, Salut Roi !

Maître orthodoxe,

Hourra, Salut Roi !

Français, Allemands, Anglais
Sont nos ennemis
Partageant avec les tyrans
notre spoliation !
Hourra, Hourra, Hourra, Salut Roi ! »

FUTUR DISCIPLE DE ROUSSEAU

Ayant terminé la quatrième classe du lycée³, la dernière à Choumen à cette époque, je me fis inscrire l'année suivante au cours, nouvellement ouvert, de préparation pédagogique en un an.

Qui étaient nos maîtres, préparant les futurs instituteurs ? Quelle était la pensée pédagogique et quelle était l'orientation qu'elle se proposait de donner à l'éducation, problème fondamental de la vie ?

Le savant tchèque, Iretchek, premier historien de la Bulgarie, officiellement reconnu avant Zlatarski, ouvrit la voie de l'amitié entre la Tchécoslovaquie et la Bulgarie. Cette amitié fut raffermie par la suite et demeura inébranlable jusqu'à nos jours. Les Bulgares désireux de s'instruire et qui étaient avides de connaître les sciences, s'en allaient étudier à l'étranger, en premier lieu en Tchécoslovaquie, afin d'acquérir des enseignements et différentes connaissances pédagogiques. Prague demeure toujours, même aujourd'hui, l'un des centres les plus avancés d'Europe en ce qui concerne la rénovation de l'éducation et de l'instruction. Il y a eu à Prague des écoles — je dis bien des écoles — pour apprendre aux chiens à aider l'homme dans ses travaux quotidiens, comme le firent les chevaux et les bœufs au cours des siècles dans l'édification de la civilisation.

Les voyages d'Iretchek à travers le pays, après la libération, pour faire des études historico-géographiques sont bien connus. Ensuite ce furent les frères Chkorpilov qui effectuèrent des études géographico-météorologiques.

C'est de ce pays slave, le pays de Masaryk et autrefois de Jean Huss (qui fut brûlé par le Pape pour avoir été l'apôtre de la vérité contre toute autorité temporelle ou autorité religieuse, qui fut le libertaire le plus radical et sacrifia héroïquement sa vie pour l'idéal et la liberté intégrale), c'est de ce pays saint de Tchécoslovaquie que venaient nos maîtres, après avoir fait leurs études. Ces maîtres étaient : Balkanski, directeur de notre lycée et professeur d'histoire slave qui, pendant les cours, ne manquait jamais d'exprimer son admiration pour la Tchécoslovaquie ; Ratchko Mateff, directeur et professeur de l'école de pédagogie. C'est de ce pays que vinrent, après la libération, les professeurs tchèques de nos lycées, très compétents dans tous les problèmes de l'éducation ; c'est toujours la Tchécoslovaquie qui nous envoya ses musiciens, ses chefs d'orchestre et qui organisèrent les premières associations de chant et de musique.

C'est à Prague qu'eurent lieu plus tard, des rencontres de grands écrivains. C'est là par exemple que Romain Rolland fit connaissance avec Valentin Boulgakoff, dernier secrétaire de Tolstoï, et auteur de « *La plus grande Commune du monde* » (la Confédération anarcho-communiste des Doukhobores du Canada) et du remarquable essai « *Le visage spirituel du peuple russe* » (dans lequel il expose, à titre d'exemple, l'expérience des nombreuses organisations sociales de caractère nettement communiste libertaire, apparues spontanément dans différentes régions après la révolution de février, détruites et écrasées d'ailleurs par la suite par le pouvoir des Bolcheviks). C'est là, à Prague, que Rolland et Boulgakoff se mirent d'accord sur certains problèmes et sur le caractère du régime bolchevique.

C'est à Prague également que s'exila, pour s'apaiser et se corriger, notre grand grammairien et poète Cyril Christov⁴, auteur des poèmes chauvins « Cinq par baïonnette » et « Alliés Brigands », écrits pendant les guerres des Balkans. Mais la nostalgie du pays le fit revenir. C'est alors qu'il s'adonna entièrement à des études philologiques déclarant que de toutes les langues européennes, notre langue bulgare par ses cas, ses déclinaisons, ses conjugaisons et par son style est la langue la plus développée.

Je n'oublierai jamais notre directeur et professeur de pédagogie, Ratchko Mateff lorsqu'avec son incomparable habileté de pédagogue, ses capacités didactiques, il nous faisait visiter les écoles pour nous montrer, à l'aide de cours-modèles, comment s'y prendre pour appliquer les meilleures méthodes didactiques.

³ Équivalent au baccalauréat.

⁴ Christov Cyril (1875-1944), ne à Stara-Zagora, célèbre écrivain bulgare. Il fit des études de juriste en Belgique et vécut en Italie, en Allemagne et en Tchécoslovaquie.

Les modèles de l'éducation en ce qui concerne son esprit et son orientation s'inspiraient des grands maîtres et précurseurs de l'humanisme et du cosmopolitique : Rousseau, révolutionnaire et pédagogue qui, en tant que précurseur, également, de la grande révolution française, donnera à l'Europe post-révolutionnaire une nouvelle direction pédagogique ; Pestalozzi ; le grand pédagogue slave Amos Komenski ; le pédagogue russe Ouchinski ; et d'autres humanistes de cette trempe, qui enseignaient la paix éternelle, la justice et la liberté étendues à tous les hommes de la terre.

« Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère dans les mains de l'homme »⁵. C'est par ces célèbres paroles que commence « *Émile* ».

Cette pensée profonde du philosophe genevois, Rousseau, qui deviendra plus tard maître de Léon Nicolaïevitch Tolstoï, pèsera longtemps sur l'évolution spirituelle et matérielle de la vie de tous les hommes. Elle pèsera tant que « l'Homo Sapiens » ne sortira pas de son sombre principe barbare, de la violence et de l'autorité qui en découlent et ne saura pas vivre une vie renouvelée, en harmonie avec les principes d'une révolution universelle — idéal éternel de l'évolution.

L'homme devra longtemps étouffer, gémir, payer tribut aux superstitions de l'État, de l'autorité et de la violence avant de prendre conscience de la nécessité d'une nouvelle, d'une véritable vie dans toute son ampleur, sa profondeur et son essence spirituelle pour s'élever de l'état de « homo homini lupus est » à celui de « homo homini frater est ».

À la fin de nos études, conscients que l'éducation «st le problème primordial de la vie et que, comme le dira plus tard aussi Laisant « Qui est maître de l'éducation est maître du monde »⁶, nous nous sentîmes appelés et obligés de nous disperser chacun de notre côté dans les villes et à la campagne pour y apporter les idées nouvelles sur l'éducation et sur la vie.

Nous étions inspirés avant tout par le philosophe genevois, le révolutionnaire, le pédagogue, Rousseau, qui justement donna à la nouvelle Europe post-révolutionnaire une pédagogie renouvelée par un esprit d'humanisme et de cosmopolitisme ne coïncidant nullement, bien entendu, avec la conception de « lutte de classes », selon laquelle l'éducation a — et doit avoir — inéluctablement un caractère de classes.

INSTITUTEUR PAR VOCATION

Je présente ma candidature d'instituteur à l'école primaire de Choumen avec un traitement mensuel de cinquante levas.

Ayant à peine remis ma demande, à l'administration scolaire, je rencontre un ami : l'ancien sous-préfet de Choumen, muté au même poste au nouveau centre administratif de Novo-Selo, district de Provadia. Il m'invite et me supplie de devenir son secrétaire avec un traitement mensuel de 120 levas, qu'il aurait augmenté jusqu'à 150, traitement trois fois supérieur à celui d'instituteur. Je déclinai cette proposition en lui disant que j'avais une formation d'instituteur et que j'ignorais totalement l'administration.

« Je te mettrai au courant des affaires administratives et tu m'enseigneras la science » me répondit-il. Bien que peu intelligent et presque analphabète, n'ayant fréquenté qu'un an ou deux l'école primaire de Vazirine-Kouzloujza (district de Varna), il occupait, grâce aux services rendus à la Patrie en sa qualité d'ancien combattant, un poste relativement supérieur à sa préparation. Il m'a toujours été difficile de refuser à quiconque quoi que ce soit, lorsqu'on me demandait un secours. Dans ce cas aussi, il me fut difficile de repousser la main tendue de ce brave et très bon Dragan Stoyanoff. Mais en définitive, je lui refusai. Je ne voulais pas, je ne pouvais pas sacrifier ma vocation d'enseignant pour m'adonner à l'administration. Je devins instituteur à Choumen.

À la fin de l'année scolaire, le Conseil d'administration de l'école, constitué par des « tchorbadjii »⁷, me convoqua et, se donnant l'air d'être très soucieux de l'avancement de l'éducation, me dit : « Tu as, toi, de l'expérience. Il serait préférable que tu ailles ailleurs apporter les nouvelles méthodes, là où elles font défaut. » Je compris tout. Ce n'était qu'une révocation à peine voilée. Le véritable motif qui animait ces « caciques » tenait au fait que j'avais des amis libéraux et que mon frère était directeur du journal libéral « *Noradno Saznanié* » à Choumen.

⁵ En français dans le texte original.

⁶ En français dans le texte original.

⁷ Les « tchorbadjii » étaient des personnes influentes, politiquement et socialement, qui, à l'époque turque, servaient d'intermédiaires entre l'occupant et la population bulgare.

L'année suivante, d'un commun accord, mon camarade de classe Todor Bakhneff de Provadia et moi, nous devînmes instituteurs à Silistra avec un traitement mensuel de 125 levass.

Occupant un beau site de la rive basse du Danube, l'ancienne Dorostol conservait encore son caractère roumain. La population parlait, à la maison et au dehors, tantôt bulgare, tantôt roumain. Le gardien de l'école était un Roumain. Les gens étaient coquets ; les femmes pour se rendre à l'église ou au port, le plus beau de la rive et qui était un lieu de promenade apprécié lorsqu'arrivait « Téguetoch » ou un autre bateau de voyageurs, ne sortaient jamais sans se farder et se vêtir d'une façon qui, à Choumen, aurait paru vraiment peu commune. L'Inspecteur, Silistrien de souche, me fit observer que ma tenue était incorrecte et m'obligea à m'acheter une cravate. Ma propriétaire, ayant habité un certain temps à Giurgevo, parlait le bulgare et le roumain et lorsqu'elle m'adressait la parole, m'appelait toujours « Votre Grâce ».

Bakhneff chantait bien; il était professeur de chant au lycée et dirigeait une chorale. En outre, il nous enseignait le chant, à nous instituteurs, dirigeant l'exécution des chansons bulgares devant l'intelligentzia et la jeunesse de Silistra. Tous les trois : Bakhneff, basse et alto, Nitchkoff, basse, et moi, ténor, faisons des sorties nocturnes, à la pleine lune, dans les vignes et nos chants retentissaient jusqu'à Ostrov, la première ville de l'autre côté de la frontière. Nous chantions aussi des chansons russes que les « bratouchki » nous avaient laissées à l'époque de la libération, mais c'étaient surtout les chants de Botev qui occupaient la première place dans notre répertoire, comme :

Ma prière

« Ô Dieu de justice, mon Dieu
Non pas toi qui es dans les cieux,
Mais toi, qui es en moi, ô Dieu,
En moi, dans mon cœur, dans mon âme. »
et autres.

Un ancien combattant, ayant vécu autrefois en Russie, entendit nos chants et nous rejoignit. Il nous enseigna *l'Hymne des Nihilistes* :

« Ô toi, liberté, ma liberté,
Toi, liberté dorée,
Liberté, aigle des cieux,
Liberté, aube éblouissante. »

Telle fut ma vie avec mes collègues. Mais pendant les trois ans de mon séjour à Silistra, je menai également une autre vie, celle d'un Spartiate en contact avec la nature et le village. En hiver, je prenais mes bains dans un baquet d'eau froide, dans la grange, et je dormais la fenêtre ouverte, même pendant les nuits les plus froides. En été, dès que je rentrais de l'école, j'endossais le sac et m'en allais, en touriste, visiter les villages environnants et les forêts. Je me rendais à Babouk à 12 kms, au grand village historique d'Alfata à 20 kms, à Malka-Kaïnardja, à 30 kms, où, sur le plateau, fut signé en 1777 le traité de paix entre Catherine II et la Turquie connu sous le nom de « paix de Kutchuk Kaïnardja ».

J'avais des élèves de la campagne et même de Garlitz, village faisant partie de Dobroudja restée de l'autre côté de la frontière. Invité par leurs parents et muni d'un laissez-passer des autorités roumaines, je m'en fus un jour leur rendre visite pendant les vacances, à l'occasion des vendanges. Je traversai Ostrov et, le soir, à peine arrivé à Garlitz, je rencontrai une calèche avec trois personnes : le sous-préfet roumain, son secrétaire bulgare et un policier. La calèche s'arrêta et le secrétaire vint vérifier mon identité et m'interroger sur les motifs de mon voyage. Je les lui exposai et il traduisit à son chef. Celui-ci s'exclama : « C'est un vagabond ». Il donna ordre au policier de m'arrêter et je fus ramené au clair de lune à Ostrov. Le lendemain on me fit subir un interrogatoire. On me traita d'agent provocateur. Mais après vérification par télégramme à Silistra, je fus libéré et je rentrai.

Depuis, je n'eus jamais plus envie de traverser la frontière. La population de Silistra et mes collègues se rendaient à la foire dans la ville roumaine voisine. Moi, jamais... j'avais juré de ne plus remettre les pieds sur une terre roumaine gouvernée par une administration aussi brutale. Le régime bulgare, à cette époque, était différent.

Je ne savais pas encore que Montaigne avait dit : « J'aime les paysans : ils ne sont pas instruits ». Je les aimais aussi et je les aime toujours car ils sont travailleurs et leur travail nourrit le monde, bien que celui-ci les exploite. Ils sont purs et ne connaissent pas la corruption comme les habitants des grandes villes qui, à l'exception des ouvriers, sont des parasites et de vrais fainéants. Ils commettent un grand péché ceux qui, par différentes tentations et mensonges, attirent les paysans dans les villes, les séduisent pour

qu'ils abandonnent la campagne et renoncent à leur saint travail, corrompant leur corps et leur esprit, tout en apportant à la ville leur sang pur et sain sans lequel la population urbaine dégénérerait après deux ou trois générations, comme l'affirme un docteur allemand, auteur du livre « *Comment rétablir notre santé* » traduit et publié en bulgare.

À Silistra, le contact avec la campagne, donc avec la nature, m'a toujours été agréable. Je profitais du cours de botanique que j'enseignais à la troisième classe de l'école des filles pour sortir dans les champs et les bois, me servant du manuel de botanique de Pokorni, auteur tchèque. Je faisais des herbiers, je déterminais les plantes et donnais ainsi mes cours d'une façon directe, ce qui les rendait plus attrayants.

J'allais souvent visiter les laiteries situées au-delà du village de Babouk au milieu de la grande forêt Karakouz de Deliorman et parfois y passai les nuits ; les bergers couchaient à l'intérieur et moi je m'installais sur les chariots afin de mieux entendre le chœur des heureux habitants des bois. Enrichissant pendant la journée mes herbiers de plantes médicinales, le lendemain, je retournais à l'école avec ce précieux bagage. Je passais souvent par les terrains vagues afin d'y cueillir d'autres plantes caractéristiques de ces sols, ainsi que le long du Danube, pour y chercher la *Drosera rotundifolia*, plante insectivore, et l'aristoloche.

Quel rêve enchanteur c'était pour moi, et quel travail utile pour mes élèves bien-aimés, beaux souvenirs que tout cela ! Mais j'ai des souvenirs encore meilleurs : ceux des grandes vacances. Par exemple lorsqu'un été, au lieu de retourner, comme à l'accoutumée, à Choumen, je restais à Dobroudja dans la petite vallée de Beudje-Deresi sur la route de Silistra-Dobritch.

Je campais près d'une auberge de campagne située à proximité d'une splendide fontaine et qui servait de relais de poste entre les deux villes. Chaque matin, à l'aube, je me baignais. La nuit, au clair de lune, je remontais la colline sans aucun vêtement et pieds nus, je courais sur l'herbe et prenais ainsi des bains d'air rafraîchissants.

J'enseignai une année dans plusieurs écoles étrangères : roumaine, grecque, israélite et arménienne. Seule l'école arménienne n'employait plus la méthode de la verge. Le directeur de cette école était un ancien directeur d'une école normale à Paris. L'école israélite était dans un état particulièrement primitif. Elle était installée dans le propre logement du rabbin-instituteur, ce que je pouvais à peine supporter. Sa fille faisait la cuisine d'un côté, avec toutes les odeurs désagréables que cela implique, tandis que lui, assis par terre sur une paille, enseignait la lecture aux enfants à l'aide d'une longue trique qu'il dirigeait sur l'un ou l'autre en les interrogeant. Les enfants, leurs livres à la main, étaient également assis sur des pailles. À cause de mon comportement tout à fait différent, beaucoup d'élèves des écoles roumaine et grecque vinrent l'année suivante à l'école bulgare et devinrent mes meilleurs élèves.

OBJECTEUR DE CONSCIENCE

Au début de ma quatrième année scolaire, je reçus ma convocation pour le service militaire. Pendant trois ans je serais affecté à Roussé dans les unités du génie, à la compagnie des télégraphistes. Coup de tonnerre. Tout mon avenir allait être gâché. Trois ans soldat, était-ce un travail pour moi ?

Je pars donc et me rends à Rousse avec le sentiment d'aller au gibet... La commission me trouva valide et je restai à la caserne. Le chef de la compagnie se mit à nous donner des ordres et nous fit manœuvrer de gauche à droite pour nous exercer à marcher, à saluer et à faire mille autres sottises. Je n'étais plus un homme mais une petite machine, un véritable objet mis à la disposition d'une volonté étrangère. Pire qu'un esclave... C'est alors que je compris les paroles de Tolstoï qui affirmait que de tous les esclavages, « l'esclavage militaire était le plus pénible. »

Le premier soir, après la prière, assis sur les châlits, nous cherchâmes à lier connaissance avec les jeunes soldats venus de tous les coins de Bulgarie. Les soldats originaires du sud prédominaient, certains convoqués irrégulièrement pour les punir d'être « russophiles ». Longtemps je les écoutai et je dis enfin : « Je ne saurai terminer mon service ; un jour, peut-être prochain, je quitterai la caserne et je prendrai la route au hasard. »

Le caporal, qui n'était pas loin, m'avait entendu. Il me murmura : « tu t'habitueras bien comme les autres, et comment donc. » Mais il se trompait.

Je n'avais pas encore lu Renan qui a dit : « Je n'aurais pas pu être soldat, je me serais suicidé ou je me serais fait déserteur. » Après réflexion, je choisis la seconde solution. Un jour, je me préparai et m'évadai en uniforme. Je passai la nuit à Roussé chez un camarade de ma compagnie. Le lendemain je pris la route. J'arrivai à pied à Toutrakan, à 60 kms de Roussé, où je m'installai chez un ami instituteur, dont le

frère cadet avait été un de mes élèves à Silistra, et que j'avais prévenu. Je suis resté un mois caché chez lui sans que ses propriétaires le sachent. J'attendais le printemps pour pouvoir continuer mon voyage à travers le district de Silistra et celui de Dobritch, puis rejoindre la mer Noire à Guilarevo et me fixer au village de Tiaour-Souioutchouk, au-delà de Kavarna. Là-bas, je connaissais un ancien ami, instituteur et camarade de classe. À la fin de l'année scolaire, cet ami, Dimitar Mochleff ayant l'intention de demander sa mutation, quitta le village et nous partîmes par Baltchik pour Varna. Un mois après environ, en allant à la bibliothèque publique de Varna pour lire « *La Revue des Deux Mondes* » et une autre revue française de sciences naturelles, comme j'avais l'habitude de le faire, je rencontrai par hasard le Chef de ma compagnie. Il fut surpris de me voir là. Il me croyait en Roumanie comme je le lui avais écrit en quittant la caserne. Bien disposé envers moi, il m'invita à retourner à Roussé en me promettant de m'accompagner lui-même afin que je ne sois pas arrêté. Mais à la suite d'un incident lors de la visite des Régents à la bibliothèque, je fus arrêté, emprisonné et conduit à Roussé une semaine plus tard, où je dus passer trois mois à la prison militaire. Jugé comme objecteur de conscience, je fus acquitté car, entre temps, par bonheur, une loi avait été promulguée, dispensant de service militaire les anciens élèves de l'école pédagogique. Ainsi, je me vis donc libre de nouveau et je rentrai chez moi à Choumen. Quelques mois plus tard, au début de l'année scolaire 1887-1888, je fus nommé instituteur à Varna, poste que je devais occuper pendant sept ans.

À Varna, je trouvai Spiro Goulaptcheff⁸, professeur au lycée. Il avait été expulsé de Russie à cause de sa participation au mouvement « Vers le peuple ». Mais il avait reçu sa mutation pour Tirnovo. Il avait apporté de Russie une riche bibliothèque qu'il avait mise entièrement à la disposition des enseignants, des élèves et du public afin que tous puissent s'instruire. Goulaptcheff fut un propagandiste passionné ; lorsqu'il rencontrait un ami, il lui demandait en guise de salutation : « Que lis-tu ? » Il avait fondé la maison de la culture « Kapka » (La Goutte) destinée spécialement aux écoliers et aux apprentis. Après son départ, il me demanda de veiller à ce que « la goutte ne s'évapore pas ». Je fus à mon tour l'un des promoteurs des cours du soir pour adultes, des cours du dimanche de lecture et des discussions guidées par des hommes de bonne volonté de l'intelligentsia. Le peuple doit être instruit à l'école et hors de l'école. Un peuple instruit ne se laisse pas facilement réduire en esclavage et, s'il l'est déjà, il retrouve plus rapidement son indépendance.

Des « cénacles » commencèrent à naître par-ci, par-là. Déjà, un soir sur deux, j'avais la visite des frères Priprianov de Choumen. L'aîné était instituteur, le cadet, employé des douanes. Bientôt un quatrième vint grossir notre « cénacle », le serbe Goloubovitch (faux nom), ancien élève de l'école supérieure de Belgrade qui avait participé au premier attentat contre le roi Milan. Il s'était évadé en Égypte, puis, traversant la Turquie, était venu à Varna où, au début, il avait travaillé comme serveur dans un restaurant. Par la suite, de bons amis bulgares lui avaient rapidement offert un poste de secrétaire dans un établissement administratif. Comme il connaissait bien le Russe, Goloubovitch nous faisait des conférences, en lisant « *L'Économie* » de John Stuart Mill. Plus tard, après la réussite du second attentat contre le roi Milan et l'arrivée de Karageorgievitch, Goloubovitch retourna en Serbie. À ce moment-là j'étais absent de Varna et sa propriétaire m'apprit qu'il avait déjà été nommé ministre sous son vrai nom, dont je ne me souviens plus.

PREMIERS TOURISTES

À cette époque, je menais une vie paisible, à Varna. Je lisais et étudiais beaucoup, principalement : le positivisme d'Auguste Comte, Spencer, l'astronomie de Camille Flammarion, *l'Essai de philosophie naturelle* de d'Assier, etc... Je profitais toujours de mes loisirs pour aller à la campagne. Avec Mochlev, en 1892, nous entreprîmes même un grand voyage touristique. Nous projetâmes d'aller de Varna au monastère de Ryla et de passer au retour par les Rhodopes à Plovdiv pour voir la première exposition commerciale. Il paraît que nous fûmes, sans le savoir, les premiers touristes bulgares. Les autorités locales, ignorant que de tels voyages puissent être accomplis par des intellectuels, nous soupçonnèrent et nous arrêtèrent.

Après avoir parcouru, à travers les Balkans, le long chemin qui mène de Varna à Messemvria, Anhialo, Bourgas, Aïtos, Karnobat, Sliven et ensuite à Nova-Zagora en passant par la montagne Sredna-Gora et au

⁸ L'un des premiers anarchistes bulgares et le premier éditeur d'ouvrages socialistes en Bulgarie.

retour par la forêt jusqu'à Kazanlik et en visitant Bouzloduja, nous attirâmes l'attention de la police à Kalofer, ville natale de Botev⁹. Avant d'entrer à Kalofer, nous nous arrê tâmes pour prendre un café dans une auberge. La table voisine de la nôtre était occupée par le Commissaire de police. Je portais un complet d'été en coton, un chapeau anglais spécialement confectionné pour moi à Varna par un ami suédois. Mon ami traînait un grand bâton, tellement disproportionné qu'à Messemvria les enfants grecs, intrigués, s'exclamaient en leur langue : « Mégalo baston, mégalo baston ». À Kazanlik, sur la route, on me prit pour l'ingénieur des travaux publics et plusieurs paysans vinrent m'entretenir de leurs différentes doléances. Je ne pus arriver à les convaincre de leur confusion. Rien d'étonnant donc à ce que le Commissaire de police nous ait pris, lui aussi, pour des gens déguisés. Il croyait que nous appartenions à la bande du prisonnier évadé qui parcourait les Balkans, dévalisant les riches et répartissant les sommes volées aux pauvres. Il se voulait « égalitaire », selon l'exemple du « Capitaine Petko » dans les Rhodopes qui, ayant combattu autrefois aux côtés de Garibaldi, en Crête, était venu un jour à Varna pour me demander d'écrire sous sa dictée le récit de ses exploits d' « égalitaire ».

Aux questions du Commissaire de police qui voulait savoir qui nous étions, d'où nous venions et où nous allions, nous répondîmes que nous étions tous deux instituteurs, mon ami à Kestéritch, moi à Varna. Je lui montrai même un papier de la municipalité de Varna certifiant que j'étais instituteur et demandant à toutes les autorités de faciliter notre voyage. Le policier haussa les épaules et répondit « Nous savons, et tout le monde sait cela, que des hommes instruits, des instituteurs, ne voyagent pas de cette façon, mais en calèche ; quant à ce papier, je vois qu'il est officiellement délivré au nom de Nicolas Stoïnoff, cependant, comment pourrais-je savoir que vous êtes justement cette personne et que vous ne vous êtes pas procuré ce certificat dans les buts qui vous conviennent ? » Je compris qu'il nous demandait des passeports. L'histoire se répète, on les demande encore aujourd'hui ; on ne nous fait pas confiance pour nous laisser circuler d'une ville à l'autre et l'on parle de Fédération Balkanique, de Fédération Européenne, sans frontières.

Nous entrâmes dans la ville de Botev et passâmes la nuit dans une petite auberge. Sous la fenêtre de notre chambre, la Taja, nom que la Toundja porte en amont, roulait son flot séculaire sans troubler notre profond sommeil. Le lendemain nous devons continuer notre route vers Karlovo, la ville de Levski¹⁰, mais le policier ne dut point dormir, tant il était tenaillé par ses soupçons. Établissant son poste de vigilance derrière une meule de foin, à quelques pas de l'auberge, il ne ferma pas l'œil de la nuit pour guetter le moment où nous essayerions de nous arracher à ses griffes et de disparaître dans la montagne. Vainement ! Nous nous levâmes tard, nous prîmes comme d'habitude notre petit déjeuner et nous nous dirigeâmes, pendant qu'il faisait encore frais, vers Karlovo.

Alors, le Commissaire envoya deux policiers à cheval qui nous suivirent à une certaine distance.

Nous arrivâmes à midi dans la ville de Levski et, après un bon repas, nous continuâmes notre chemin en direction de la ville de Vazoff-Sopot¹¹. Après avoir bu de l'eau fraîche à la fontaine, je m'arrêtais à la poste pour envoyer une lettre à mon ancien collègue Nitchkoff à Silistra. En traversant sa ville natale, je désirais le saluer et lui exprimer mon bonheur de me trouver dans la ville de notre grand poète national qui a chanté les héros de nos luttes et les martyrs de la Liberté, cette liberté qui est piétinée aujourd'hui par toutes sortes d' « oies policières ». À la tombée de la nuit, nous arrivâmes à Klissoura.

Assis sur le plancher de l'auberge, entourés de curieux, nous nous laissâmes interroger sur les motifs de notre visite à leur petite ville. Nous manifestâmes aussi le désir de connaître leur vie dans ces gorges des Balkans. Derrière nous, un policier écoutait notre conversation avec une curiosité d'espion. N'étais-ce pas un espion qui trahit Levski et l'envoya au gibet ? L'espionnage n'était pas uniquement l'apanage de « l'époque turque ». Il s'est toujours développé. Ce métier est inséparable de l'autorité de l'État. Plus l'État est totalitaire, dictatorial, despotique, obscurantiste, plus le métier est perfectionné et diabolique, plus les libertés de la parole, de la presse, de la pensée, disparaissent totalement.

Le lendemain matin, nous nous préparâmes à monter sur la montagne. Nous voulions suivre sa crête vers Pirdop et Zlatitza, traverser ensuite la campagne de Sofia pour nous approcher du monastère « Saint Jean de Ryla » but final de notre voyage. Je devais passer chez le cordonnier, dont j'avais déjà fait la

⁹ Christo Botev, poète et révolutionnaire bulgare (v. l'étude plus loin).

¹⁰ Levski (1837-1873) fut, avec Botev le leader et l'organisateur le plus marquant de la Révolution Nationale. Fut pendu par les Turcs.

¹¹ Ivan Vazoff (1850-1921). Le poète national de la Bulgarie, souvent comparé à Victor Hugo.

connaissance à l'auberge, pour me faire réparer une chaussure. À peine étais-je levé que le policier qui nous guettait m'arrêta en me disant : « Ne bougez pas ! Vous êtes arrêtés sur l'ordre du sous-préfet de Karlovo et je dois vous emmener chez lui ». Ce qu'il fit. C'était dimanche. Le sous-préfet, ancien instituteur, et sa femme, toujours institutrice, ne nous reçurent point comme des prisonniers, mais comme des invités. La femme nous offrit la confiture traditionnelle. Son mari essaya, avec la meilleure volonté et les plus aimables paroles, de s'excuser, nous priant de lui pardonner les ennuis qu'il nous avait causés. « Nos policiers, voyez-vous, sont encore assez sauvages et inexpérimentés. Ils ont toujours des difficultés pour apprendre leur métier. » Il aurait été impoli de notre part de le mettre dans une situation délicate en lui faisant remarquer qu'il n'avait pas tout à fait raison de rejeter toute la faute sur ses subordonnés. Ce n'eut pas été opportun. Sinon, j'aurais pu lui dire que les policiers aussi bien que lui-même, leur chef, exécutaient exactement leur service et que ce qui nous était arrivé, et qui arrive à beaucoup d'autres chaque jour, sous les formes les plus variées, correspondait parfaitement au rôle essentiel, à la nature même, de toute police d'État. Notre écrivain Stoyan Mikhaïlovski disait de l'État qu'il était « le symbole du mal infini. »

Au moment de cet incident, toute la région de Sofia était en pleine ébullition, à la suite de l'assassinat mystérieux d'un ministre dont je ne me souviens plus du nom. Selon certaines versions, il fallait voir aussi dans ce meurtre, le fameux « cherchez la femme »¹². Profitant de ce prétexte, la police « recherchait » différents assassins autour de la capitale.

Le sous-préfet, vu cette situation particulière, nous conseilla amicalement d'éviter le voyage dans cette zone. « On vous arrêtera, on vous créera toutes sortes de complications. Qui vous défendra, inconnus que vous êtes, là-bas ? » Il avait entièrement raison. Il ne nous restait plus qu'à prendre la route du retour. Le sous-préfet nous remit une lettre privée pour le Commissaire de police de Kalofer, ordonnant d'être poli et serviable envers deux instituteurs qui n'étaient nullement des malfaiteurs.

En déjeunant au restaurant, nous rencontrâmes le même Commissaire. Lorsqu'il lut la lettre, il s'excusa humblement. Pour célébrer la « réconciliation » nous lui offrîmes un verre qu'il voulut nous rendre à son tour.

Nous reprîmes la même route de Karlovo à Varna, la tête baissée, le cœur plein d'amertume, désenchantés du cours de la vie dans notre nouvel État Bulgare que, jeunes et inexpérimentés, nous avions tant idéalisé. La vie a sa propre logique !

Il faut noter cependant qu'à cette époque-là, quatorze ans à peine après la date historique de la « libération » c'est-à-dire la substitution d'un pouvoir à un autre — celui du nouvel État Bulgare au pouvoir Ottoman qui avait duré cinq siècles — l'on nous avait demandé une seule fois, à un seul endroit, à Karlovo, durant ce long chemin de la Mer Noire à Iskar, notre « carte d'identité », alors qu'à présent, en 1958, quatre-vingts ans après la « libération », on nous demande un passeport dans chaque agglomération.

On nous oblige même à toujours porter notre passeport lorsque nous quittons la maison, à le tenir à la disposition des autorités à tout instant, afin qu'elles puissent faire, au besoin, leur contrôle, si grande est la confiance de notre pouvoir socialiste actuel en ses citoyens ! Que chacun en déduise ce qu'il veut... Et, alors qu'une telle confiance existe entre le pouvoir et le peuple à l'intérieur d'un même État, nous osons encore demander que la confiance règne entre les États hostiles !... Est-il étonnant que la tension internationale s'accroisse chaque jour, alors que la tension à l'intérieur, dans les rapports entre citoyens d'un même pays, demeure persistante et grave ?

... Je m'interroge toujours et ne cesse de m'étonner lorsque je compare deux faits aussi différents : un Suédois, après avoir parcouru à pied le globe terrestre, passant chez Tolstoï, à Yasnaïa-Polianà, raconta qu'il avait traversé plusieurs pays, « sans qu'on lui demande son passeport » alors qu'en Bulgarie, ce petit coin de terre, le passeport est exigé à chaque instant car les autorités veulent savoir, quand, comment, et où vous vous déplacez...

Que c'est triste !...

FACE À L'ÉTATISATION DE L'ENSEIGNEMENT : SYNDICALISME RÉVOLUTIONNAIRE

1895 : Ferdinand de Kobourg fut prince puis roi de Bulgarie — descendant par sa mère de la dynastie des

¹² En français dans le texte.

Louis — il fut homme de grandes passions et d'ambitions illimitées. Lorsqu'elle s'entretint avec Stoïloff, Clémentine ne manqua pas de lui rappeler que son fils était « très grand pour le petit pays bulgare », qu'il devrait avoir les mains libres et exercer non seulement la fonction de prince ou de roi, mais aussi gouverner réellement ; enfin, qu'il devrait être débarrassé du « dictateur » qui pourrait l'entraver dans ses desseins grandioses. Ce dernier désir fut réalisé au pied de la lettre : le président du Conseil, Stefan Stamboloff¹³, fut assassiné sauvagement dans l'une des rues les plus désertes de Sofia et transporté dans une calèche diaboliquement arrangée pour cette tâche.

Ce que ni Kroum, ni Siméon ne purent atteindre : planter leurs piques aux portes de Vlahéri, il fallut que des siècles s'écoulent pour que le roi Ferdinand le réalisât. Lorsque ses troupes dépassèrent Boulaïr, le roi Ferdinand était prêt à entrer triomphalement à Constantinople. Il y serait entré, sa voiture l'attendait à la gare de Yambole, si le télégramme historique de Nicolas II ne l'avait arrêté : il lui signifiait qu'Istanbul avec Sainte Sophie, était depuis Pierre I^{er}, destinée à appartenir à la Russie. C'est ainsi que jusqu'à nos jours, sous le régime socialiste, Istanbul devait appartenir à la Russie, ce que Georges Dimitroff a rappelé à son retour de l'U.R.S.S. dans un discours aux jeunes Junkers.

Ferdinand pensait toujours à son projet d'empire balkanique. Après la guerre des Balkans et la guerre entre les alliés, lorsque, à l'issue du congrès de Bucarest, Ferdinand lança ces célèbres paroles : « Ma vengeance sera terrible »¹⁴, qui d'ailleurs ne restèrent aucunement lettre morte, lorsqu'il fit apposer dans toutes les maisons bulgares sa photo en habit folklorique macédonien avec le titre « roi des Balkans », il voulait toujours l'empire balkanique.

Le neveu des Louis, ancien élève officier de l'Armée Autrichienne, écoutant toujours les conseils de sa mère qui n'était point une simple femme, se rendait bien compte de tout ce qui lui était nécessaire pour l'édification d'un empire. Il devait non seulement s'allier l'armée mais aussi l'école, l'éducation représentant la force morale dont nous avons déjà souligné la grande importance. Lorsque, pendant la grande révolution française, Condorcet présenta son fameux projet de loi sur l'éducation nationale dans une France renouvelée, Voltaire intervint énergiquement en prévenant qu'une puissance telle que l'éducation ne peut pas, ne doit pas servir d'instrument mis à la disposition de l'État, entre les mains du gouvernement. (Degreeef : « Problème de Philosophie positive ».)

Les enseignants, l'école, furent en Bulgarie, dès l'époque de notre Renaissance une grande force morale et sociale : « Je ne crains personne, je ne crains que les enseignants », déclara Stamboloff lorsque son pouvoir provoqua une lutte générale contre le « stambolovisme ».

Pour Ferdinand, surtout après les démonstrations hostiles des étudiants de Sofia, il s'avéra nécessaire d'agir graduellement de façon planifiée, avec beaucoup de précautions et une grande astuce, pour s'approprier totalement cette force en rapprochant l'école de l'État et arriver à l'étatisation de l'éducation.

Le Parti Populiste qui hérita du pouvoir de Stamboloff et se chargea de cette grande tâche — l'étatisation de l'éducation — choisit comme instrument et victime le poète et écrivain Konstantin Velitchkoff¹⁵, collaborateur de la grande revue « *Naouka* » (Science) publiée à cette époque à Plovdiv sous la direction de Vazoft et Veltchev. Ce brave intellectuel jouissait d'une grande popularité. Nommé Ministre de l'Éducation Nationale, Konstantin Velitchkoff se présenta au public avec une belle et magistrale déclaration contenant des promesses séduisantes pour les enseignants dont l'esprit était foncièrement populiste. Ainsi fut lancé le filet, avec l'espoir d'une bonne pêche.

Je me décidai pour la première fois à descendre dans l'arène publique en réagissant contre cette tentative. Cependant, « le soldat isolé ne fait pas le combattant » ; je dus chercher des collaborateurs, des alliés. L'homme le plus proche de moi dont la compréhension et l'appui me paraissaient probables fut Enu Markovski¹⁶ de Choumen qui habitait mon quartier. Ce fut le premier « socialiste » parmi les instituteurs de Varna où il enseignait depuis deux ans, dans une école primaire. Il avait déjà aménagé un local pour ses condisciples ouvriers et, après son départ de Varna, je fus moi-même souvent invité à donner des conférences dans ce même local. Ce même Markovski sera beaucoup plus tard maire de Choumen, — où

¹³ Stamboloff Stefan (1853-1895), révolutionnaire de l'époque de la Libération Nationale, devenu ensuite Président du Conseil et illustre homme d'État. Assassiné par les agents du roi Ferdinand.

¹⁴ En français dans le texte.

¹⁵ K. Velitchkoff (1855-1907), écrivain connu ayant participé à la lutte de la Libération Nationale, il fut longtemps ministre de l'Éducation Nationale. Il mourut à Grenoble.

¹⁶ Markovski Enu (1873-1923), militant communiste, membre régulier du Comité Central de 1905 à 1921. Mort en prison.

sera élue la première « commune », ensuite membre du Comité Central du Parti Communiste bulgare. Après l'insurrection échouée des Dimitroff¹⁷ et des Kolaroff¹⁸, il termina sa vie en prison. Markovski répondit favorablement à mon appel ; il vint immédiatement chez moi. Nous discutâmes ensemble et tombâmes en plein accord pour nous mettre à l'œuvre.

Ce fut l'époque où, à côté des libéraux, des démocrates, des « progressistes », des radicaux¹⁹, les socialistes, les plus progressistes, les plus actifs, représentaient les « hommes nouveaux », les nouvelles idées. Le socialisme signifiait alors « doctrine libératrice » n'aspirant à aucune pression. Être socialiste équivalait alors à être un véritable adepte du progrès.

Cette même année, quatre jeunes socialistes vinrent compléter notre personnel enseignant : deux sœurs, Penka et Stefka Stoïnovi, Dechpina qui épousa plus tard Markovski et une autre, ancienne amie de l'écrivain Anton Strachimiroff. Madame Markovska est toujours en vie, ainsi que Stefka Stoïnova, maintenant Madame Popova.

Penka Stoïnova, fiancée à cette époque au frère de Yanko Sakazoff, juge à Plovdiv, n'est peut-être plus de ce monde.

Je proposai à Markovski, le plus proche idéologiquement de ces quatre jeunes filles, de leur parler afin de les gagner à la cause commune : opposer une résistance ferme à la tentative du pouvoir visant l'école et les enseignants.

Un soir, Markovski amena chez moi les quatre institutrices. Je leur expliquai notre intention. Elles se déclarèrent en plein accord avec nous, un cénacle de six personnes fut fondé et se mit immédiatement en action. Je fus chargé de rédiger un appel à tous les instituteurs de Bulgarie, le projet fut présenté le soir suivant. Admis dans son ensemble, il restait à attendre la convocation générale des instituteurs par le directeur Obrechhoff, afin d'élargir notre initiative. La réalisation ne tarda pas. Cette assemblée constitua l'Association des Instituteurs de Varna. Bien connu de tous les instituteurs, après sept ans d'enseignement dans la même ville, je fus élu Président à l'unanimité. Cependant, le poste de secrétaire ne fut pas confié à Markovski comme l'avait désiré le cénacle, mais au Directeur principal Nicolas Slaveff (en réalité, ce fut toujours Markovski qui m'assurait de son appui dans les travaux de secrétariat).

L'Association des Instituteurs du district de Varna imprima un appel adressé à tous les instituteurs du pays les invitant à la formation d'associations de districts qui se fédéreraient plus tard en Union Générale des Instituteurs de Bulgarie.

Ce fut l'écrivain Strachimiroff²⁰, instituteur à cette époque dans un village du district de Bourgas, qui le premier répondit à l'appel par la formation de plusieurs associations de districts. Il m'envoya un premier télégramme : « Nous avons formé l'Association des Instituteurs du district de Bourgas ». Le dimanche suivant un second télégramme m'annonçait la formation de celle d'Aïtos, le troisième la naissance de l'Association des Instituteurs de Karnobat, le quatrième celle d'Iambol et le cinquième, enfin, celle de Sliven. L'Association des Instituteurs du district de Sofia lança son journal « *Outchitelski Drougar* », qui invitait toutes les associations de districts à un congrès national à Sofia en juillet. Ce congrès fonda l'Union Générale des Instituteurs de Bulgarie avec comme organe d'expression le journal « *Saznanié* » (Conscience). Invité par le Congrès à occuper le poste de directeur du journal, je déclinai cet honneur pour des raisons personnelles.

Mais avant la convocation de ce congrès, et pendant l'année scolaire, un autre fait important s'était produit.

Une Ordonnance Ministérielle obligeait les instituteurs à approuver par référendum spécial le règlement de nomination et de congédiement des enseignants qui prévoyait un organisme qui serait constitué en majorité par des personnes désignées par les autorités. Markovski attirant mon attention sur ce texte, me suggéra l'idée d'un boycottage en me remettant le brouillon d'un appel qui, adopté par l'Association, fut adressé à tous les enseignants du pays. Ainsi, nous, Nicolas Stoïnov, président, et Nicolas Slaveff, Secrétaire de l'Association des Instituteurs du district de Varna, nous osâmes appeler tout le corps

¹⁷ Dimitroff Georges (1882-1949). Fondateur du P.C. bulgare. Secrétaire de l'International Communiste et plus tard chef du gouvernement communiste bulgare.

¹⁸ Kolaroff Vassil (1877-1950), leader principal avec Dimitroff du P.C. bulgare.

¹⁹ Partis politiques portant ces dénominations.

²⁰ Strachimiroff Anton (1872-1937), grand écrivain, participa au mouvement révolutionnaire macédonien, fut toujours proche des anarchistes, devint célèbre par sa lutte courageuse contre le régime personnel du roi Boris et adhéra au mouvement anarchiste.

enseignant à boycotter les démarches légales engageant la responsabilité du gouvernement. Un télégramme portant nos deux noms comme signataires fut immédiatement adressé aux associations de tous les districts, les invitant à passer à l'action d'une façon simultanée et coordonnée. Une telle insolence, inhabituelle pour les instituteurs dépendant d'un Ministère, produisit un effet foudroyant à K. Velitchkoff qui, de plus, n'était pas en bonne santé ; pour cette raison d'ailleurs ses ennemis politiques l'appelaient méchamment la « brebis galeuse ».

PREMIÈRES PERSÉCUTIONS

Le 7 avril 1895, nous reçûmes un télégramme de « félicitations » libellé en ces termes : « Nicolas Stoïnoff et Nicolas Slaveff sont révoqués ». Ce qui fut fait. L'Association de Varna se trouva privée de Président et de Secrétaire. Quant aux autres membres, une soixantaine, ils devaient se considérer, eux aussi, comme suspendus de leurs obligations, d'enseignants à partir de la fin de l'année scolaire.

Avant même de me lancer dans cette action, j'avais déjà eu la conviction intime que notre boycottage était prématuré. Le corps enseignant n'était pas encore assez expérimenté et ne représentait pas une force suffisante pour une action d'une telle envergure. Le Ministre, ayant peut-être eu la même pensée, chercha à expliquer cette témérité de ma part par le fait que j'avais probablement l'appui d'un puissant parti politique adverse, celui de Radoslavoff, par exemple. Maximoff, ami personnel de K. Velitchkoff, directeur de la revue « *Instituteur* », publia un article, dirigé contre moi, sous le titre bizarre : « Notre charrue commence à défricher les broussailles ».

Le Ministre lui-même, se rendant compte de la brutalité un peu exagérée de la mesure prise contre moi, me manifesta un vif intérêt personnel. Un soir, en rentrant chez moi, ma propriétaire me communiqua l'invitation de me rendre à la mairie où « un haut fonctionnaire arrivé de Sofia voulait me voir et me parler ».

C'était un Inspecteur des Finances en mission auprès de la mairie. Il me reçut très aimablement et m'adressa ces quelques paroles presque amicales : « Monsieur, lors de mon départ pour Varna, Monsieur le Ministre K. Velitchkoff m'a demandé de faire tout mon possible pour m'entretenir avec vous pendant l'accomplissement de mon inspection à la mairie. Il veut savoir les motifs intimes qui ont déterminé une telle démarche bouleversant le corps enseignant et dirigée contre ses meilleures intentions envers les instituteurs. N'y a-t-il pas de motifs de parti, de raisons politiques ? »

Je lui répondis franchement que je n'avais jamais appartenu à aucun parti politique, que j'étais étranger à toute politique; que, seule, l'œuvre d'éducation m'intéressait, que je la servais modestement et honnêtement de tout mon cœur, comme Monsieur K. Velitchkoff lui-même, seulement avec d'autres méthodes que celles d'un ministre. Il devait plutôt y avoir un malentendu.

L'Inspecteur saisit bien ma pensée et, prenant congé, me remercia. Il me promit en même temps de rapporter exactement au Ministre mes explications.

Des années passèrent avant que K. Velitchkoff ne manifestât de nouveau de l'intérêt pour sa victime. Ce fut pour demander un jour à son ami politique Chr. Todoroff, ministre lui aussi, ce que devenait N. Stoïnoff.

Quant au corps enseignant, ses réactions furent des plus sympathiques. Des télégrammes de protestation contre notre révocation au milieu de l'année scolaire pleuvaient chaque jour de toutes les associations de districts. Le boycottage obtint un succès inespéré. L'action prit l'allure d'une véritable tempête, lorsqu'à la fin de l'année le Ministère appliqua le fameux « quadrille des instituteurs » constitué de révocations et d'interrogatoires d'enseignants à travers le pays.

PREMIÈRES PUBLICATIONS

Ces événements me poussèrent à écrire et à publier la brochure « *Les vaines promesses d'en haut et la réalité* ». Une communiste, qui l'a lue l'année dernière (1957), en a souligné l'importance et le caractère en me disant, d'une façon significative pour l'époque que nous vivons : « Mais on aurait dû te pendre ! »

Oui, être pendu, je l'avais bien mérité, selon le point de vue du parti communiste actuellement au pouvoir. Quel long chemin a été parcouru, quels progrès ont été réalisés dans la voie de l'obscurantisme !

Oser écrire une brochure ouvertement dirigée contre le pouvoir public, trouver éditeur et imprimeur, avoir la liberté de diffusion ! L'inspecteur Paouneff de Tirnovo vint me voir lui-même, au Congrès de Sofia,

afin de me régler le montant de dix exemplaires de cette même brochure qu'il avait vendus.

Quelle ironie alors que cet éloge fait au parti communiste par Vassil Kolaroff au moment où il accédait au poste de Président du Conseil des Ministres : « Notre parti a toujours été et demeure dans les premiers rangs de la lutte contre l'obscurantisme ».

Quelle ironie, et quel contraste avec la réalité !

De la même façon qu'on m'avait engagé autrefois à veiller à ce que la « goutte ne s'évapore pas », un camarade me chargea, en 1896, de rester à Varna, afin de pouvoir sauvegarder le noyau de l'Union Générale des Instituteurs et assurer la vie de l'Association des Instituteurs du district de Varna. L'Association des Instituteurs et l'Administration des écoles de Varna publièrent une autre de mes brochures portant le titre : « *Nos tâches* » que Vassil Kolaroff, instituteur à Nicopol à cette époque, diffusa. Les autorités scolaires le lui reprochèrent.

Révoqué et en chômage durant toute l'année, je me vis obligé de vendre ma bibliothèque composée de livres français que j'avais mis tant d'amour et de zèle à me procurer et à arranger. Ce furent la bibliothèque de la mairie de Varna d'abord et ensuite le lycée qui m'achetèrent les livres les plus précieux. Les places des révoqués de Varna furent occupées par de jeunes instituteurs qui adhérèrent très volontiers à l'Association. Celle-ci organisa au cours de l'année un concert et une soirée de gala à la salle de « L'Union », où je pris part à trois numéros du programme : le discours de Brutus après la mort de César dans « *Jules César* » de Victor Hugo (nous l'avions appris autrefois à Choumen au cours d'histoire de Tsareva Miladinova; nous étions obligés de l'apprendre par cœur et de le réciter souvent), celui d'Antonio (allocution philosophique sur l'essence spirituelle de l'homme empruntée au grand ouvrage en trois volumes d'Alfred d'Assier : « *Essai de philosophie naturelle* ») et une conférence sur la « future école ». La représentation devait s'ouvrir sur ma conférence.

La salle était archi-comble. J'allais commencer, lorsqu'un policier, caché jusque-là dans un coin, s'approcha de moi en me disant : « J'ai l'ordre de t'empêcher de parler ». Le public, voyant et entendant cette intervention inopinée, se mit à taper et à crier : « La conférence ! La police à la porte ! »

Le policier se montra assez prudent et, afin d'éviter des complications, trouva plus raisonnable de se retirer de la scène. Ce fut une victoire du peuple et de la raison. La conférence fut suivie avec une attention particulière, et se déroula dans un silence complet. J'eus aussi un bon succès dans mes deux autres interventions. L'assistance, très satisfaite de la soirée et reconnaissante à ses instigateurs, se dispersa paisiblement.

Nous rentrâmes aussi, plus contents qu'eux encore de cette mémorable représentation.

AU SERVICE DU PEUPLE

Passées les grandes chaleurs de l'été, la rentrée approchait. On me fit comprendre que si je déposais une demande à l'Inspecteur Départemental, j'aurais une chance d'obtenir un poste dans une école du département. En effet, je fus nommé au tout petit village d'Ilanlak, à 20 kms de Dobritch. Je pris la route de Dobroudja accompagné de Kotaroff, d'Anguel Nicoloff et de l'institutrice Arkhonova de Bolgrad, qui habitait avec sa mère et son frère ouvrier. Ils étaient aussi tous trois révoqués de Varna, pour leurs activités de membres de l'Association.

Au cours de l'année, Arkhonova se plaignit dans une lettre à Kotaroff qu'elle avait du mal à faire ses cours dans une classe de cent enfants où sa voix n'arrivait pas aux derniers rangs. Elle était déjà légèrement atteinte de tuberculose, conséquence d'une vie de misère et de travail exténuant, pour assurer la subsistance de trois personnes. Elle m'avait prié auparavant de donner des leçons à son frère, afin qu'il puisse passer un examen et obtenir ainsi un emploi mieux rémunéré. Anna Arkhonova est morte victime de la misère et reconnue « Martyr de l'Œuvre d'Éducation ». C'est l'Union Générale des Instituteurs qui lui donna ce titre en signe de reconnaissance.

Kotaroff, Anguel Nicoloffi et moi, instituteurs dans la partie Nord-Est de Dobroudja, avec Dobritch comme centre administratif, nous nous rencontrions chaque dimanche en ville pour aller chercher ensemble notre courrier. Leurs villages étaient plus proches de Dobritch, que le mien : celui de Kotaroff était à 5 kms, celui d'Anguel à 10 kms. Mon village était non seulement le plus éloigné mais était également privé de communications. Pour m'y rendre, la première fois j'ai dû attendre qu'un des conseillers municipaux vienne me chercher à Varna.

Ilanlak, baptisée maintenant Zméévo, ne comprenait que douze familles d'anciens valets de ferme du Bey.

Elles possédaient de grands champs, un nombreux bétail et attelaient six chevaux par charrue pour labourer leurs terres. Mais elles s'étaient laissées écraser de dettes par la banque agricole, en rachetant la terre qu'elles avaient toujours travaillée. Le pain qu'elles mangeaient était noir et elles l'avalent difficilement. Quant à l'eau, puisée à un profond puits communal à l'aide d'animaux que chacun attelait à la grande roue, elle était presque imbuvable. Un petit commerçant ambulancier qui circulait à cheval dans les villages me remplissait une cruche de « boza »²¹, qui, pour moi, remplaçait l'eau trouble du puits. Le manque de bois dans la contrée obligeait la population à se chauffer avec de la paille et de la bouse de vaches. Mes propriétaires élevaient aussi des brebis. Les crottes de celles-ci couvrant la cour servaient à la fois de matériau de chauffage et de fumier pour la production des champignons. À l'époque, mes propriétaires se nourrissaient de pain noir non levé, cuit à feu de crottes de brebis, et de plats de champignons. L'hiver, on chauffait exclusivement avec de la paille. Le feu circulait dans un four de briques construit à l'intérieur de la chambre, tenant lieu de salle de séjour, salle à manger, et dortoir unique pour tous. Ce four, rectangulaire à l'extérieur, servait aussi de lit.

Dès mon arrivée, les paysans s'engagèrent à me nourrir gratuitement par « quezek » (à tour de rôle), conformément à la tradition de cette époque qui voulait que les instituteurs soient, en principe, payés et nourris par les paysans.

Mais comme j'étais rétribué par l'État (l'école étant déjà à la charge de l'État, selon la loi générale), je n'acceptai pas ces conditions déclarant à mon propriétaire que mon traitement devait servir notamment à subvenir à mes besoins. Il avait à sa charge une famille nombreuse : sept enfants, un berger, sa femme et lui, dix personnes au total. Tout ce monde couchait par terre dans une grande pièce. Je préférais coucher dehors, sous la grange, mais une centaine de souris qui galopèrent et grinçaient sur les tas de maïs, dans le fenil, ne me laissaient pas dormir. Passant ainsi de longues nuits d'insomnie, ajoutées à une mauvaise nourriture, je tombai malade et fus amené à l'hôpital de Dobritch pour y être soigné. Un jeune médecin, m'isolant dans une chambre, me soigna bien et me guérit.

Quand je retournai à Ilanlak, je dus me résigner à coucher avec tout le monde dans la pièce commune. La température suffisante et le calme relatif devaient me contenter. Seulement, malgré le mal que la mère se donnait pour épouiller ses enfants, les poux se promenaient partout, sur les têtes et sur les chemises de tous. Je n'en étais pas épargné moi non plus. Un jour, on en attrapa un sur mon veston, mais ceux qui le trouvèrent n'en étaient pas privés non plus. Village à poux, école à poux, instituteur à poux, tout le monde en avait ! En me rendant en ville, chez le coiffeur, je le prévenais, et lui demandais d'avance de m'excuser si quelque chose tombait de ma tête, Ou de ma barbe...

Mais dans ce village à poux, il y avait, en compensation, autre chose. Selon une vieille tradition, dans tous les villages, à partir du nouvel an, jusqu'au carême, les filleuls offraient des présents à leurs parrains. À Ilanlak, lorsqu'un filleul faisait à son parrain une telle offrande, tout le village s'y rendait, chacun apportant quelque chose à manger. Dans chaque maison, il y avait une grande pièce destinée à ces réceptions. Une longue table commune, garnie de toutes ces offrandes, réunissait toute l'assemblée. On prenait les repas, un jour chez l'un, le lendemain chez l'autre, et ainsi durant tout le temps qui précédait le carême. C'était le véritable communisme paysan, appliqué dans le domaine de la consommation, un communisme que les communistes de Russie tentent en vain de réaliser depuis deux ans à Moscou, à Leningrad et à Kiev, quarante ans au moins, après l'instauration du « communisme » — tentative dont on ne souffle plus mot.

Le local occupé par l'école à Ilanlak était très simple et peu commode pendant l'hiver. C'était une ancienne boutique avec une petite fenêtre ronde, devant laquelle les enfants, pour lire leurs leçons à la lumière du jour, étaient obligés de se rendre les uns après les autres. Dès le début du printemps, je commençais à faire mes cours dehors, dans un champ qui convenait bien. Je ne laissais pour l'intérieur que les exercices d'écriture.

Le journal « *Saznanié* » (Conscience), organe de l'Union Générale des Instituteurs, paraissait sous la direction de deux hommes de parti : l'un démocrate, l'autre libéral. Ce fait provoqua un certain mécontentement parmi les adhérents. Les directeurs pour leur défense disaient : « Si le capitaine d'un bateau était incapable de le diriger seul, et s'il devait recourir aux conseils des matelots, malheur à l'équipage d'un tel bateau ».

Ainsi s'introduisit dans l'organe de notre Union quelque chose que j'ai appelé le « Capitanisme ».

²¹ Boisson légèrement fermentée préparée de farine de millet rappelant un peu l'horchata espagnole.

CONTRE LE « CAPITANISME »

Le « Capitanisme, en tant que principe, ne rongait pas seulement la direction de « *Saznanié* », mais il portait en lui-même le bacille de tout conflit. C'est un point de vue, c'est une idéologie qui domine l'univers jusqu'à nos jours. C'est cette idéologie qui étouffe actuellement l'O.N.U. Ce fut elle aussi qui enterra l'ancienne Société des Nations. C'est cela le « Capitanisme », le phénomène inséparable, par son essence, de l'idéologie autoritaire dominant le monde. Le « Capitanisme » paralyse le cerveau de tout esclave, petit ou grand, par la croyance qu'il a de la nécessité de l'autorité et de l'État.

Gueorgui Mikhaïloff, instituteur à Provadia, sa ville natale, m'a plusieurs fois demandé d'écrire ce que je pensais du « Capitanisme » existant dans la direction de « *Saznanié* », pour le stigmatiser. Il m'écrivit quelques lettres à Ilanlak me demandant avec insistance un rendez-vous à Varna afin de pouvoir discuter, dans un cercle d'amis, de la possibilité de publier un nouveau journal dirigé contre le « Capitanisme ». À peine rétabli, après ma sortie de l'hôpital de Dobritch, je ne tardais pas à me rendre à ce rendez-vous fixé pour les vacances de Noël à Varna. Il fut décidé qu'un nouveau journal serait lancé sous la direction de Nicolas Stoïnoff, aidé par Gueorgui Mikhaïloff et Anguel Nicoloff, avec la collaboration technique de Christo Kabaktchieff²² et de Tsonu Brachlianoff²³. Ceux-ci, ayant passé le baccalauréat, envisageaient de se faire inscrire à l'Université et disposaient de beaucoup de temps pour s'occuper du journal. Anguel Nicoloff, instituteur à Gospodinovo, dans la Dobroudja, bien connu pour son activité dans la diffusion des livres socialistes et, de plus, homme serviable et aimable envers tous, — comme on en voit rarement, — accepta volontiers d'emprunter la somme de 200 levas à une banque privée de Dobritch. Mikhaïloff et moi, nous nous en portâmes garants. Je proposai comme titre du journal le nom de « *Outchitelsko Dvijenié* » (mouvement d'instituteurs) avec l'épigraphe : « Le mouvement d'instituteurs fait partie du mouvement général vers le progrès ».

Kabaktchieff et Brachlianoff se mirent à l'œuvre avec beaucoup d'habileté, tels des journalistes expérimentés. Kabaktchieff se distingua surtout par son assiduité. Mikhaïloff m'assura que Vassil Kolaroff lui avait, aussi, promis sa collaboration. Mais je n'ai vu de ce dernier qu'un seul article pendant la parution du journal, de plus, il n'avait aucun rapport avec le but principal de ce dernier et ne comportait que des raisonnements abstraits sur le socialisme. Il aurait été mieux à sa place dans « *Novo Vremé* » (Temps nouveau)²⁴. Mikhaïloff lui, ne donna qu'un seul écrit, qui fut présenté en feuilleton par Kabaktchieff. C'est donc à moi qu'incombait la tâche principale de la publication : la destruction du « Capitanisme » en général et de celui, en particulier, qui essayait de s'introduire dans les milieux enseignants. Un instituteur de Dobritch me fit l'honneur de qualifier d'« académiques » mes articles sur ce sujet. En effet, par le style et le langage général, ils ne choquaient personne — ni le Ministre, ni même nos collègues de « *Saznanié* » qui s'appelaient, eux-mêmes « Capitaines ». Je leur disais : « Comparaison n'est pas raison »²⁵ et essayais en toute objectivité et très respectueusement, de leur prouver que c'eût été une erreur impardonnable que de confondre l'œuvre spirituelle d'une corporation d'intellectuels avec le corps matériel et inanimé d'un bateau navigant dans une masse d'eau illimitée, pleine d'incertitudes et de dangers.

Dans le silence de la nuit, lorsque les dix personnes du dortoir commun ronflaient déjà, je me mettais à réfléchir à ce problème et à écrire mes articles, prenant le soin de m'exprimer de façon telle que tout lecteur, libre d'idées préconçues, puisse être convaincu de la justesse de nos conceptions. Le secrétaire de la mairie de Guelendji, commune dont Ilanlak faisait partie, connaissant mes conditions de travail, me demanda étonné : « Quand dors-tu, quand prépares-tu tes cours et écris-tu tes articles ? » Mon intervention sur le même sujet au Congrès qui eut lieu l'été suivant ne provoqua aucune opposition, bien au contraire, tous les délégués me manifestèrent leur entière approbation.

On me reprocha seulement certaines taquineries «t provocations à l'adresse du Ministère. « On aurait pu

²² Kabaktchieff Christo (1878-1940) leader communiste, membre et secrétaire du Comité Central du P.C. bulgare de 1905 à 1928. Il se réfugia en U.R.S.S. en 1926.

²³ Brachlianoff Tsonu (1876-1947), avocat socialiste « étroit » (communiste) jusqu'en 1906, adhéra ensuite à différents partis de droite et devint fasciste.

²⁴ Organe idéologique du parti social-démocrate.

²⁵ En français dans le texte original.

s'en passer » remarquaient certains délégués, sans savoir que, ne, demeurant pas à Varna, je ne pouvais pas participer directement à la rédaction du journal. Je le leur expliquai, sans toutefois dire que ces railleries étaient dues à la plume de Tsonu Brachlianoff qui, de caractère moqueur, avait souvent recours aux « hiboux » et aux « lucioles » de notre maître humoriste Stoyan Mikhaïloski²⁶. Ce langage de Brachlianoff ne pouvait pas, en effet, ne pas blesser l'amour-propre des hauts fonctionnaires de Sofia. Et comme on avait cru, en haut lieu, que l'auteur n'était autre que le directeur du journal, les conséquences ne tardèrent point. Un jour, l'Inspecteur du district de Varna, Ivan D. Ivanoff, sous prétexte d'inspection, vint à l'école pour me remettre une lettre du Ministère contenant l'ultimatum suivant : « Choisis entre la suspension immédiate du journal et ta révocation à la fin de l'année scolaire ». Je répondis : « Je préfère ma révocation à la suspension du journal, aussi longtemps que ce dernier n'aura pas achevé son œuvre ». Anguel Nicoloff tomba malade, ferma l'école et partit à Vania pour se soigner. Mais, en réalité, il consacra la majeure partie de son temps à la rédaction du journal plutôt qu'à son rétablissement. Au bout d'un mois, les paysans se rendant compte que leur instituteur se promenait, au lieu de se soigner, commencèrent à protester.

Nicoloff, mécontent de Kabaktchieff, l'évinça pour prendre seul la direction du journal. Avant d'effectuer ce « coup d'État », il s'était rendu chez moi en charrette pour se plaindre de Kabaktchieff : il lui reprochait de ne pas avoir voulu publier certains de ses articles qu'il m'avait montrés. Nicoloff, passionné par la lecture d'un nouveau livre de Plekhonoff, rassemblait le soir les paysans pour leur donner des leçons sur le socialisme. Mais ceux-ci s'y ennuyaient et finirent par ne plus fréquenter ses réunions. Ensuite, il se mit à traduire des pages entières de ce livre, en les présentant sous forme d'articles qu'il proposa à Kabaktchieff pour le journal « *Outchitelsko Divijenié* » (mouvement des instituteurs). « Nerdé Chan, nerdé Bagdat »²⁷. Je lui dis : Anguel, ces articles conviennent mieux à « *Novo Vremé* », par exemple, qu'à notre publication.

« D'abord, c'est un journal, non pas une revue et d'autre part, ce n'est pas un organe socialiste, mais un journal professionnel d'instituteurs. » Il partit, évidemment mécontent. Il avait, le pauvre, le grand défaut de toujours vouloir s'imposer.

Ainsi, Nicoloff, se rendit maître absolu du journal « *Outchitelsko Dvijenié* » dont je portais l'entière responsabilité auprès de l'ensemble du mouvement des instituteurs populistes.

Le journal connut une diffusion extraordinaire et fut approuvé par le Congrès des « matelots ».

En même temps que mon article régulier, j'en envoyai un autre : c'était une traduction d'un article paru en français et provenant d'une revue américaine. L'auteur de cet article était une femme célèbre américaine, écrivain, qui maintenait des relations épistolaires avec le grand Léon Tolstoï. Nicoloff, en publiant ce second article, le fit suivre de commentaires très désobligeants pour l'auteur, l'accablant de calomnies et d'injures passionnées, sans même épargner le traducteur. Afin de rétablir le prestige du journal, je me vis obligé de lui répondre, non seulement en qualité de traducteur, mais aussi à titre de directeur de la publication. Craignant de se voir anéanti moralement auprès des lecteurs, Nicoloff suspendit la publication du journal, cela sans en avoir le droit, puisqu'il n'en était pas le propriétaire, et sans demander mon consentement ni consulter Mikhaïloff. Ainsi, Anguel Nicoloff, instituteur socialiste, parvint à réaliser ce que le ministère n'avait pas eu la force d'accomplir.

Le journal disparaissait dans des conditions désastreuses sans aucune raison, à cause d'un ambitieux qui me laissait en héritage une responsabilité matérielle réelle m'incombant totalement. C'est alors que je partis au Congrès, accompagné par Gosposinoff, qui était comme moi délégué de l'Association des Instituteurs de Dobritch. Après le Congrès, je rentrai à Choumen puisque, de plus, j'étais révoqué de mon poste à Ilanlak.

Près d'Ilanlak était un hameau de douze maisons habitées par des émigrés de Transylvanie. Deux enfants de ce hameau, un garçon et une fillette, fréquentaient l'école. Un jour, leur père me rendit visite pour me demander de lui lire un livre. C'était un évangile roumain de Transylvanie transcrit en alphabet slave. Par la suite, cet homme venait régulièrement me voir afin que je lui fasse la lecture de cet évangile. Il était content car il le comprenait, alors « que, moi, je n'y comprenais rien ».

Quand je suis parti d'Ilanlak, plein de regrets d'interrompre l'intéressante vie que j'avais eue dans cette vaste plaine, où je faisais mes cours avec tant d'enthousiasme et de joie, j'aurais aimé si j'avais eu de

²⁶ Stoyan Mikhailovski (1856-1927), célèbre écrivain bulgare.

²⁷ Expression turque traduisant l'incompatibilité des choses.

l'argent, acheter ce livre précieux et rare pour en faire don au musée de Sofia.

À cette époque, il était d'usage, lorsque les autorités centrales vous révoquaient, de se voir inviter et proposer un autre poste par la population. Ainsi donc, le Conseil d'Administration scolaire de Preslav, opposé au Parti Populiste au pouvoir, m'invita et m'offrit le poste de directeur de l'école primaire, installée dans le pro-gymnase²⁸. C'était pendant l'année scolaire de 1897-1898.

Je venais juste de me marier avec une des institutrices de cette ville afin de « m'établir » moi aussi. Mais voilà que la deuxième semaine, il m'arriva un nouveau malheur. Le 25^{ème} anniversaire de l'exécution de Levski approchait. Il fût décidé de célébrer cet événement par une soirée commémorative. Le programme prévoyait, outre la représentation théâtrale et différentes récitations et chants, deux discours : l'un revenait à la charge de Marine Popoff, de Dragoévo, partisan déclaré de Radoslavoff²⁹; pour l'autre, les organisateurs demandèrent mon concours. Les autorités représentées par le sous-préfet et le maire étaient inquiètes, craignant que Popoff en tant que « Kraëviste », admirateur du célèbre tribun populaire Àtanasse Kraëff de Choumen, ne prononça un discours susceptible de provoquer des troubles. Il n'en fut rien. Les troubles se produisirent là où on s'y attendait le moins. Ce fut moi, le nouveau directeur, qui les provoqua en relatant la vie de Levski et en faisant l'éloge du sacrifice sublime de cet immortel apôtre de la liberté.

Ces paroles provoquèrent un vif mouvement parmi le public : les uns prêts à protester, les autres à applaudir. Cette inoubliable soirée de Preslav se termina sur les accents émouvants de la chorale des instituteurs et institutrices exécutant la célèbre élégie qui évoquait l'adieu suprême de l'apôtre-martyr :

(28)

« Adieu, mon peuple malheureux !

« Adieu, dernier adieu !

.....

« La corde se resserra, la tête fléchit

« Je t'ai sincèrement aimé ! »

L'assistance se leva profondément émue, exprimant ainsi son admiration et sa reconnaissance.

Nous rentrâmes, partageant les mêmes sentiments.

Et lorsque aujourd'hui, après tant d'années, j'écris ces lignes, je ne peux toujours pas retenir mes larmes...

Ces précurseurs ne vécurent et ne combattirent pas, comme nous le faisons aujourd'hui, pour le pouvoir ni pour le parti, ils sacrifièrent leur vie en vrais martyrs, servant sincèrement, sans aucun intérêt personnel, le peuple qu'ils aimaient de tout: leur cœur. Ce furent des saints !

Le lendemain, les autorités se réunirent en hâte pour juger cet acte « subversif ». L'instituteur Varbanoff, frère du commissaire de police de Preslav, un être lâche, originaire de Kotel, fut envoyé à cheval à Choumen pour nous dénoncer aux autorités départementales. Celles-ci, au lieu de me punir directement (mon remplacement, en tant que directeur, ne s'avérant pas facile) décidèrent de se venger en exigeant de l'Inspection Départementale des Écoles la mutation de l'institutrice Getchka Stoïnova, ma femme, à Baïriarndéré, village très éloigné de Preslav, perdu quelque part dans la montagne. L'Inspecteur se rendit immédiatement sur place. Je lui expliquai et lui appris la vérité qui différait sensiblement des dénonciations. Il se montra juste et ne muta pas ma femme. La famille, encore une fois, retrouva la tranquillité.

Mais de nouveaux ennuis arrivèrent. À peine marié, alors que mon foyer, modestement aménagé avec ma maigre bourse, éprouvait déjà d'autres besoins, je reçus une lettre de la banque de Dobritch me demandant de régler l'emprunt avec tous les intérêts. J'avertis aussitôt Anguel Nicoloff et G. Mikhailoff qui, comme moi, étaient garants et débiteurs. Je les invitai à participer au remboursement. Ils refusèrent, déclarant qu'ils se trouvaient, eux-mêmes, dans des difficultés insurmontables. Alors, je m'adressai à Kabaktchieff pour me plaindre de l'injustice de nos camarades. Il m'exprima sa sympathie en ajoutant : « Oui, nous t'avons créé beaucoup d'ennuis, mais je suis étudiant à Sofia et je me trouve également dans l'impossibilité de t'aider. Afin de faciliter ta tâche, je peux t'envoyer une certaine quantité du livre de Kautski « Le Socialisme et le Problème Agraire » que j'ai traduit et édité ». Je lui répondis : « Cette dette ne te concerne pas du tout, tu as déjà très largement contribué à l'œuvre commune par ton travail et tes

²⁸ Le « pro-gymnase » était en quelque sorte le second degré de l'école primaire et il fonctionnait comme une école-lycée, entièrement indépendante tant de l'école primaire que du lycée.

²⁹ Dr Radoslavoff Vossil (1854-1929), président du Conseil pendant la première guerre mondiale, l'un des plus coupables de la catastrophe nationale. Après la débâcle, il s'enfuit avec le roi Ferdinand en Allemagne où il mourut.

sacrifices. J'ai simplement voulu te faire savoir que parallèlement au bien que nous réalisons, nous commettons des actions peu louables. D'autre part, comment et à qui pourrais-je proposer un tel livre, ici, parmi les paysans ? De plus, je me garde toujours d'imposer quelque chose à qui que ce soit. Je vais donc régler cette dette tout seul. »

J'écrivis à la banque en m'excusant d'être dans l'impossibilité de payer en une seule fois et la priai d'avoir recours à la justice afin de s'assurer le paiement par tranches retenues mensuellement sur mon traitement. Je ne pus vraiment reprocher à la banque d'avoir agi ainsi.

Je demandai à ma femme de donner sa démission de l'école de Preslav pour l'année suivante afin de se consacrer entièrement à sa mission de mère, une mère devant être la meilleure institutrice et éducatrice de ses enfants. La famille, lorsqu'elle est bien préparée spirituellement et idéologiquement, est la meilleure voie et la meilleure garantie pour l'organisation d'une bonne société. La société doit, en principe, être édifiée méthodiquement, en allant du bas vers le haut, du simple au composé, des individus à l'ensemble, pour les familles, telle est la société. Si la famille est une cellule communiste, la société communiste sera créée honnêtement, comme l'a démontré, d'une façon exemplaire, « la plus grande commune du monde », celle des Doukhobores. Il est aussi nécessaire, tant pour l'édification du communisme que pour celle de la paix, de partir de l'éducation rationnelle dans la famille, rôle qui revient surtout à la mère, dont c'est la vocation. « La main qui berce l'enfant, avait récemment dit une mère japonaise à Sofia, possède la force et la possibilité de bâtir le monde suivant son désir ».

C'est en cela que, pour transformer le monde, le rôle important de l'éducation réside d'abord dans le milieu familial. La mère, disait notre camarade Varban Kilifarski, est la reine du foyer. Elle en est l'âme. Sa place n'est nullement dans les usines, les bureaux, au Parlement, au Ministère et depuis ces dernières années, oh ! scandale... à la caserne.

Au bout de deux ans d'enseignement à Preslav, on me réclama à Choumen et grâce à l'intervention de camarades instituteurs, je parvins, pour la deuxième fois et après une longue odyssée, à occuper u» poste d'enseignant dans ma ville natale. Je repris également ma place à l'Association des Instituteurs du district. Ma famille s'était agrandie de trois chers enfants, dont une fillette, l'élève préférée des institutrices.

Les « matelots » élurent à la majorité absolue un nouveau Conseil d'Administration de l'Union Nationale des Instituteurs et désignèrent un nouveau Comité de rédaction pour le journal « *Sàznanié* ». Mais, hélas ! les « capitaines » s'entêtaient et ne voulaient ni démissionner, ni céder à l'administration de l'Union et du journal. Quel monstrueux scandale ! On en arriva à cette honte vis-à-vis d'une corporation qui avait la prétention d'éduquer les jeunes générations : avoir deux Conseils d'administration et deux journaux portant, le même nom, exactement comme il y a aujourd'hui deux Allemagnes, deux Chines, etc..., signe d'une humanité chaotique. Leopardi, professeur et écrivain italien de tendance pessimiste, avait observé que ceux qui sont chargés de l'éducation « avaient besoin » eux-mêmes d'être rééduqués. Les « Capitaines » continuaient à refuser de reconnaître les nouvelles équipes désignées par le Congrès des « matelots » sous prétexte qu'il ne fallait pas, — qu'il était impossible, — de livrer l'organisation professionnelle des enseignants, toute jeune encore, entièrement et exclusivement aux socialistes. Cependant, ce scandale ne pouvait durer. Les associations du district désignèrent de nouveaux délégués pour un Congrès extraordinaire avec le mandat de liquider définitivement le litige. Mais comme ce Congrès devait avoir lieu pendant l'année scolaire, le gouvernement de Dimitri Petkoff fit savoir qu'il n'autorisait pas les instituteurs à y assister.

Malgré cet ordre du Ministère, nous nous réunîmes au risque de nous voir disperser par la police, ce qui ne se produisit pas. Le Congrès prit la résolution de recourir au tribunal afin de faire respecter une décision légale. Dans l'attente d'une solution définitive, il prit des mesures provisoires, entraînant certains sacrifices personnels, de caractère financier. Dans son enthousiasme, le délégué, Jordan Dateheff, instituteur de Novo Selo (district de Provadia) qui n'était pas socialiste, offrit son propre moulin à Smédovo (district de Preslav) à titre de garantie matérielle.

Il est dans la nature même du pouvoir de l'État de ne jamais permettre à quiconque de négliger ses ordres et de punir ceux qui feignent les ignorer. À la fin de l'année, tous les instituteurs qui avaient participé au Congrès interdit par les autorités furent renvoyés. C'est cela là force de l'autorité — sa force matérielle.

J'ai longtemps caché à ma femme ma révocation afin de ne pas assombrir la joie de la famille pendant les vacances passées à Kabiuk. Mais à l'approche de la rentrée, le secret ne pouvait plus être gardé, alors, nous décidâmes d'un commun accord que ma femme reprendrait provisoirement son poste d'institutrice.

Un jour, Atanasse Chimkoff, instituteur socialiste à Divdiadovo, situé près de Choumen, vint nous voir et,

s'adressant à ma femme, il dit : « Getchka, je vais donner, ma démission et partir en Amérique, ne veux-tu pas prendre ma place ? » Ce fut une agréable surprise. Immédiatement, je préparai la demande nécessaire, ma femme laissa pendant quelques instants, le métier à tisser pour signer, puis se remit à son travail. Enfin vint le jour où, séparée jusque-là, toute notre famille composée de cinq personnes plus les vieux parents de ma femme put se réunir au foyer

SUR LA SCÈNE SOCIALE ET POLITIQUE

RÉVOLUTIONNAIRE PACIFIQUE

Avant de me confier un nouveau poste d'instituteur à Dvidiادovo où j'allais demeurer avec ma famille, et cela pendant plus de vingt ans, le gouvernement nous avait mis à l'épreuve ma femme et moi avec nos trois petits enfants, à la suite de l'attentat qui conduisit au tombeau le Président D. Petkoff³⁰. Ce grand patriote, cet éminent combattant de Chipka où il perdit un bras, continuant à lutter de l'autre, publia pendant des années sa fameuse revue « *Chalumeau* » dans laquelle il avait magistralement caractérisé les premiers hommes d'État bulgares. En insistant sur ce drame, je vais m'étendre un peu afin de mieux caractériser cette époque.

Dimitri Blagoeff³¹ et Yanko Sakasoff³², instituteurs à Choumen pendant un certain temps, ensuite éditeurs du journal « *Den* » (Jour) et « *Novo Vreme* » (Temps Nouveau), avaient réussi à former toute une importante génération de socialistes dont un certain nombre d'ouvriers, qui organisèrent à l'occasion de la fête du Premier Mai, de grandes manifestations au lieu dit « Keuchkovité ».

Un de mes camarades de classe, Dimitri Kantcheff, type original bien connu de toute la ville, qui, comme ouvrier artisan fabriquait des haches dans l'atelier qu'il possédait avec son père, eut la folle idée de se moquer à sa manière de la manifestation ouvrière. Comme les ouvriers lançaient le slogan « Lutte pour la conquête du pain » (Somoun, en turc, d'où l'adage « communistes-somounistes »), Kantcheff acheta du pain, en chargea une pleine charrette qu'il envoya aux manifestants. Le bruit de cette plaisanterie provocante se répandit dans toute la ville. Un autre « original », qui laissera plus tard des traces, s'indignant de cet acte, s'en fut trouver Kantcheff et le gifla. Toute la ville le sut aussitôt. J'eus la curiosité d'aller voir cet autre original du nom de Blaskoff. Je connaissais déjà tous les Blaskoff : Ilia R. Blaskoff³³, le fameux auteur de « *Christine* », de « *Stanka la perdue* », du « *Jardin* », son frère, Mirko, libraire à Choumen, le docteur Blaskoff qui tentait toujours de créer à Choumen un cercle de végétariens et, enfin, Blaskoff, juge à Silistra, dont le fils était un de mes élèves. Qui pouvait être ce Blaskoff qui vengeait de cette façon les ouvriers socialistes ? Je pus me renseigner : c'était le frère aîné de mon élève de Silistra, chef de l'arsenal de Choumen.

Je le cherchai, je le trouvai, nous parlâmes. Lors de notre premier entretien, il me dit que sa femme, ouvrière socialiste, le traînait à toutes les réunions du parti, mais rien ne l'avait satisfait car il n'y avait entendu que des paroles, des phrases, des bavardages et n'y avait trouvé aucune vie véritablement socialiste. Et un Blaskoff ne pouvait pas être à demi en aucune affaire, lorsqu'il prenait un engagement, sa parole était décisive, son attitude ferme. Ilia R. Blaskoff se plaignant un jour que son unique fils, demeurant à Roussé, était devenu socialiste, me disait que son socialisme n'était pas une plaisanterie. Chaque fois qu'il recevait un colis de son père, un poulet, par exemple, il invitait ses amis socialistes à le partager avec lui. Il menait avec eux une vie collective, communiste, ignorant toute propriété privée. Mon Blaskoff n'était pas non plus un homme aux paroles creuses mais un homme d'action. Il n'aimait point les socialistes ni les communistes livresques (tels qu'ils le sont encore de nos jours), mais les véritables

³⁰ Petkoff Dimitri (1858-1907), l'un des plus grands hommes d'État bulgares, père des deux frères Petkoff l'un — Fetko — assassiné par les fascistes après l'instauration du régime personnel du roi Boris après le coup d'État de 1923 ; l'autre — Nicolas — par le régime communiste actuel.

³¹ Blagoeff Dimitri (1856-1924), fondateur du parti socialiste bulgare, après la scission, devint chef de file du parti communiste bulgare. Il fit ses études en Russie et y fonda les premiers groupes sociaux-démocrates russes.

³² Sakasoff Yanko (1860-1941), leader du parti socialiste bulgare, après la scission resta le chef de file des sociaux-démocrates.

³³ Qui devint plus tard Inspecteur de l'Enseignement dont je fus le secrétaire dans sa correspondance avec le Ministère.

communistes.

J'essayai de lui expliquer qu'à mon avis les idées doivent être considérées et appliquées justement de cette manière. Il fallait vivre dans l'immédiat, dans la mesure du possible, selon ses idées et leur donner corps sans attendre que d'autres les réalisent et sans remettre aux calandes grecques leur application sociale. « La vie, disait Tolstoï, est dans le présent ». Vis selon ton idéal, selon ta foi, comme tu l'entends en l'acceptant comme « l'eau vive », comme « une vie intégrale » ainsi que les « colonialistes russes sous les Tropiques » aiment aujourd'hui à appeler leur vie.

Blaskoff avait déjà entendu dire que les anarchistes avaient été « plus actifs », plus dynamiques, plus proches de la vie et il manifestait le désir de connaître l'anarchisme en tant que conception d'une nouvelle vie sociale. Il me demanda une petite brochure traitant de ce sujet, car il ne lisait plus de livres volumineux.

Je lui en choisis une seule afin qu'il puisse la lire attentivement et la bien comprendre. En me la rendant, il me remercia et m'en demanda une deuxième, puis une troisième que je lui donnai méthodiquement : j'avais étudié la pédagogie, n'est-ce pas ? Blaskoff était déjà devenu anarchiste et n'avait plus besoin d'autres livres. Quelque temps après, il m'apprit qu'on le mutait à Sofia, toujours pour le même poste de Chef de l'arsenal et me demanda l'adresse de « Michel » — Mikhaël Guerdjikoff³⁴ (ancien combattant du mouvement insurrectionnel de Macédoine et d'Andrinople, comme notre Varban Kilifarski³⁵, tous deux anarchistes).

C'est Blaskoff qui donna l'idée de publier un deuxième journal anarchiste-communiste, après « *Bezvlastié* » (Anarchie). C'est ainsi que commença à paraître à Sofia « *Svobodno Obchestvo* » (Société libre), sous la direction de « Michel ». Blaskoff faisait partie de la Commission de rédaction. Notre concitoyen Bauïnoff, lui aussi ancien combattant du mouvement macédonien, était dans leur cercle. Il avait habité avec « Michel » avant que celui-ci n'épouse la fiancée du regretté Gotzé Deltcheff³⁶.

Un beau jour, je reçus une lettre de Blaskoff me disant : « Un nommé Pétroff, de Tirnovo, s'est présenté au bureau de rédaction du journal pour nous demander une bombe. Il voulait la jeter sur le ministre Guénadieff parce que celui-ci lui avait promis plusieurs fois de lui donner un emploi à la banque agricole de Tirnovo et que, miné par la famine, il ne pouvait plus attendre. Nous l'avons mis à la porte, mais il ne serait pas impossible qu'il revienne. Michel était furieux et voulait le battre ».

Je répondis immédiatement à Blaskoff de ne point le battre car je supposais qu'il était un agent provocateur envoyé par le gouvernement afin de nous entraîner dans un scandale qui aurait donné un prétexte pour suspendre notre journal.

J'envoyai ma lettre en gardant en poche celle de Blaskoff. Le lendemain, en me rendant à l'école, je rencontrai un ami qui me dit : « Connais-tu la dernière nouvelle ? »

— Quelle nouvelle ?

— Dimitri Petkoff est assassiné !

— Est-ce que l'assassin est connu ?

— Un nommé Pétroff, me répondit-il.

Je comprenais tout... Il avait dû trouver ailleurs la bombe demandée à nos amis.

En effet, on apprit que c'était bien Ivan Ikonomoff, directeur de « *Vetcherna Pochta* », journal d'opposition luttant contre les « Stambolovistes » et financé par les « populistes » qui lui avait fourni cette bombe.

Rentré à l'école, j'étais déjà en classe lorsqu'on m'appela. Le maire-adjoint, le commissaire de police et un agent étaient venus me chercher pour me conduire à la maison et faire une perquisition.

Ma femme souffrait d'une pleurésie. Elle était soignée par le Dr Kardjieff, médecin de l'école et enseignant.

« Messieurs, dis-je, ma femme est alitée, si nous rentrons pour une perquisition sans la prévenir, comme elle est très nerveuse, je crains des complications. Je ne rentre pas avec vous si le Dr Kardjieff ne nous

³⁴ Guerdjikoff Mikhaël (1877-1947), révolutionnaire et publiciste, l'un des premiers anarchistes bulgares, fit ses études juridiques à Genève où il fonda le premier groupe libertaire bulgare, rentra en Macédoine comme professeur pour s'adonner avec tout son groupe au mouvement révolutionnaire macédonien, dirigeant l'insurrection de 1903.

³⁵ Kilifarski Varban (1879-1923), voir le chapitre qui lui est consacré plus loin.

³⁶ Deltcheff Gotzé, le chef le plus réputé de la Révolution Nationale Macédonienne, ami intime de Guerdjikoff dont l'influence le rendit sympathisant aux idées libertaires. Tombé dans un combat avec l'armée turque avant le déclenchement de l'insurrection d'« Ilinden » (1903).

accompagne pas ».

Ils acceptèrent. Nous appelâmes le médecin et continuâmes vers la maison. Le médecin ralentit son pas et me dit doucement : « Si tu portes sur toi quelque chose de compromettant, passe-le-moi ». Et moi de répondre : « J'ai une lettre de Sofia, mais elle n'est pas compromettante, bien au contraire ». Après le médecin, ce fut le tour du maire-adjoint de me faire la même proposition et à qui je fis une réponse semblable.

Nous rentrâmes les premiers, le médecin et moi, et préparâmes la malade. Les représentants de l'autorité nous suivirent et effectuèrent minutieusement leur perquisition sans rien trouver de ce qu'ils cherchaient.

C'est alors que je leur dis que j'avais sur moi une lettre concernant le récent attentat mais ne pouvais la remettre, par leur intermédiaire, qu'au préfet.

Le lendemain, un agent qui m'était apparenté vint m'annoncer que le préfet m'appelait. Puis, me tirant un peu à l'écart, il me confia que je devais me préparer pour un voyage... Je l'envoyai chercher mon frère, car j'avais compris que l'on allait me conduire à Sofia pour interrogatoire.

Mon frère télégraphia au Procureur de Sofia, son ancien collègue instituteur à Smédovo : « Mon frère n'est pas capable de tuer, même un poulet, comment peut-il attenter à la vie d'un homme ? Inutile de le déranger. » En attendant la réponse à ce télégramme, on me conduisit à la Banque Agricole où je passai la nuit en compagnie du gardien.

La lettre de Blaskoff avait été communiquée au Procureur de Sofia pendant que mon frère s'occupait de ma famille. Le jour suivant, le procureur ordonna ma libération et je retournai chez moi. Par la presse j'appris que Michel, sa femme et Blaskoff, qui avaient été également arrêtés, avaient été remis en liberté. Quant à Bouïnoff, il fut interné à Choumen et un autre de ses camarades à Kotel, sa ville natale.

Je fus, moi aussi, surveillé pendant une dizaine de jours par une sentinelle en faction devant ma porte jour et nuit. Mais une autre surveillance, bien que relâchée et assurée par le commissariat le plus proche, dura encore assez longtemps. Je m'en étais rendu compte lorsqu'un jour j'allai remplacer un collègue à l'école du village voisin. Toute la police avait été aussitôt alarmée et se renseignait pour savoir pourquoi j'étais parti. Un contrôle policier surveilla également tout mon courrier et ceci pendant plusieurs années. Le nouveau directeur des postes, un ami, me confia plus tard, qu'il avait annulé ce contrôle.

LA FUTURE PLACE D'ARMES DE L'ÉDUCATEUR

Divdiadovo, village le plus proche de Choumen, — ville de garnison — avait considérablement subi l'influence de cette proximité. C'était un village à l'esprit très militaire qui joua un rôle important lors du coup d'État militaire du 9 juin 1923, dont je parlerai plus loin.

Il y avait une ancienne école et un Foyer de Culture. Blaskoff avait enseigné dans cette école. Le révolutionnaire Voloff, venant de Choumen, y avait, auparavant, poursuivi ses études.

Ce village possédait une vieille église et son propre pope. Lorsque je m'y installai, le pope Spassi y exerçait ses fonctions. Cet ancien instituteur, devenu pope à la demande des paysans, avait souvent mêlé les intérêts de l'école à ceux de l'église, ce qui avait provoqué la formation d'une sorte de tribunal populaire qui siégeait pour le juger. Me voyant libre, les paysans m'invitèrent à y assister et à donner mon avis sur le litige et sur le tribunal lui-même. Le pope étant absent, on le jugeait par contumace.

Après avoir entendu beaucoup d'interventions, je pris la parole à mon tour. Évidemment, j'aurais pu leur en dire long ! Tout d'abord, que j'avais adopté une attitude négative vis-à-vis de l'église orthodoxe; que, déjà, lorsque j'étais écolier, je n'avais jamais aimé fréquenter l'église, mais, pour éviter la punition du directeur qui faisait fouetter les élèves n'allant pas à la messe le dimanche, j'avais de nombreuses fois dû mentir disant que je fréquentais une autre église plus proche de mon domicile. J'aurais pu leur dire ensuite que l'église, en général et dans tous les pays, s'était déjà transformée, selon l'expression d'un critique français, « en vase clos », vide de tout contenu divin et loin de l'enseignement du Christ. J'aurais pu leur dire bien d'autres vérités concernant en particulier l'église orthodoxe qui bénit les armes, donne des prêtres à la caserne, en envoie d'autres pour assister aux exécutions, etc., etc...

Mais je me contentai de dire en quelques mots, et d'une façon modérée, qu'il fallait mettre fin à ce litige. Ce faisant, je me référais en outre à l'évangile qui par le commandement « Ne jugez pas les autres afin de ne pas être jugés vous-mêmes », interdit tout tribunal.

Mon intervention terminée, quelques personnages influents de cette réunion me dirent : « Ne pourrais-tu pas mettre sur papier ce que tu viens d'exposer et que nous publierions à notre compte ? »

J'acceptai et il fût décidé à l'unanimité de nous réunir le lendemain soir pour lire le texte que je devais préparer. À la nouvelle réunion on m'écouta attentivement et on approuva mon exposé. Un instituteur fut chargé de s'occuper de l'impression. Cette brochure se trouve actuellement au musée de Choumen.

MILITANT DU MOUVEMENT PAYSAN

Voyant que j'étais libre et que je m'occupais de travaux intellectuels chez moi, les paysans commencèrent à me fréquenter. Un soir, ils m'invitèrent à assister à la réunion de leur syndicat agricole. J'y participais en observateur, mais l'assistance me pria d'exprimer mon opinion sur le mouvement paysan dans le pays et sur les possibilités d'organiser un « syndicat » avec des tâches et des méthodes de lutte plus déterminées.

Je pris la parole pour dire que j'avais suivi le mouvement avec le plus vif intérêt depuis la première phase de protestation contre la dîme et qu'à cette époque j'avais écrit beaucoup d'articles publiés sous la signature de « Paysan » dans le journal « *Narodna Zachtita* » (Défense du peuple) de Choumen, en y exprimant mon indignation des « massacres de Douran-Koulak ». Je leur relatai — détail émouvant de ma vie — qu'après le comportement barbare de l'escadron à l'égard des paysans, j'en avais ressenti un tel chagrin que le lendemain en allant à la vigne, je m'étais trouvé mal. Rentré chez moi, j'avais écrit un article de protestation violente contre ces bacchanales sanglantes. Certain que « *Narodna Zachtita* » n'aurait pas osé le publier, je l'avais envoyé à un journal de Kustendil édité par un instituteur.

Après cette introduction qui les assurait de mon attachement au mouvement paysan, j'entrai dans le vif du sujet, exprimant mon point de vue sur l'orientation à lui donner. Cette intervention terminée, les paysans syndiqués de Divdiadovo me firent l'honneur, une fois de plus, de me demander de présenter par écrit mon exposé pour qu'ils puissent le publier. Le lendemain, à l'école, une nouvelle soirée fut consacrée à la lecture de mon texte.

Cette lecture eut lieu dans le calme absolu; au bout de chaque phrase, je m'arrêtais afin de permettre à l'assistance de bien saisir les idées exprimées.

Cet écrit, intitulé « *Lutte pour le droit* » et entré dans l'histoire du mouvement paysan sous le nom de « Résolution de Divdiadovo » fut largement diffusé dans tous les villages voisins et une copie fut envoyée à l'organe de l'Union Paysanne « *Drapeau Paysan* » en vue de publication.

Les paysans des villages voisins commencèrent: alors, les uns après les autres, à m'inviter pour que je leur parle de cette « Résolution ». Ce furent d'abord les habitants de Dragoévo qui m'appelèrent pour que je participe, avec le prêtre, mon ancien collègue en tant qu'instituteur, à la cérémonie de bénédiction de leur drapeau syndical au Foyer de Culture. Des membres du Conseil d'administration du Syndicat Agricole de Divdiadovo m'accompagnèrent bien volontiers. Nous nous rendîmes à Dragoévo en charrette. En traversant la rivière de Kamtchia et en rentrant dans la vallée, mes compagnons nie dirent : « Et voilà, nous sommes déjà devant le « Champ du grand-père Stoïno ». Je leur demandai qu'elle signification ils donnaient à ce champ baptisé du nom de mon grand-père. Ils m'expliquèrent que les habitants de Divdiadovo avaient pour habitude de prendre cet endroit comme point de repère lorsqu'ils allaient chercher du bois dans la forêt du Mont Dragoévo. Je me rappelai alors avoir entendu à la maison des récits relatant l'époque où mon grand-père de retour du « Gubernia » (Gouvernement) de Tauride (Russie) où il avait émigré avec l'armée de Dibitch-Zadbalkanski, s'était installé à Dragoévo. Sa fille cadette, ma tante Vitcha, m'avait raconté-aussi que la famille qui avait habité ce village possédait un champ très éloigné en direction de Preslav., au lieu dit « Markich », près de la rivière Titcha (à Preslav, on appelle ainsi la Kamtchia dans la partie de son cours où elle descend très rapidement de la montagne, entre le village de Titcha et les Balkans de Kotel où elle prend sa source; en bulgare, Titcha signifie courir). À cet endroit, un souvenir me revint à la mémoire : j'avais eu autrefois l'occasion, en passant une nuit au village de Titcha, de saluer les sources de la Kamtchia et d'y savourer des poissons fraîchement pêchés.

Ce « champ du grand-père Stoïno » et ce « Markich » me rappelaient aussi le coin mystérieux de la forêt impénétrable d'antan où — selon le livre de Vassil Droumeff « *La Malheureuse Famille* » — était enfouie la « maison des Nymphes » du héros légendaire combattant avec son père Petar contre les Kardjali Vladi. À Dragoévo, village natal de mon père, nous reçûmes un accueil chaleureux. Le lendemain, qui était un dimanche, ce fut, après la messe, la cérémonie de l'inauguration du drapeau à laquelle participa toute la population. Ensuite commença une conférence. J'exposai longuement mes conceptions sur le rôle social et culturel que le mouvement professionnel des paysans devait jouer en Bulgarie et, d'une façon générale,

dans le monde. Je soulignai que dans l'histoire ce furent notamment les paysans qui, les premiers, dressèrent les bases des anciennes civilisations (sujet du premier chapitre de mon livre « *La Situation des Agriculteurs* ») avant d'être soumis à l'esclavage (2^{ème} chapitre du même livre). Ma conférence intéressa tous les paysans, les idées fondamentales exprimées furent bien saisies et la population me manifesta avec sincérité sa reconnaissance.

Le bruit de cette première réunion s'étant répandu dans les villages des alentours, le dimanche suivant, une charrette de Salmanovo vint nous chercher pour une réunion identique.

Je couchai chez le maire, un homme particulièrement dévoué au mouvement paysan et à son organisation. Il était si bien pénétré de la haute mission spirituelle et morale du mouvement, qu'il traitait son domestique comme un aide, comme son égal, comme un membre de sa propre famille, ce qui était, à cette époque, très rare chez nous.

Ensuite, ce fut dans les mêmes conditions que je fus invité à visiter Kassaplar. Partout, ce fut la « Résolution de Divdiadovo » qui attirait l'intérêt général dans les syndicats agricoles ; seuls, les responsables du journal « *Zémédelska Znamé* » gardèrent le silence et montrèrent leur indifférence en s'abstenant de la publier.

Un jour, lors de ses multiples tournées à travers les villages bulgares, Dimitri Draguieff³⁷ arriva à Divdiadovo accompagné d'un militant « agrarien » de Kaspitchan. Nous nous rencontrâmes le soir au Foyer de Culture où, absorbés tous deux par notre long et intéressant entretien, nous laissâmes le compagnon de Draguieff s'endormir tranquillement. La conversation toucha également notre fameuse « Résolution » et je demandai à Draguieff pourquoi elle n'était pas publiée dans l'organe de l'Union. Il me répondit : « Le directeur Stambolyski ne veut pas l'insérer car il la trouve anarchiste ».

Évidemment, le « Capitanisme » que j'avais combattu chez « *Outchitelsko Dvijenié* » se manifestait chez Stambolyski, directeur autocrate de l'organe de l'Union, plein de suffisance et obsédé par la manie du « pouvoir personnel ». Cette vue domine non seulement chez les rois et les monarques mais aussi chez les partisans de la « démocratie », soit qu'ils appartiennent à la bourgeoisie, soit, plus récemment, qu'ils se nomment socialistes ou communistes et dans ce dernier cas, par exemple, sous la forme du « Culte de la personnalité », « Culte du Parti », etc...

Un jour viendra où l'Union des Agrariens prendra le pouvoir et démontrera comment la « démocratie » peut agir en dictature reniant ses propres principes, comme le fit, en effet, Stambolyski vis-à-vis de Draguieff « le Saint », son maître dans le Mouvement des Paysans.

UN CARREFOUR SOCIALISTE

J'habitais toujours Divdiadovo et ma maison était devenue le carrefour où s'arrêtaient des visiteurs venant de toutes parts, même de Serbie et de Russie. Ainsi, un ouvrier serbe qui s'était renseigné, je ne sais comment, sur ma personne se présenta un jour chez moi et me demanda de lui trouver du travail dans une briquetterie. Il m'apporta même un journal socialiste serbe que je reçus régulièrement par la suite.

Ce ne pouvait pas être Goloubovitch qui avait établi la filière entre la Serbie et Divdiadovo car beaucoup de temps s'était écoulé depuis sa visite.

Le frère de mon ami Pavel Baïnoff possédait une briquetterie, donc je lui envoyai mon hôte serbe. Pavel Baïnoff, ancien habitant de Choumen, s'était installé ensuite dans notre ville comme libraire et sa demeure était, elle aussi, devenue un carrefour socialiste.

Mon serbe continuait à me fréquenter et coucha une nuit chez nous. Il nous y laissa quelques poux.

Ma femme se mit à marmonner dans ce style :

« Pourquoi m'amènes-tu toutes sortes de gens ? Les enfants sont pleins de poux, notre maison est transformée en auberge ! etc... ».

À vrai dire, ce socialiste — notre porteur de poux — était un original. Je ne sais si la doctrine qu'il défendait était sienne ou si c'était une branche quelconque dérivant de l'idéologie de Mahatma Grandhi qui s'était adressé aux travailleurs de Genève en ces termes : « Vous, travailleurs, vous vous rendez vous-mêmes esclaves du capitalisme, pourquoi collaborer avec lui et le soutenir, pourquoi travailler pour les

³⁷ Draguieff Dimitri (1866-1943), leader et véritable idéologue de l'Union Agrarienne dont Stambolyski devint plus tard le chef incontesté. Sa doctrine fut profondément empreinte de christianisme.

capitalistes ? Pas de coopération »³⁸. Mon Serbe raisonnait de même : « Pourquoi travailler autant pour les capitalistes, leur créer des richesses par notre labeur ? Pourquoi ? » Je vais résumer moi-même ses conceptions :

Si nous ne pouvons renoncer entièrement au travail — puisque pour vivre nous sommes obligés de travailler — pourquoi ne réduisons-nous pas nos besoins au minimum afin de fournir le moins possible de travail aux capitalistes ? Que nous importe d'être en haillons et pleins de poux ? L'essentiel est d'être libres, indépendants, d'établir une harmonie plus parfaite entre les idées et la vie... Pas de coopération, minimum de coopération !...

C'est pour cela qu'il avait tant de poux ! Autrement, c'était un homme calme, plus calme que tous, les autres et ses raisonnements ne paraissaient pas si erronés, pas plus que les raisonnements et méthodes du « grand esprit » (R. Rolland) — Mahatma Gandhi — qui donna à notre époque contemporaine un exemple miraculeux : la libération de l'Inde du joug du plus puissant empire du monde, par une révolution magnifiquement pacifique, sans verser une goutte de sang : « La non-violence est la force la plus irrésistible du monde ».

Gandhi était disciple de Tolstoï. Il y a deux Russies : l'une à Lénine, l'autre à Tolstoï. « L'importance universelle de Tolstoï » fut longuement démontrée par Pavel Birukoff, son disciple. Eisenhower, lorsqu'il s'entretenait avec Khrouchtchev, discutant pour savoir à qui appartiendrait l'avenir, n'a-t-il pas pensé comme Birukoff et ne lui a-t-il pas dit que l'importance universelle de Tolstoï grandirait et serait appréciée désormais, justement à cause de l'expérience vécue ?

La Russie aura son mot à dire dans le monde. Il me semble qu'elle a une mission à remplir mais cette mission ne sera aucunement celle de l'expansion de la dictature. C'est peut-être enfin au tour des Slaves, après les autres races, de faire don à l'humanité de leur génie — comme le prévoyait, il y a plus d'un demi-siècle, Alfred D'Assier dans son ouvrage « *Essai de Philosophie Naturelle* ». Les réalisations astronomiques dans le cosmos ne sont-elles pas la preuve que la Russie a, dans le domaine scientifique, quelque chose à apporter au monde. Et ces réalisations ne sont nullement dues au Parti soviétique — elles sont russes — car les sciences et la littérature existaient en Russie longtemps avant le régime. Il y a plus d'un siècle que la Russie était déjà à l'avant-garde des sciences et des belles lettres européennes.

Parmi mes visiteurs étrangers, il convient de signaler Nicolai Rogdaeff, « Mouzil », anarchiste russe que Blaskoff amena en revenant de Sofia. Après avoir aidé les ouvriers du bassin du Don à s'organiser pour lutter contre les « pogroms » perpétrés par des « voyous », devenu indésirable aux yeux des autorités, il s'était réfugié en Bulgarie. Mais les socialistes « étroits » (les communistes d'aujourd'hui) l'avaient calomnié en le présentant comme un agent du « Département pour l'Est » de la police russe, ignominie publiée dans l'organe même du parti « *Rabotnitcheski Vestnik* ».

Après un court séjour à Divdiadovo, Rogdaeff rentra à pied à Sofia pour traverser ensuite la Serbie et se rendre en Europe occidentale. Il m'écrivit de Marseille où il avait travaillé comme débardeur. Je reçus une deuxième lettre de Belgique où, à Bruxelles notamment, Rogdaeff avait donné une série de conférences à des camarades occidentaux. Plus tard, lorsque la révolution russe l'appela pour contribuer à la cause de la liberté, il retourna en Russie mais les Bolcheviks, une fois au pouvoir, ne tardèrent pas à le persécuter. Rogdaeff réussit néanmoins à m'envoyer son livre « *Les persécutions contre les anarchistes en Russie bolchevique* » (en Russe). Plus tard, il fut déporté dans le lointain Tourkestan où il termina sa vie dans la plus grande misère³⁹.

Au cours de la visite de Rogdaeff j'eus aussi celle de Kilifarski. Il avait fondé une colonie de quatre familles d'agriculteurs à « Tékéto » au milieu de la forêt de Deliorman où il lisait, écrivait, labourait. Comme Tolstoï, il était à la fois sévère, abstinent et végétarien (comme l'était également Reclus).

Un congrès des Agrariens devait avoir lieu à Sofia. Le Syndicat Agricole de Divdiadovo me demanda de l'y représenter afin de défendre la tendance exprimée dans notre « Résolution ». Je ne voulais pas accepter. C'est pour cela justement que Kilifarski était venu me voir étant lui aussi désigné comme délégué du syndicat de Razgrad. Il insista sur la nécessité d'y participer, car il se proposait de demander à ce Congrès de déterminer la position de l'Union des Paysans face au militarisme. Le sujet était devenu très actuel, après les massacres de Roussé perpétrés par un escadron de cavalerie lors du mariage d'un Bulgare avec une Turque, massacres qui avaient fait plusieurs victimes, hommes, femmes et enfants.

³⁸ En français dans le texte original.

³⁹ Rogdaeff est mort à Tachkent le 23 novembre 1932.

Varbani Kilifarski avait organisé à cette occasion plusieurs réunions de protestation dans les villages autour de Razgrad. J'agis de même de mon côté, lorsque les instituteurs socialistes de Targovichté m'invitèrent à leur rendre visite et à participer à une représentation théâtrale.

EXPULSION DU MOUVEMENT PAYSAN

Rogdaeff et Varban insistèrent tout particulièrement pour que j'accepte le mandat dont on me chargeait et participe à tout prix au Congrès de Sofia. Ainsi, je m'y rendis.

Le premier jour fut consacré aux différentes formalités et cérémonies officielles, le second à la vérification des mandats. Je me présentai le matin de bonne heure mais Varban était absent. Il était sans doute allé chercher d'anciens camarades de lutte du mouvement macédonien de libération. Bien qu'il exprimât souvent le regret d'avoir perdu deux de ses meilleures années, Varban n'avait pas cessé ses rapports avec les membres de ce mouvement, dont il était un des chefs, comme Michel d'ailleurs, qui disait en soupirant : « Mes camarades ont tant lu, tandis que nous !... ».

Parmi les leaders de l'Union Agrarienne, sous l'influence des idées libertaires, un délégué — qui occupa plus tard le poste de ministre dans le cabinet de Stambolyski⁴⁰ — m'appela un peu à l'écart et me confia doucement à l'oreille : « Kilifarski et toi, vous serez exclus des délégations parce que vous êtes anarchistes ». Je n'en fus point surpris. J'acceptai tranquillement cette nouvelle, mais je m'énervais de l'absence de Varban qui ne se présenta pas jusqu'à la fin de la séance.

Il semblerait que Draguiéff et d'autres leaders de l'importance de Stambolyski, n'aient pas été d'accord avec ce dernier pour notre expulsion arbitraire, car aucun de ceux qui faisaient partie de ce groupe n'était présent. Cette absence fut soulignée comme étant un fait exceptionnel. Stambolyski agissait donc seul, en désaccord avec les autres leaders.

Vint mon tour dans la vérification des mandats. Stambolyski se leva et m'accabla de toutes sortes de calomnies et de sophismes diaboliques. D'où lui venait donc cette audace de piétiner, avec un tel mépris, les Statuts de l'Union — « La Constitution » — à laquelle tout le monde avait prêté serment le jour précédent, jurant de la respecter fidèlement sans jamais fléchir, à la différence des autres partis politiques qui violent systématiquement leur « Constitution » ? Où puisait-il un tel cynisme, de quelle source lui venait ce fiel abondant qu'il versait sur ma modeste figure de sympathisant à ce mouvement paysan si prometteur ? À la source où puisent leur force tous les ambitieux du pouvoir : la soif, l'avidité insatiables d'autorité chez l'homme matérialiste vulgaire, qu'il soit bourgeois, agrarien, et à l'heure actuelle, socialiste ou communiste.

Dans son essence, « La Résolution de Divdiadovo » que j'avais eu le mandat de défendre au Congrès rejoignait le point de vue de Washington : « Le meilleur gouvernement est celui qui gouverne le moins possible ». Ces mêmes paroles, un autre Américain David Thoreau, le « Tolstoï » américain les reprit plus tard en précisant « bien meilleur encore sera le gouvernement qui ne gouvernera point ». Et pour être plus conséquent et en parfaite harmonie avec ses idées et sa vie, Thoreau ne paiera pas d'impôts, acceptant la prison, parce que sans gouvernement, il n'y aurait plus de bureaucrates, point de percepteurs, de policiers, de soldats ni de guerres, « Ni Dieu, ni maîtres, ni garde-champêtre »⁴¹.

La « Résolution » ne visait pas à un pouvoir, à des postes de parlementaires, ni à des fauteuils de ministres, mais elle faisait appel à la volonté, à la conscience, à l'esprit d'autonomie, d'auto-détermination, de décentralisation, bref, à la lumière personnelle, au sens moral et à la raison, face aux ténèbres, car « dans les ténèbres la lumière luit et fait reculer les ténèbres »⁴².

Tels étaient les motifs de la rage qui sévissait à ce Congrès. Des hommes sensés ne pouvaient supporter un tel comportement, c'était pour cela, peut-être, que chacun avait décidé pour son compte de s'absenter de la scène.

Un délégué, appuyé par quelques autres, s'écria : « Qui est-il, de qui parle Stambolyski ? Qu'il se lève,

⁴⁰ Stambolyski Alexandre (1879-1923), leader des Agrariens, se déclara courageusement contre la guerre, prévenant le roi Ferdinand qu'elle lui coûterait le trône et la tête, et fut, pour cette raison, emprisonné. Après la guerre devint président du Conseil et fut atrocement assassiné lors du coup d'État de 1923 par les comploteurs dont l'un — Kimon Gueorguieff — fait partie du gouvernement communiste actuel.

⁴¹ En français dans le texte original.

⁴² En ancien bulgare dans le texte original.

nous voulons le voir, qu'il prenne la parole, s'il a quelque chose à dire ! ». Alors, un homme modeste et maigre, ne ressemblant aucunement au diable évoqué par Stambolyski, se leva.

Parlant doucement, calmement, j'expliquai dans l'ordre chronologique comment j'avais été invité par les paysans à adhérer à leur mouvement; comment la fameuse Résolution « anarchiste » m'avait été demandée, quel accueil elle avait obtenu dans les villages du district de Choumen, et avec quelle insistance, de la part des paysans, j'avais été envoyé au Congrès. Il régnait un tel silence qu'on aurait entendu une mouche voler. L'assistance me manifesta spontanément un vif intérêt. Stambolyski se rendit immédiatement compte du changement qui s'opérait et, vert de colère, m'attaqua d'une façon encore plus furieuse, encore plus insolente, entouré de sa bande prête à me lyncher. Je trouvai plus sage de me retirer. Je fus remplacé ensuite par un irresponsable, délégué de fortune, qui, absent depuis longtemps de Divdiadovo, n'était pas désigné par les paysans.

Arbitraire des arbitraires !

Voilà pourquoi ceux qui tenaient au prestige de l'Union et du Congrès avaient trouvé opportun d'éluder leur responsabilité en s'absentant de la séance. Les mandats de Stoïnoff et de Kilifarski furent annulés : ils étaient anarchistes, donc provocateurs.

Stambolyski, lui-même, ne le croyait pas. Et ce ne fut nullement pour cette raison qu'on nous expulsa. C'était bien autre chose. Plus tard, au Parlement, un député agrarien l'expliqua en ces mots : « Nous ne voulons pas d'instituteurs à l'Union ». Il est évident qu'en fait ils ne voulaient pas d'instituteurs, aucun instituteur. Ils ne voulaient pas d'hommes ayant une instruction égale à la leur dans leur organisation. Ils cherchaient des « aveugles » car ils n'aimaient pas la lumière; ils étaient comme les hiboux qui ne peuvent supporter les lampyres qui luisent dans l'obscurité et gênent ainsi leur chasse. Cependant, il ne faut pas penser que c'est seulement là un trait distinctif des députés agrariens. Non ! Tous ceux qui désirent gouverner sont semblables. Lorsque Catherine II qui flirtait avec les savants et les philosophes français, leur laissant croire qu'elle voulait étendre l'instruction en Russie, vit qu'un des ministres de l'Éducation Nationale préparait un projet de loi prévoyant l'extension de l'instruction populaire, elle lui dit : « Hein ! Que penses-tu ? Ignorez-vous donc que si nous donnons une plus large instruction au peuple russe ni toi, ni moi ne demeurerons à nos places ? »

S'il y a des gouvernements dans le monde, c'est parce qu'il y a des masses ignorantes à gouverner; c'est parce que — comme le disait Tolstoï dans une lettre adressée à une Serbe lors de l'annexion de la Bosnie et du Monténégro par l'empereur d'Autriche et de Hongrie (sans aucune protestation de la part de la Russie) — : « Tous les gouvernements sont des nids de bandits ».

L'homme instruit se gouverne lui-même, il n'a besoin d'être gouverné par personne. S'instruire signifie devenir libertaire. Les hiboux craignent la lumière, elle les gêne dans la manifestation de leurs instincts et de leurs passions de bandits et d'autoritaires.

De retour à Divdiadovo, je m'arrêtai à Choumen. Le sous-préfet m'appela et me demanda : « Dites-moi, cher ami, ces leaders agrariens qui fréquentent les campagnards comme des prédicateurs, ne sont-ils pas, en quelque sorte, de nouveaux Bogomiles ? » Je lui répondis que ce n'était nullement des Bogomiles mais de simples chefs d'un parti politique semblable à tous les autres partis, se préparant et attendant leur tour pour prendre le pouvoir.

En effet, leur tour vint plus tôt qu'ils ne le supposaient et les trouva sans aucune préparation, ni cadres. Stambolyski se vit obligé de s'adresser à Blagoeff pour lui dire : « Voilà, nous avons les masses populaires, à vous de nous fournir l'administration ».

Blagoeff, homme honnête et socialiste intègre, déclina cette proposition. Je ne sais quel argument il présenta pour se désister, mais j'imagine à peu près la réponse : « Vous voulez défendre et augmenter l'aisance matérielle relative des paysans, alors que nous espérons et désirons leur prolétarianisation en faveur de notre parti et de notre pouvoir. Nous ne pourrions jamais nous mettre d'accord avec vous pour établir « une législation unique et égale pour tous ».

Nicolas Petkoff lui-même, beaucoup plus tard, ne put saisir l'évidence de cette simple vérité, car il persista à demander aux communistes l'installation d'un « gouvernement à pied d'égalité ». Alors qu'il tentait de les convaincre — le malheureux — les communistes lui préparaient le gibet et, en le liquidant, ils se débarrassèrent en même temps de l'Union agrarienne toute entière. Quant à celle qui en porte le nom et fait partie intégrante du Front de la Patrie, c'est un « ersatz » d'Union agrarienne, un spectre quelconque du Parti communiste qui la gouverne en fait. Tout le reste n'est qu'apparence.

Rentrant chez moi à la campagne, j'écrivis mon livre sur « *la situation de l'Agriculteur* » et je remis le

manuscrit à l'Association d'Instituteurs du district de Choumen afin qu'elle le publie si elle le jugeait utile. Pendant les grandes vacances, les instituteurs socialistes « étroits » de retour dans leur ville, s'inscrivirent à l'Association de Choumen afin d'avoir ainsi la majorité et accaparer sa direction — astuce devenue traditionnelle chez eux. Ils publièrent mon livre sous le titre de « *La misérable situation de l'agriculteur* » et en réalisèrent un bon commerce. Le fait d'ajouter au titre l'adjectif « misérable » montrait une habitude et un langage aussi traditionnels que machiavéliques des communistes.

À l'auteur, ils ne donnèrent qu'un seul exemplaire. Un instituteur arménien, sans enfants et dont la femme était aussi institutrice à Choumen, homme assez aisé, à qui l'argent ne manquait pas, membre du parti qu'il glorifiait dans tous ses discours, reçut une partie des rentrées de mon livre pour faire un voyage d'agrément à Plovdiv.

Un été, alors que je passais les grandes vacances avec ma famille à Varchets, le directeur du lycée de Vratza ayant entendu mon nom, vint vers moi et me dit : « Votre livre est très utile, et il suscite l'enthousiasme partout dans notre région. Je m'engage à collecter des souscriptions pour une seconde édition et lui donner une plus large diffusion, surtout à la campagne ».

Je lui répondis que j'étais l'auteur mais que je n'avais aucun droit sur mon livre et que, par conséquent, je ne pouvais rien entreprendre dans ce sens. Et, lorsque quelqu'un m'emporta mon unique exemplaire, ce fut un citoyen inconnu de Pazardjik, Nicolas Stoïtcheff, qui m'annonça qu'il en possédait deux, et m'en envoya un afin que l'auteur n'en soit pas privé.

Dans ce livre de 106 pages, écrit à Divdiadovo, portant en définitive le titre de « *La misérable situation de l'Agriculteur* », je développais plus en détail les idées que j'avais eu l'intention de soumettre à la discussion au Congrès du Parti agrarien. Les chapitres essentiels portaient les titres suivants :

- « L'agriculteur - pionnier des premières civilisations humaines ».
- « Le manque de conscience et d'initiative de l'agriculteur ».
- « La nouvelle agriculture ».
- « La situation déplorable de l'agriculture et des paysans en Bulgarie ».
- « L'impôt cause de paupérisation des paysans ».
- « Le paysan-proprétaire nominal (réponse aux leaders agrariens) ».
- « Le besoin d'instruction dans nos campagnes » et
- « Conclusion ».

L'UNION AGRARIENNE AU POUVOIR

La situation politique de la Bulgarie après la fuite incognito de Ferdinand, accompagné par Radoslavoff, demeurait favorable au parti agrarien.

Après l'échec du marchandage pour la formation d'un cabinet avec les communistes, tous les « anciens partis » usés et compromis par l'exercice du pouvoir — les « populistes », les « progressistes », etc. — se mirent à faire la cour aux agrariens afin de constituer un gouvernement de coalition. Les « progressistes » avaient de plus grandes chances (Stambolyski avait, d'ailleurs, préféré voter à plusieurs reprises au Parlement avec les amis du Dr Daneff). Mais ils se trompèrent tous. Le leader agrarien avait gardé son prestige de « réformateur », et même de réformateur « bolchevik » car les souvenirs de « Diado Ivan » demeuraient encore chers au peuple bulgare, composé à 80 % de paysans.

Dans un discours prononcé à cette époque à Choumen, Stambolyski s'était écrié : « On me dit bolchevik. Oui, je suis bolchevik, mais bolchevik réformateur et non révolutionnaire ».

Bien que se rendant compte de leur manque de préparation, privés de « cadres » pour assurer la responsabilité d'un régime « réformateur », les agrariens se virent obligés d'accepter les risques d'un cabinet agrarien monolithique. Et, cela fut. Je dois, ici, souligner un fait que je crois important. Le manque de confiance et de respect que les agrariens avaient manifesté envers les « anciens partis » en repoussant leur collaboration dans un gouvernement de coalition dut provoquer de mauvais sentiments et laisser des rancunes au sein de ces partis, ce qui expliquerait dans une certaine mesure leur appui direct ou indirect au coup d'État militaire du 9 juin 1923 contre le pouvoir agrarien.

Le prestige du roi Boris III dut également être atteint — d'autant plus que Stambolyski n'aimait pas respecter le protocole lorsqu'il se présentait au palais royal. Ainsi lui plaisait-il d'agir à l'exemple d'un paysan de Koprivchtitza qui, autrefois, par mépris du protocole et par démagogie, se rendait chez Batemberg dans une tenue « démocratique », en pantalon rapiécé et buvait dans une calebasse. C'est ce

que disaient ses adversaires de Petko Karaveloff. Parallèlement à cette atteinte à la dignité royale, le prestige des généraux qui l'entouraient dût particulièrement souffrir, car ceux-ci voulaient toujours se garder orgueilleusement à distance du peuple, alors que le roi Boris, peut-être aussi par démagogie, « descendait » chez l'ouvrier et conduisait seul sa voiture.

Les « Macédoniens » ne pouvaient pas, non plus, ne pas avoir quelque rancune vis-à-vis de Stambolyski, celui-ci déclarant vouloir « briser la glace » entre les frontières afin d'établir des rapports pacifiques et de bon voisinage avec les autres pays balkaniques. De même, les habitants des villes devaient se sentir vexés de se voir gouverner par des « sabots », des « sans culottes ». Quelle humiliation !!!

Les socialistes et les communistes même pouvaient éprouver de la rancune avant le coup d'État du 9 juin, car malgré toute la déférence manifestée à Blagoeff par les agrariens, ceux-ci s'entêtèrent à ne pas vouloir se prolétarianiser, mais continuèrent à posséder des terres afin d'assurer leur subsistance, ainsi que celle de tous, l'école elle-même portant en emblème l'ancien dicton du livre de lecture : « la charrue et la houe nourrissent le monde ».

C'est pour cette raison que Zinovieff envoya de Moscou une lettre aux communistes bulgares les rappelant à l'ordre et leur reprochant de n'avoir apporté aucun secours aux paysans de leur pays attaqués par les usurpateurs militaires.

Il faut souligner que depuis la libération de l'Empire Ottoman, la Bulgarie n'a pas connu de parti politique, y compris les socialistes, autre que l'Union agrarienne, représentant 80 % de la population, qui ait exercé légalement le pouvoir pendant un temps si court. Ce paradoxe parlementaire ne s'explique et ne peut s'expliquer autrement que par la négligence, sinon le mépris de nos citadins pour ceux dont le sort déterminé semble-t-il par le ciel — Dieu ou Soleil — est de vivre, de travailler et de maintenir la vie de la troisième planète Gea.

Mais comme je me suis engagé dans la recherche de tous les coupables et responsables — hommes et partis — du coup d'État du 9 juin, il serait injuste de ne pas noter que les agrariens eux-mêmes partagent dans une certaine mesure cette responsabilité et cette culpabilité. N'est-il pas dommage que ce beau mouvement paysan de Dimitri Draguieff dût dévier avec Stambolyski de la voie tracée par la « Résolution de Divdiadovo » pour se perdre dans les broussailles des partis politiques convoitant le pouvoir.

Tout pouvoir d'État est inexorablement lié à la tyrannie, au militarisme, à la guerre, au parasitisme qu'il soit de l'armée bureaucratique ou militaire. Notre but doit être l'instauration d'une société sans parasitisme, sans autorité, où tous, absolument tous, travaillent « à l'exception des morts et des malades » comme le disait Ruskin, le réformateur social.

Fallait-il que les paysans quittent la campagne et se précipitent vers les villes avec de plus l'ambition de les administrer ? N'aurait-il pas suffi de limiter leurs soins aux villages et de laisser les villes à leur sort ? Sans cela, l'urbanisation excessive est un fait transitoire condamné à disparaître dans l'avenir au même titre que l'État. N'était-ce pas Stambolyski, lui-même, qui, à un moment de lucidité, avait dit que la capitale avec tous ses complots, avec toutes ses catastrophes, mériterait bien que « la charrue y passe » et qu'elle le subirait un jour. Tolstoï aussi ne prophétisait-il pas : « Tout aura fondu à la campagne ». Lui-même, le grand, le plus grand écrivain, le maître du « grand labour », attela son cheval et alla labourer le champ de la veuve qui n'avait personne pour remplacer son mari dans l'exécution des travaux agricoles. Il fallait — mais il n'est jamais trop tard et cela se réalisera un jour — que les paysans organisent leurs villages eux-mêmes, dans l'indépendance, sans avoir recours au pouvoir, et que les travailleurs fassent de même dans les villes.

N'était-ce pas Stambolyski qui, lors d'une réunion à Choumen avant que les agrariens ne soient au pouvoir, fit cette réponse à Enu Markovski : « Les travailleurs... que les loups les dévorent... Laissons leur parti s'occuper d'eux ». Il ne considérait que les paysans, indépendamment de toutes préoccupations pour les ouvriers qu'il laissait aux bons soins de leur parti. Il s'agissait essentiellement d'une raisonnable « coexistence » et entraide entre la campagne et la ville, sans hostilité ni envies mutuelles — devenues litanies aujourd'hui.

D'autres problèmes et d'autres faiblesses au sein du mouvement paysan lui-même opposaient l'un à l'autre Draguieff et Stambolyski. Ils se rattachaient à un principe social et moral de première importance. Dans les années qui suivirent la première grande guerre, une crise économique sévit en Bulgarie comme d'ailleurs partout dans le monde; le pain manquait, le prix du blé et des produits alimentaires, en général, accusèrent une hausse extrême. Les paysans aisés en profitèrent et s'adonnèrent à une spéculation impitoyable et honteuse, demandant 1 000 levas pour un quintal de blé.

Draguieff condamna sans hésitation ni équivoque cette spéculation lors d'une réunion publique ayant lieu à Choumen à laquelle assistaient plusieurs paysans de la région. Il parlait du principe chrétien que j'évoquais au début de mes souvenirs : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit ». Les paysans s'étaient engagés dans une grande lutte pour la justice et l'humanité contre la spoliation et la spéculation, comment pouvaient-ils pratiquer la spéculation sur les autres tout en combattant celle dont ils étaient les victimes ? Draguieff s'adressa, en termes durs et même menaçants, à tous ceux qui commettaient de tels actes immoraux et anti-chrétiens...

Plus tard, Stambolyski vint à Choumen et prononça un discours dans la même salle du Foyer de la Culture. Il était déjà Président du Conseil des Ministres. Sur le même sujet, il s'exprima ainsi : « On reproche aux paysans d'avoir augmenté le prix du blé. On avait toujours, jusqu'à présent, sous-estimé leur travail, rien d'étonnant que leur temps soit enfin arrivé et qu'ils puissent avoir un peu d'argent en main... » Que chacun fasse ses propres conclusions sur les conséquences inévitables de cela, lorsque deux principes si contradictoires sont appliqués dans une même organisation.

L'Union agrarienne vint au pouvoir sitôt après la première guerre. Mais ensuite, au bout de 3 ou 4 ans, elle se vit renversée par un coup d'État militaire.

Toutefois, il faut lui rendre justice, il faut reconnaître la vérité : excepté les deux ou trois premières années après la libération nationale, jamais jusqu'en 1958, le pays ne connut un régime de plus grande liberté, de plus parfaite tolérance et de paix politique vis-à-vis de l'étranger que pendant cette courte période où le pouvoir fut exercé par l'Union agrarienne. Les communistes de Blagoieff, au cours de l'hiver qui précéda le coup d'État de 1923, tinrent un plénum de leur Comité central et prirent une résolution qui demandait : « La pleine liberté de la presse, de la parole, des réunions et des associations ».

Ce parti jouissait, cependant, de toute liberté pour faire ses réunions, tenir régulièrement des congrès, publier la revue « *Nova Vremé* », le journal « *Rabotnitcheski Vestnik* », parler et penser. Même des anarchistes purent tenir également un grand congrès à Yambol, où l'un des ministres, se trouvant par hasard dans cette ville, avait conseillé au maire de mettre une salle à leur disposition et de leur accorder toutes les facilités nécessaires.

Aujourd'hui, alors que le parti de Blagoieff est au pouvoir, existe-t-il une telle liberté ?

Ainsi, les Agrariens gouvernèrent seuls, selon leurs conceptions et leurs possibilités, appliquant une politique pacifique à l'intérieur et à l'extérieur. Les fautes et les abus, propres à tous les pouvoirs, ne manquèrent pas. Ce qui était bien, c'est que les soldats étaient transformés au moins en « travailleurs » militarisés, cessant ainsi d'être de simple parasites et effectuant des travaux utiles pour la société : construction de routes, de ponts, etc... D'autre part, certains tribunaux qui entraînaient tant de dépenses pour payer les avocats et de pertes de temps pour se rendre en ville, furent remplacés par des organismes locaux de réconciliation et d'arbitrage afin d'aplanir les petits conflits entre les paysans. C'était un bon principe qui aurait dû trouver une application encore plus générale par l'intermédiaire des syndicats locaux embrassant des problèmes beaucoup plus importants, pour le progrès individuel et social.

Eh, bien ! Qui pouvait tolérer très longtemps et laisser tranquillement ce « sabot », cette « charrue », cette « houe » administrer les affaires publiques d'une manière un peu différente ? Qui ? Les militaires ? Les militaires qui voyaient comment on « brisait la glace », comme les « frontières perdaient leur importance » et que les hostilités entre les hommes, artificiellement divisés, allaient devenir inutiles et déplacées, Ces mêmes militaires qui ne voulaient plus entendre les paroles du Christ traitant de frères tous les hommes sans distinction de race et de nationalité, ni les mots d'ordre de la révolution française : « Liberté, Egalité, Fraternité » ? Ces paroles et ces mots d'ordre, les aveugles de la S.D.N. et de l'O.N.U. ne pouvaient les comprendre. Ils divisèrent le monde en deux camps militaires hostiles afin de tenir l'humanité dans l'incessante menace d'une troisième guerre atomique, laquelle, cette fois-ci, ensevelirait toute la civilisation humaine.

Le complot mûrissait partout dans les milieux des officiers de réserve mécontents d'être mis hâtivement à la retraite et privés ainsi de leur vie séduisante de vaniteux et de parasites assurée au prix des privations du peuple. De ce fait, les militaires se préparaient. Ils avaient l'appui de Dimo Kazassoff, d'Alexandre Tzankoff, socialistes et socialisants, ainsi que du général Lazaroff. Le « roitelet » se donnait l'air de ne rien savoir. Kazassoff raconte que lorsqu'ils allèrent l'avertir de leur action, afin qu'il ne soit pas surpris, il s'absenta et sa sœur leur dit qu'il était parti à la chasse. L'affaire, donc, avait été bien montée... Liaptcheff, macédonien démocrate, disposant de l'organisme du ravitaillement, prévoyait une « ration » satisfaisante pour les militaires, alors que celle des civils était réduite au strict minimum.

Je fus, par hasard, renseigné sur cette machination par un de mes anciens élèves, officier d'active. Mais le va-et-vient des militaires de réserve montrant leurs pantalons usés, n'était pas si discret qu'un homme averti ne s'en rendit compte.

Tout laissait entrevoir une préparation en cours dont le récit détaillé sera donné plus tard dans « *Les secrets du complot* » par mon ancien ami Dimo Kazassoff qui se déclarait aussi ami du mouvement des enseignants. Il essaya de se réhabiliter en 1948, en participant avec les communistes et les agrariens à la publication de la « *Revue yougoslave* » qui soulevait l'idée d'une fédération avec la Yougoslavie. Mais pour des raisons compréhensibles, il ne parut qu'un seul numéro de cette publication dont on ne retrouve plus aucun exemplaire ni à la bibliothèque nationale ni chez Kazassoff lui-même. Les promoteurs de cette initiative s'étaient figuré que la « Fédération Balkanique » allait servir de première étape pour la création de la Fédération Européenne. (Kazassoff m'avait à l'époque envoyé un exemplaire de cette unique publication.)

Dans un discours prononcé à Choumen du balcon d'un grand édifice public, devant une très nombreuse assistance — une mer humaine — où même la population de Déliormen était accourue, le Président Stambolyski, orgueilleux, plein de suffisance, et surestimant ses forces, lâcha ces paroles face à ses adversaires : « Nos crachats suffiront pour vous noyer ». Il parla un autre jour encore devant un important public à la salle du Foyer de Culture. J'allai l'entendre. La source de tous les malheurs de cet homme était son caractère orgueilleux : il n'écoutait personne, il ne prenait conseil de personne. En l'entendant et en le voyant, je me laissais emporter par la pitié qui remplissait mon cœur. Je l'arrêtai pour lui demander s'il ne s'apercevait pas que quelque chose allait se produire, en lui faisant quelques allusions sur le complot qui se tramait et devait finir par couper « la main qui avait brisé la glace », signé des traités de paix et aboli des frontières. Il prit au sérieux ma question, mais, surpris et désemparé, Stambolyski ne put me donner de réponse claire. Je quittai rapidement la salle et me rendis au café « *Balgaria* » pour commenter avec mes concitoyens le discours du Président. Ceux qui avaient quitté les derniers la réunion racontaient que Stambolyski avait demandé après mon départ : « Qui est le citoyen qui m'a interrogé ? » Quand il entendit le nom de Nicolas Stoïnoff, il ajouta : « je ne l'ai pas reconnu, et pourtant je le connaissais bien ». Ses amis lui expliquèrent que j'avais perdu l'un de mes fils et que la tristesse m'avait fait énormément changer. Je crois qu'il dû réfléchir sur mes paroles et chercher les moyens de défendre son pouvoir nettement pacifique, mais il était déjà trop tard et impossible d'endiguer l'ouragan du militarisme des « Prussiens des Balkans » qui, encore de nos jours, demeurent de vrais Prussiens, comme nous le verrons plus tard. Tant que la majorité de l'humanité est prisonnière de la superstition qui lui fait croire que le pouvoir est facteur de progrès, qu'il faut conquérir ce pouvoir pour réaliser de belles idées, il n'y a rien à faire, il y aura toujours des luttes, des guerres éternelles, des guerres de classes, des guerres internationales et même — en rêve — des guerres interplanétaires. L'éternité de la guerre !!!

LE COUP D'ÉTAT DU 9 JUIN

Le 9 juin 1923, j'étais de bonne heure à la vigne pour y travailler toute la journée. La nuit tombait déjà lorsqu'un ami, remontant la vallée, vint me voir. « Mon cher instituteur, me dit-il, l'air particulièrement soucieux, il me semble qu'il se passe quelque chose d'insolite : on n'a jamais vu le train arriver avec un tel retard, et il m'a paru tout à fait différent de ceux que je vois passer tous les jours de mon champ voisin. Il se passe quelque chose ! » Il partit, me laissant pensif. En effet, que pouvait-il y avoir ?

Peu après, un autre paysan, rentrant de sa vigne, s'arrêta et me chuchota : « Dis donc, oncle Nicolas, que signifie ce va-et-vient des patrouilles militaires sur la route de Choumen à Divdiadovo, un mouvement de reconnaissance incessant, des chuchotements, quelque chose d'intrigant. Va ! Va ! Allons-y, rentrons plus tôt. » Il partit et je me préparai à le rejoindre. Je vis arriver de la ville des militaires traînant une mitrailleuse qu'ils installèrent au point le plus élevé de ma vigne, près de la route. Alors je rentrai rapidement au village, chez moi. Nous allons voir quel réveil on nous préparait.

Le lendemain, Divdiadovo était transformé en camp militaire, des paysans armés venus des villages voisins l'envahissaient. Ils avaient l'intention de remonter la colline et de surprendre la ville. « Cette nuit, les nôtres occuperont les poudrières là-haut, et la ville sera prise demain matin », me confia le sous-préfet, habitant Divdiadovo et qui n'était pas allé à son bureau à Choumen. Une auberge en face de la mairie était transformée en dépôt où tous les paysans apportaient du pain pour assurer l'approvisionnement du peuple armé accouru ici des alentours. Voilà la Commune au milieu d'un camp militaire. Tout pour tous. L'unité

au nom de l'intérêt commun de la population paysanne.

Le nom de Divdiadovo est aussi ancien que le village même. En effet, dans les archives des ambassades européennes à Istanbul, au Moyen Âge, figure le nom de Divdiadovo. Mais plus tard il s'appela Tchenguel — déformation de son vrai nom Tchenguer (mon père disait toujours « Tchenguer »). Tchenguer est un terme turc. D'après l'étymologiste, le Dr Skortcheff, il dérive du mot Djenker (place d'armes), endroit où deux forces volontaires s'affrontent et se livrent combat. Ce fut un champ de bataille lors des guerres entre les rois moscovites et les Turcs. De cette époque datent les deux « tabii » (forts) se trouvant à l'entrée du village du côté de la ville, le « tabia » dans la vigne de mon père et encore un autre plus loin, vers Cassaplaré, portant le nom de « Zebek-Tabia » dominant Kulevtcha, endroit où la cavalerie moscovite campa. Elle s'affronta avec la cavalerie turque en d'effroyables massacres dans la vallée de Tchenguer. Dans cette vallée, mon père avait une autre vigne évoquant de nombreux souvenirs de cette guerre russo-turque.

L'histoire se répète. Le village de Tchenguer est de nouveau place d'armes — camp militaire — le 9 juin 1923, et se prépare à l'attaque de la garnison de Choumen. Heureusement ce combat, prévu par les comploteurs de Sofia, n'eut pas lieu, grâce au bon sens du chef de la garnison, officier de grande classe, qui venait d'adhérer au « tolstoïsme ». Je venais de lui être présenté par Gueorgui Chopoff⁴³, mais son nom m'échappe aujourd'hui. Ainsi, Tolstoï évita à la région une sanglante guerre civile comme il avait épargné d'autres massacres en Asie, où le chef du détachement ayant eu l'heureuse occasion de lire certains écrits de Tolstoï et de devenir son disciple agit avec le même bon sens.

YAMBOL — UN CALVAIRE

J'allais oublier le calvaire de Yambol qui précéda de deux mois et demi le coup d'État de juin.

Les préjugés et les superstitions, les « cultes » de toutes les couleurs sont propres aux humains. Tel est le culte des armes, préjugé invétéré et prédominant dans toute l'histoire jusqu'à nos jours. Il est tellement enraciné dans l'esprit des hommes que, même après les deux premières terribles guerres, ce culte demeure puissant et rend possible la « guerre atomique ». À ce préjugé, à ce culte des armes restaient prisonniers même les socialistes les plus à gauche, les plus progressistes — les anarchistes. Lorsque, à leur Congrès de Yambol, une mèche éclata par mégarde, les délégués venus tous armés au Congrès, croyant qu'il s'agissait d'une provocation, bondirent comme un seul homme et toute une forêt de revolvers s'érigea en un instant. Un seul délégué resta calme, sans lever de revolver — le Président, l'auteur de ces lignes. Tous les anarchistes, en Bulgarie, portaient, et croyaient qu'il fallait porter des armes dans leurs poches en vue d'assurer leur propre défense. Certains portaient même deux revolvers. À toute occasion, devant la moindre menace, la main se portait au revolver pour le diriger contre l'ennemi !!!

Dans un bain public à Sofia, un jeune homme tira sur un policier qui lui avait demandé sa carte d'identité. Des faits de ce genre avaient obligé Max Nettlau à s'adresser aux anarchistes bulgares pour leur rappeler que ce n'était nullement l'arme, le couteau ou le revolver, ni la violence qui caractérisaient les idées élevées de l'anarchisme. Il s'était servi dans sa lettre de cette figure : « Lorsqu'il pleut, les hommes rentrent chez eux et font un travail utile, ils se mettent à lire un bon livre... »

Ce n'est pas sans raison que, partout dans le monde, tous les hommes de bonne volonté insistent sur la nécessité du désarmement afin d'assurer la paix. Pour être plus efficace les plus lucides et les plus sincères réclament le désarmement moral qui doit commencer par l'école.

Selon les clauses du traité de paix après la première guerre mondiale, la Bulgarie avait été dans l'obligation de désarmer. La population de Yambol devait l'être également. L'ordre en fut donné. Nos anarchistes s'y opposèrent. Ainsi s'engagèrent des combats entre les anarchistes, armés, et l'escadron militaire amené de Sliven. L'armée victorieuse procéda à des arrestations massives, massacrant les prisonniers, parmi lesquels se trouvaient des jeunes et des enfants, de la façon la plus horrible⁴⁴.

⁴³ Georges Chopoff, publiciste. L'un des premiers tolstoïens bulgares, ami personnel de Tolstoï.

⁴⁴ Tout en partageant le point de vue de l'auteur sur la violence et le « culte des armes », respectant entièrement son esprit d'indépendance et d'objectivité dans les jugements des hommes et des faits, nous devons noter néanmoins, que le « Calvaire d'Yambol » fut une affaire beaucoup plus compliquée et demande d'autres explications qui montreraient à quel point la protestation des anarchistes contre le désarmement du peuple fut un acte de grande lucidité et de grande maturité politique à la veille du coup d'État de juin.

Devant moi, des hommes responsables essayèrent de se disculper pour ce « Calvaire d'Yambol » en s'accusant mutuellement. Ce furent d'une part le général Koutzaroff et de l'autre l'ancien Ministre de l'Intérieur Christo Stoyanoff, fils de ma cousine. Koutzaroff se justifiait par le fait que c'était le Ministre de la Défense Nationale qui lui avait demandé d'intervenir, donc la responsabilité incombait indirectement à Christo Stoyanoff en tant que ministre. Celui-ci, récemment rentré d'émigration, avant de me dire bonjour et de me tendre la main, sans que je lui demande d'explication, se précipita pour se justifier à son tour. Obligé d'intervenir pour mettre fin à ces disputes inutiles, je m'adressai à tous deux en disant : « Tout pouvoir est inséparable de la violence et de l'emploi des armes. Des massacres comme ceux d'Yambol sont et seront toujours inévitables tant que le pouvoir existera. »

LA NAISSANCE DU FASCISME

Reprenons le fil des événements. Le 9 juin 1923, le pouvoir en Bulgarie passa donc entre les mains fermes des comploteurs. Ceux-ci, en mariant Boris III avec la princesse italienne qui devait ainsi devenir la reine Jovanna, amenèrent le fascisme chez nous, bien que Mussolini ait dit auparavant que c'était une espèce propre à l'Italie et que transplantée ailleurs elle ne saurait se développer. Il se trompait. Car, à mon avis, le fascisme, en tant que violence intense et dynamique, trouve un sol propice et bien fumé partout où existe l'État. Il n'y a pas, il ne peut y avoir d'État sans armée, et l'armée, selon un général américain, est justement ce sol bien fumé, expression de la violence la plus tendue, la plus dynamique que l'on ne retrouve en aucune autre organisation, ni institution de l'État. Puisque justement ce fumier merveilleux et tant vanté se trouve à présent en U.R.S.S., le pays du marxisme total, avec son État et son militarisme totalitaire où le service militaire obligatoire est appliqué avec une rigueur exceptionnelle, n'existant nulle part ailleurs, il faut s'attendre et convenir que le fascisme — cette fois rouge — réalise en Russie les meilleures conditions de son épanouissement. N'est-ce pas avec juste raison que Pierre Ramus écrivait et insistait dans son livre « *L'imposture du marxisme* » que le fascisme n'était qu'un excrément du marxisme?

Et ce fascisme se manifesta — et continue à se manifester — après les fascistes du 9 juin, par des actes et sous des formes surprenantes, même pour ses adeptes. Il se manifesta d'abord par l'horrible assassinat de Stambolyski, par l'égorgeage d'instituteurs, d'avocats, de commerçants et autres sympathisants de l'Union Agrarienne de Pazardjik, massacrés et enterrés dans une île de la Maritza.

Il se manifesta par le viol, l'assassinat et l'enterrement de deux étudiantes près des poudrières de Choumen⁴⁵.

Il s'étendit largement et se généralisa à tel point dans toute la Bulgarie que l'action directe de braves jeunes gens, agrariens, communistes et anarchistes était inévitable. Ils prirent les armes et se réfugièrent dans les forêts et les montagnes afin de s'opposer à cette violence.

DU FASCISME À L'ÉTATISME BOLCHEVIQUE

Le 9 septembre 1944, lorsque ce pouvoir bestial fut renversé grâce à l'intervention des troupes soviétiques, les anarchistes et les communistes, qui avaient souvent combattu ensemble, se séparèrent, les premiers disant aux seconds : « Adieu, camarades, suivez votre chemin, vous allez gouverner, nous resterons en dehors de tout exercice du pouvoir en observateurs possédant le droit de critique, conformément aux principes appliqués dans tous les pays démocratiques et libéraux ».

Ainsi, ce furent les communistes qui s'installèrent au gouvernement partageant le pouvoir avec les agrariens soi-disant « sur pied d'égalité ».

La « lune de miel » ne dura pas longtemps. Ce nouveau pouvoir ne tarda pas à montrer les dents. Le journal « *Zémédelsko Znamé* » écrira bientôt : « Il n'y a plus de liberté en Bulgarie ».

En effet, les journaux « *Znamé* » (drapeau), organe du Parti Démocrate, « *Rabotnitcheska Missal* » (Pensée ouvrière) de tendance libertaire, « *Svoboda* » (Liberté), socialiste, portant en épigraphe les paroles de Victor Hugo : « La liberté de la presse est la mère de toutes les autres », furent suspendus. Le même sort fut peu après réservé au journal tolstoïen « *Navjivot* » (Vie nouvelle) probablement parce qu'il

⁴⁵ Ce crime commis par des officiers fut courageusement dénoncé et stigmatisé dans la presse par Nicolas Stoïnoff à un moment où l'opinion publique était paralysée par les terreurs militaires.

continuait à servir, en tant que bi-hebdomadaire comme il l'avait fait auparavant lorsqu'il paraissait en revue sous le titre de « *Vazrajdané* » (Renaissance), la véritable, l'universelle paix, nécessaire à tous les hommes, et non pas la paix armée, paix passagère maintenue par l'armée, car le rôle de celle-ci n'est que d'assurer la paix dans l'esclavage, chère aux communistes au pouvoir.

Ainsi, en Bulgarie, il ne reste plus que la presse officielle et bureaucratique — « l'étatisme pur » tel qu'il existe en Russie depuis plus de quarante ans, cet étatisme contre lequel, sous les tzars, luttèrent avec courage et acharnement Pouchkine, Tchernichevski, Tourguéniéff; Gogol, Dostoïevski et Tolstoï, étatisme qui, plus tard, sous le communisme, submergea la Russie d'un bout à l'autre et inonda, ensuite, à partir du 9 septembre 1944, notre malheureuse Bulgarie.

Il ne sera nullement étonnant, comme l'ont déclaré ces jours-ci nos écrivains enrégimentés, Radevski et plus catégoriquement encore, Ludmil Stoyanoff, que cet étatisme s'étende sur le globe terrestre et submerge l'humanité toute entière.

Que signifient les paroles de Ludmil Stoyanoff : « L'État soviétique est le modèle et le prototype du futur édifice du monde » (Rabotnitchesko Delà du 13 avril 1958) ? Ce bon Stoyanoff qui autrefois employait sa plume talentueuse à écrire, entre tant de belles choses telles que « Qui sauvera nos enfants ? », une série d'articles dans « *Missal I Volia* » (Pensée et Volonté) sur le Christ qu'il appelait « le divin révolutionnaire ». L'étatisme s'étend à tous les domaines de la vie matérielle et spirituelle. Nous devons nous attendre maintenant à ce que, soit Radevski, soit L. Stoyanoff, en tant qu'écrivains étatisés, nous montrent en relief le côté brillant de l'étatisme, en laissant à d'autres écrivains non canonisés le soin de s'occuper des aspects sombres et tristes de ce monstre odieux pour les Tourgueniev, les Gogol, les Pouchkine. Cet étatisme resplendit mieux encore dans sa couleur rouge.

Ce n'était pas par pur hasard que l'Italie fasciste reconnut la première le gouvernement de la Russie soviétique, celui-ci ayant également reconnu le premier l'Italie du Duce Mussolini : « Qui se ressemble s'assemble ».

L'étatisme total tendant à la domination du globe est organiquement lié à l'État et au militarisme totalitaires. L'État soviétique en est la plus haute expression de nos jours. Lorsque Eugène Relgis, le fondateur de l'« Humanitarisme », au cours d'une interview de Kautski, l'héritier de l'orthodoxie marxiste, attira son attention sur le super-militarisme soviétique, celui-ci, d'ailleurs surpris et gêné par cette visite indésirable, s'énerva, fronça les sourcils, cherchant un argument quelconque pour la défense du pouvoir soviétique.

L'étatisation actuelle en Bulgarie, le monopole sur les imprimeries, enlèvent toute possibilité à l'écrivain ou au journaliste d'écrire deux lignes sans tomber sous les coups de la censure non déclarée, mais réellement appliquée, telle que le pays n'en a jamais encore connue pendant toute son existence depuis la « libération nationale ». Si des écrivains et des journalistes non canonisés désiraient publier leurs écrits, ils devraient, comme Botev et Lubin Karaveloff, se réfugier à l'étranger. Mais même s'ils réussissaient de cette façon à publier leurs œuvres, comment pourraient-ils les diffuser parmi leurs compatriotes, la Bulgarie étant devenue « le pays du silence », condamné à s'éteindre dans les ténèbres ?

Cette ténébreuse situation en Europe orientale n'est-elle pas l'une des causes fondamentales de la tension internationale persistante qui, selon une récente déclaration du Ministre de la Défense de l'Inde, conduira le monde à une nouvelle guerre si elle continuait à s'aggraver.

C'est pour cette raison que le même Indien, intervenant à la Chambre des Députés, souligne que le problème primordial de notre temps est le désarmement. Il n'est pas question seulement de l'interdiction des armes nucléaires mais d'un désarmement complet et total.

UN DOCUMENT OUBLIÉ ET LA CONCLUSION D'UNE VIE

C'est pour cette raison également que, relatant ici mes souvenirs à la fin d'une vie modeste, j'en viens, moi aussi, à la même conclusion.

Lorsqu'aujourd'hui « les pierres même clament la paix », le problème essentiel, le plus actuel, le plus pressant de notre temps est le désarmement. Il peut avoir, comme point de départ, le manifeste du 12 octobre 1930. Ce manifeste fut publié et diffusé dans le monde entier par l'Union Unifiée des Associations Internationales des Quakers (Londres), le Bureau Antimilitariste International (La Haye), la Guilde de Coopération Internationale de Genève (Londres), l'Internationale des Combattants contre la Guerre (Enfield, Angleterre); la Ligue Internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté (Genève), le

Mouvement International pour la Réconciliation (Vienne), l'Union Internationale des Pasteurs Antimilitaristes (Hamerstol, Hollande), le Service International de l'Association des Quakers (Londres) et portait aussi les signatures des plus célèbres représentants de l'humanité : J. Adams, J. Dies (États-Unis), l'évêque de Birmingham (Angleterre), Pavel Birukoff et Valentin Boulgakoff (Russie), Albert Einstein, le général Von Schopaich et Thomas Mann (Allemagne), S. Forel (Suisse), Ar. Ernefeld (Finlande), Z. Freud (Autriche), Tohiko Kagawa (Japon), S. Koo (Chine), Kozel (Tchécoslovaquie), Selma Lagerlöf (Suède), Obe Ulden (Norvège), I.S. Magues (Israël), Victor Margueritte, Romain Rolland (France), Henriette Rolland Mois (Pays-Bas), H. Wales (Angleterre), Rabindranath Tagore (Inde), etc...

En Bulgarie, ce manifeste fut publié par « *Missal I Volia* », « *Narod* » et « *Svoboda* ». S'il était appliqué intégralement à l'échelle mondiale, il pourrait créer une situation telle sur la troisième planète que l'on ne verrait plus un seul soldat, un seul gendarme et l'exemple en serait donné ainsi aux habitants de toutes les autres planètes, s'il en existe dans notre immense et éternel univers.

Ce manifeste-programme, profondément humain; aura et doit avoir assurément, avant tout, l'appui des ces paroles de la déléguée japonaise au Congrès des Combattants de la Paix : « la main qui berce l'enfant possède la force nécessaire pour créer le monde tel qu'elle le désire ».

Analysons brièvement le manifeste de 1930 sous ces deux aspects : l'un concernant les gouvernements et l'autre les peuples.

Les gouvernements de tous les pays avaient officiellement reconnu le droit des peuples à la paix et avaient réfuté la guerre par le pacte Kellog comme un moyen de politique nationale et la guerre, malgré tout, continuait à se préparer.

Oui, elle se préparait et elle se réalisa — plus terrible, plus sanglante, plus exterminatrice que la première guerre mondiale.

Ce fait nous mène vers quelle conclusion ?

Les gouvernements — tous les gouvernements — parlent d'une façon et agissent différemment. Donc, il ne faut avoir aucune confiance dans les gouvernements quels qu'ils soient ! Ils ont signé le pacte Kellog pour tromper chacun leur peuple en voulant se montrer pacifistes sans toutefois l'être le moins du monde. Il n'y a et ne peut y avoir de gouvernement pacifiste. Comme l'a bien remarqué, autrefois, un professeur ukrainien de l'Université de Sofia dans la revue « *Balgarska Missal* » (Pensée Bulgare), chaque gouvernement crée autour de lui un « espace vital » qui tend toujours à s'élargir/ce qui n'est possible que par des forces armées. Aucune confiance ne doit être accordée aux gouvernements. C'est pour cette même raison que l'Association de Harisson à Boston pour « l'établissement de la paix universelle entre les hommes » publiant en 1838 sa « proclamation » semblable à ce manifeste, déclarait, en premier lieu et d'une façon ferme : « Nous ne reconnaissons aucun gouvernement ! » (Reproduction in extenso de cette proclamation dans le livre de Tolstoï « *Le royaume de Dieu est en nous* », pp. 21-24 de l'édition bulgare). Le manifeste poursuit : « Le maintien et l'extension du service militaire obligatoire pour toute la jeunesse — la forme la plus raffinée de l'esclavage — sont en contradiction flagrante avec les déclarations pacifistes des gouvernements ». Et c'était Tolstoï encore qui en disait : « L'esclavage le plus pénible parmi tous les esclavages ». Oui, cet esclavage est si pénible qu'un délégué, à une réunion en France, avait déclaré avec juste raison : « Il vaut mieux que l'homme menacé par un tel esclavage préfère la prison au régiment ». À Roussé, j'éprouvai le même sentiment.

Mais si les jeunes gens en Europe occidentale ont le choix, en tant qu'objecteurs de conscience, tout autre est le sort qui leur est réservé en U.R.S.S.; ce n'est pas la prison mais la mort qui les attend. Dans « *L'inquisition en U.R.S.S. — Cent tolstoïens fusillés pour refus de servir dans l'armée* » (« *Svoboda* », 29 novembre 1931) et l'essai de Val. Boulgakoff, signataire du manifeste : « *Comment on meurt pour la foi* » (Vazrajdané, XIX^{ème} année, 1929-1930). Nous lisons : « Les objecteurs de conscience furent toujours poursuivis en Russie, comme dans tous les autres pays, mais les persécutions n'eurent jamais la cruauté qu'elles atteignirent sous le pouvoir soviétique, surtout pendant sa première période. De toute façon, la peine capitale pour refus de service militaire ne fut introduite que par le pouvoir soviétique ».

DES FAITS À NE JAMAIS OUBLIER

Je vais rappeler ici quelques cas parmi les plus pénibles et les crimes les plus odieux du pouvoir soviétique, car ils en disent long.

Dix-huit jeunes paysans tolstoïens, du gouvernement de Smolenk, district de Doukhovchtina, furent arrêtés en décembre 1919 pour refus de service militaire. L'un de ceux qui ne furent pas condamnés à la peine capitale, resté vivant, décrit ainsi les circonstances tragiques : « les uns étaient sombres, d'autres pleuraient et d'autres encore crachaient et sanglotaient... Les condamnés à mort furent attachés, déshabillés et leurs vêtements partagés. Nous enduremes toutes les souffrances et nous aurions préféré mourir plutôt que de lever la main sur un de nos frères... ».

24 décembre 1919 — le réveillon. À la veille du jour où la moitié de l'humanité célèbre par une vieille tradition l'arrivée au monde du Sauveur proclamant la loi de l'amour universel et la fraternité entre tous les hommes, à la veille de ce jour symbolique, huit jeunes gens condamnés à mort parce qu'ils ont voulu rester fidèles à l'amour et à la fraternité chrétienne, furent conduits hors de la ville pour être fusillés. Devant le peloton d'exécution, la grâce leur fut promise à condition de renoncer à leurs convictions et de réintégrer «volontairement» l'armée rouge. Tous refusèrent unanimement.

Puis vint la nuit... le froid... Les jeunes gens, complètement déshabillés, rangés, attendent la mort. Une dernière proposition hypocrite suit : « Renoncez ! Acceptez les armes ! ». Même refus unanime et catégorique.

Les bourreaux font leurs derniers préparatifs, lèvent les fusils et les braquent sur les victimes. Ceux-ci, modestes paysans, mais apôtres d'une nouvelle vie véritablement fraternelle et communiste, vivant les dernières minutes de leur existence, s'inclinent humblement et sans aucune trace d'orgueil ni de haine devant les soldats leur disent avec douceur : « Pardonnez, frères, comme nous vous pardonnons ! »

Deux des soldats refusent de tirer... Une salve — et les huit jeunes gens pleins de force et de santé, huit représentants, parmi les meilleurs, du peuple travailleur russe tombent pour ne jamais se relever. L'un d'eux, seulement blessé, est enterré vivant.

Juin 1919. Le paysan Nikifor Savelitch Logounoff, 32 ans, père de plusieurs enfants, tolstoïen, ancien prisonnier sous le régime tzariste pour refus de servir dans l'armée, libéré par la révolution de février 1917, menait une vie paisible au village de Birukovo, gouvernement de Voronej. Lors de la révolution d'octobre, Logounoff tomba dans un piège au cours d'une dispute avec des soldats de l'Armée Rouge qui s'étaient rendus chez lui pour lui demander la faux afin de couper de l'herbe pour leurs chevaux. Adversaire décidé de la guerre et du militarisme, ne voulant les servir en aucune façon, Logounoff refusa de leur donner sa faux. Les soldats le menacèrent, le qualifiant d'ennemi du pouvoir soviétique, de partisan du tzarisme. Nikifor de dire : « Je renie le tzarisme et toute autre autorité, je ne reconnais que le pouvoir de Dieu. ».

Sa femme, s'apercevant que cette simple dispute verbale allait s'aggraver, essaie de faire céder Nikifor, mais il s'entête. Les soldats l'arrêtent et le conduisent à la Tcheka. Passé à tabac, il est brutalisé si cruellement que l'un de ses bras est cassé. Ensuite, il est condamné à mort pour résistance au pouvoir révolutionnaire et obligé de creuser lui-même sa tombe. Nikifor se met à creuser, mais les forces lui manquent. Un soldat lui parle : « Grand-père, laisse-moi terminer. » Nikifor répond doucement et poliment : « Non, mon fils, je dois terminer moi-même. » L'officier donne l'ordre de tirer... Mais les soldats, trop émus, tirent à côté. Nikifor est toujours debout. Alors, l'officier, seul, donne plusieurs coups, de revolver. Blessé et tremblant, Logounoff reste toujours debout les bras croisés sur la poitrine et parle aux soldats; « Frères, pardonnez-moi, je vous pardonne ! » L'officier tire enfin et vise la poitrine. Logounoff s'écroule.

Je vais reproduire encore un troisième exemple dans mes souvenirs, afin que la lumière sur l'autre Russie, la vraie, celle du grand peuple russe souffrant de l'oppression de ses gouvernements, soit plus éclatante.

Juillet 1919. « Une grande tragédie s'est produite à Vladimir, continue Boulgakoff, le dernier secrétaire de Tolstoï. Et le héros fut vraiment un martyr saint du Christ ! Une mère avec six enfants, six orphelins de père, la paysanne Avdotia Tarakma vivait à Kalitsé, village de la commune de Vsegoditchevo, gouvernement de Vladimir. Son fils aîné Vassia n'avait que 14 ans lorsque, il y a six ans, mourut le père Egor Efimovitch Tarakine. Vassia devint chef de famille. Eh bien ! Il sut subvenir aux besoins de tous, cultivant la terre, exerçant l'hiver le métier de petit tailleur artisan. »

Vassia, adolescent encore, se montrait différent des autres, cela fut remarqué dès son enfance. Déjà — conte sa mère — il posait un tas de questions aux adultes : d'où vient tout, et pourquoi, et pourquoi ? Élève, Vassia lit avec une grande curiosité tout ce qui lui tombe sous la main, demandant des livres à son maître d'école. Cette habitude lui resta. Chaque minute de loisir et tout l'argent économisé sont consacrés aux livres, il s'enivrait de ses lectures — raconte toujours sa mère. « Les autres garçons se promenaient,

se distraient, s'habillaient proprement; quant à lui, une seule distraction, une seule occupation l'attirait : la lecture ». Entre autres livres, Vassily Tarakine avait lu les œuvres de Tolstoï. La grande guerre éclate. Vassia la ressent douloureusement. « Qu'est-ce ? Pourquoi les hommes doivent-ils s'entretuer ? Mon tour viendra aussi lorsque je serai majeur. Mais je n'irai pas me battre pour rien au monde ! Je n'irai pas ! Voilà tout ! » ; La guerre traîne, s'aggrave. La révolution éclate, suivie de la guerre civile.

« Par malheur, le tour de Vassia arriva — la pauvre mère continue son simple récit — Il me disait :

« Maman, je vais souffrir pour la foi du Christ ». « Fais attention, mon fils, maintenant c'est sévère, tu risques d'être fusillé ! » — « Quoi faire, ma petite maman, cela peut m'arriver. Mais tu sauras, si tu entends dire que j'ai été fusillé, que je suis mort pour la foi du Christ... et personne ne pourra m'en détourner ». « Il le dit et il le fit. Que pouvais-je faire ? »

« Je connaissais son caractère, il n'était pas capable du moindre mal envers son voisin, il ne disait même pas un mot de travers, aucun reproche à personne, mais lorsqu'il prenait une décision, c'était ferme... Je le croyais, car il n'était pas comme les autres, il avait un caractère original. Et pourtant combien il était doux, obéissant et respectueux envers moi. Je n'en ai jamais vu un pareil. Quelquefois, il rentrait des champs avant moi, mais il ne se mettait jamais seul à table, il m'attendait. Les enfants réclamaient leur lait, il leur disait : « Attendez un peu, maman va venir ». Lorsque j'arrivais, il me demandait : « Dis, petite maman, tu permets ? » Voilà comment il était. »

En se présentant au commissariat militaire de Kharkov, Vassily Tarakine, adolescent encore — il n'avait pas vingt ans accomplis — se déclara objecteur de conscience. Le commissaire militaire ordonna son arrestation et l'envoya à Vladimir, chef-lieu de gouvernement, où Tarakine resta sept semaines dans la prison du 215^{ème} Régiment avec les déserteurs... Vassily se rendait compte qu'il fallait s'attendre à tout, mais il souhaitait que ses proches soient également prêts à tout.

Cinq jours avant sa terrible fin, le 27 juin, il écrivit à sa famille sa lettre d'adieu :

« Salut, ma chère maman, mes chères sœurs, Malarnia, Maria, Claudia et Hélène, mon cher frère Mikhaïl ! Je viens vous dire que, grâce à la volonté du maître de notre vie, je suis sain et sauf, ainsi que je vous le souhaite, de tout mon cœur, de toute mon âme.

« Mes chers ! Vous m'attendez sans doute à la maison. Je sais que vous vous inquiétez aussi de voir que la pointe des travaux approche tandis que je suis obligé de rester sans rien faire. Il m'arrivera peut-être de souffrir dans ma chair pour le nom du Christ. Il est dit, n'est-ce pas : « Vous serez haï pour mon nom par tous les peuples, mais celui qui supportera toutes les souffrances sera sauvé. » Et, comme disciple de son enseignement, je suis prêt à tout. « Mes meilleurs vœux devant Dieu, le père de notre Vie, celui qui nous envoya pour vivre ici. Et, nous qui nous reconnaissons dépendants de lui, nous devons servir ainsi sa volonté, selon les commandements de l'évangile de Jésus-Christ : aimer chacun et plus encore nos ennemis, ceux qui nous poursuivent parce qu'ils ne comprennent pas la vie.

« Mes parents, grâce à la volonté du père de notre vie, je suis en bonne santé, à l'heure actuelle, et je vous le souhaite aussi. Je ne sais pas s'il m'arrivera de vous retrouver, mais je vous prie et vous prierai toujours d'écouter l'enseignement de Jésus-Christ. L'Église nous a induits en erreur et, en la croyant, nous nous sommes éloignés de la vraie vie. Croyez que la vraie vie est dans le présent et que nous ne pouvons la connaître que par l'amour. Si nous nous aimons les uns les autres, si nous aimons tout ce qui vit et ne reconnaissons notre dépendance que du père de, notre vie — Dieu-amour — il nous sera révélé.

« Ne vivez qu'avec l'amour. Allez, et au revoir !

« Croyez-moi, ma foi me sauve. Lorsque la foi est dans la vie, le reste n'est rien.

« Au revoir. Je m'incline devant tous et je vous embrasse tous. Je vous prie de vous aimer les uns les autres. Et au revoir, je vous souhaite le plus grand bien du père de notre vie.

« Votre frère V. Tarakine. »

Le 2 juillet 1919, à 6 h. 30 de l'après-midi, Vassily Tarakine est fusillé.

Au moment où les soldats allaient tirer, Vassily leur adresse ces paroles :

« Frères ! En fusillant mon corps, sachez et souvenez-vous que vous tuez vos âmes. Je vais mourir dans ma chair pour vivre par l'esprit, car je meurs pour l'amour et la fraternité.

Ces paroles produisirent une telle impression aux soldats rouges, qu'ils refusèrent de tirer sur Tarakine.

Alors le Président de la Tcheka du Gouvernement, Gromoff, responsable de l'exécution, se précipita, déshabilla Tarakine et essaya de lui bander les yeux. Vassily refusa. Gromoff braqua son revolver sur la poitrine de Tarakine et tira à bout portant. Le jeune homme s'écroula tout ensanglanté.

D'après les témoignages de ceux qui assistèrent à cette scène dramatique, tout le monde pleura. Les

hommes de la Tcheka même n'y purent résister.

La rumeur en courut partout à travers le gouvernement. Vassily Tarakine fut déclaré Saint par le peuple : « Saint Martyr Vassily ».

Un poète anonyme du peuple dédia un poème à « Saint Martyr Vassily Tarakine » qui circula en manuscrit dans les villages. Plus tard, un drame « *Vassily Tarakine* » fut écrit et publié en anglais, il fit partie du répertoire d'un théâtre pacifiste ambulante de Londres. Un acte de ce drame fut présenté par les instituteurs de Knéja (Bulgarie du Nord) à une soirée théâtrale.

L'auteur de l'essai « *Comment on meurt pour la foi* », Valentin Boulgakoff, écrit :

« Le sang de ces justes clame sous le ciel. Cependant, cette clameur n'appelle pas à la vengeance, Mais au refus par tous les hommes de la haine et du culte de la violence, elle appelle à la reconnaissance de la valeur suprême et inconditionnelle de la vie de chacun — serait-ce le plus misérable être humain qui soit — elle appelle à la foi unique de la fraternité, de l'égalité, de la liberté et à ce que cette loi puisse être réalisée non pas par la violence ou la vengeance, mais par la tolérance mutuelle, par le pardon et par l'amour. »

Le sang clame. Malheureusement, il clama et il clamera longtemps après cette triste date de 1919, car le pouvoir soviétique, plus que tous les autres pouvoirs et gouvernements dans le monde, maintient la rigueur extrême de la punition des objecteurs, de conscience. Si dans les pays occidentaux la peine pour le refus du service militaire ne dépasse pas ordinairement quelques années de prison et, dans certains pays, quelques mois ou semaines, en Union Soviétique, elle va jusqu'à la peine capitale, ce que la monarchie même n'osait pas faire.

Il est naturel de s'interroger : d'où vient chez les bolcheviks cette audace atteignant la cruauté extrême, la soif insatiable de sang humain innocent ? C'est une cruauté que nous pouvons retrouver en remontant l'histoire, chez l'empereur Dioclétien et encore à un degré moindre. Parmi les cas semblables bien connus, je peux citer l'assassinat de St-Mina, St-Georges, St-Maximilien Victoroff; un protocole concernant le procès de celui-ci pour le refus du service militaire a été conservé.

Je crois que cette cruauté chez les Dioclétien contemporains peut s'expliquer par certaines superstitions et préjugés, par leur orgueil et par leur autosuggestion d'avoir une « mission » historique à accomplir... Mission... et méthode politique la plus vulgaire, du « Gengis Khan à l'époque du télégraphe », selon la belle expression de Hertzén par laquelle il caractérisait les États contemporains.

Aujourd'hui, ce sont déjà des « Gengis Khan avec téléphone, radio, avions et même avec fusées et satellites ».

À la question : « Y aura-t-il des guerres sous un régime socialiste ? » Lénine avait répondu : « Le socialisme prévoit la guerre, celle-ci est un complément de la politique » (Cité par Marianne Rosé dans « *Contre la guerre* »). D'après lui, à la mère prolétaire incombe le devoir d'enseigner à son fils l'art de se servir des armes.

Notre Gueorgui Kirkoff⁴⁶, le bras droit de Blagoeff, dut s'inspirer peut-être de ces préceptes pour écrire un article dans « *Rabotnitcheski Vestnik* » où pour la première fois dans le journalisme socialiste en Bulgarie l'on conseillait de ne plus rien écrire contre la guerre.

Cette recommandation m'avait surpris à l'époque, car je savais que nos socialistes étaient adversaires de la guerre et du militarisme ; en effet, ce furent des instituteurs et des institutrices socialistes que j'avais entendus à Provadia chanter les premiers avec inspiration l'élégie de Nekrassoff : « En voyant les horreurs de la guerre... »

Lénine, profitant des conséquences de la première guerre européenne, s'accapara de la révolution d'octobre. La seconde guerre mondiale permit à son parti de s'étendre et d'annexer les États satellites, réalité qui, à l'heure actuelle, représente une pierre d'achoppement dans la tension internationale. Une telle politique, même si elle consent à signer « un pacte Kellog » pour ne pas se mettre en dehors de la « Communauté », ne sera nullement gênée dans ses préparatifs et ses menées militaristes,

Le parti bolchevique est également tributaire, ainsi que tous les partis politiques et tous les hommes d'État, de la superstition considérant le pouvoir promoteur de progrès, et, comme tout autre parti, il tente d'y parvenir.

Cela devient plus grave encore lorsqu'un parti, comme c'est le cas du « glorieux » parti communiste, croit

⁴⁶ Georges Kirkoff (1865-1919), leader communiste, collaborateur de Blagoeff, grand tribun et publiciste, ancien secrétaire du P. C. Bulgare.

que l'histoire l'a chargé de la mission de sauver le monde du mal et d'apporter le bonheur à l'humanité. Lorsque les bolcheviks s'emparèrent du pouvoir, à la suite de la révolution d'octobre, ils se mirent immédiatement à organiser et à édifier sur des bases « scientifiques » un empire socialiste dans le cadre de la troisième planète. Quiconque s'engage dans une si haute mission n'a aucun choix quant aux moyens d'y parvenir, tous les moyens étant logiquement justifiables. C'est la règle jésuite: « le but justifie les moyens ». Voilà en quoi réside à mon avis la cause essentielle de leur cruauté vis-à-vis des réfractaires au service militaire.

Le même problème faisait l'objet de l'entretien de Valentin Boulgakoff et de Romain Rolland à Prague où le grand écrivain français avait demandé au dernier secrétaire de Tolstoï de lui fournir tous ces renseignements afin de les porter à la connaissance du monde intellectuel de l'Europe occidentale.

Voilà pourquoi les grandes intelligences, les cœurs les plus élevés du monde entier ont tourné le dos aux gouvernements et se sont adressés avec un visage pur aux peuples en leur lançant dans le Manifeste l'appel suivant :

« Peuples du monde entier, décidez :

« La suppression du militarisme !

« La suppression du service militaire !

« L'éducation de la jeunesse dans l'esprit d'humanisme et de paix ! »

C'est aussi la conclusion de ma vie, la clameur d'un centenaire, mes dernières paroles aux hommes.

VARBAN KILIFARSKI **(1879-1923)**

Varban Kilifarski était, comme beaucoup des nôtres, d'origine paysanne. Bien que son habileté et sa finesse lui permettent de se présenter dans certains milieux comme un véritable aristocrate, il préférait la simplicité et les rapports plus naturels des hommes de la campagne.

Si Varban cherchait, pour la propagande de ses idées, la vie collective et bruyante des villes, il aimait toujours la vie idyllique des champs, les vastes plaines, les grandes forêts.

Ayant fini ses jours dans la capitale⁴⁷ où la vie est artificielle, l'infatigable travailleur et lutteur fut enterré, selon son désir, dans la belle forêt du domaine de ses parents, près d'une fontaine où le printemps est toujours riant et fleuri et l'été ombragé respire la fraîcheur et le calme. Quelques jours avant sa mort, Varban, se rappelant les eaux claires de cette fontaine, exprimait le désir et l'espoir de pouvoir encore s'y rendre, s'y rafraîchir et... admirer. Rêve !

Varban Kilifarski est né le 25 du beau mois de mai 1879, au village de Harsovo, du district de Razgrad, où son père, originaire de Kilifarevo, près de Tirnovo, s'était établi et enseignait à l'école primaire. Plus tard, bien que sa famille demeurât à Razgrad, Varban passait la majeure partie de son temps, surtout l'été, à leur domaine de « Teketo », près d'Ichiklar, où il travaillait avec cinq autres familles s'occupant d'agriculture et de sylviculture au milieu d'une immense forêt du Déliorman.

Après l'école primaire de Harsovo, Varban entra au lycée de Razgrad. Mais ses meilleurs souvenirs le lient toujours à « Teketo », plein de charme, inspirant des sentiments élevés, prêtant à la contemplation.

Razgrad fut, à ma connaissance, l'unique ville de Bulgarie qui protesta énergiquement contre la fameuse loi de Jivkoff inspirée par le tyran Stamboloff et le roi Ferdinand étatisant les écoles – œuvre du peuple et de ses instituteurs – dans le but d'embrigader les enseignants populistes par leur assimilation à tous les autres salariés, employés d'État. Razgrad demeura longtemps la ville la plus libérale possédant le corps enseignant le plus sélectionné.

À la sortie d'une réunion intime du groupe de Razgrad où assistait un ancien instituteur anarchiste-tolstoïen, Varban; en me présentant, me dit : « C'est mon premier maître en anarchisme ».

Lors de notre avant-dernier congrès dans la montagne, en descendant vers Kazanlik, Varban nous raconta l'épisode de son arrestation de quelques jours à l'époque où il était élève, et qui eut lieu à la suite d'un violent discours contre les privilégiés, en présence des ministres, réunis pour une célébration quelconque.

Dégoûté et étouffé par la discipline idiote et l'embrigadement des instituteurs de l'école publique, l'esprit

⁴⁷ Le 20 janvier 1923.

éternellement protestataire de ce jeune homme idéaliste ne put pas résister. Varban quitta le lycée. Il continua son instruction plus librement et d'une façon plus élargie et approfondie à la grande université de la vie, s'y employant avec sa volonté extraordinaire d'apprendre tout — d'apprendre chaque jour, d'apprendre toute la vie. Ainsi, il accumula une foule de connaissances tant pratiques qu'abstraites et théoriques.

Insuffisamment formé en tant qu'anarchiste (en Bulgarie, il n'existait pas encore, à l'époque de littérature anarchiste abondante ni de mouvement organisé), en présence d'une organisation sociale-démocrate repoussant les jeunes avides de liberté et d'indépendance, Varban, — de même que beaucoup d'autres jeunes révoltés comme Mikhaël Guerdjikoff, Gotze, Deltcheff et tant d'autres, — chercha à employer son énergie dans le mouvement révolutionnaire et fédéraliste pour la libération des travailleurs macédoniens. J'ai tenté plusieurs fois de lui faire raconter ses activités dans ce mouvement, mais il n'aimait pas se vanter de ses exploits comme le font souvent d'autres combattants pour la libération de la Macédoine. Une fois, à ma question sur les combats, il se contenta de répondre : « J'ai toujours cherché à éviter les combats sanglants et les victimes inutiles. Ma compagnie n'eut aucune victime pendant toute son existence ». Varban n'aimait pas voir le sang, c'est pour cela qu'il devint anarchiste, antimilitariste le plus absolu et adversaire du terrorisme par principe.

Nous nous connaissions déjà depuis longtemps et avons eu de nombreux entretiens, lorsqu'après sa sortie de la prison de Razgrad où il purgea une peine pour le coup macédonien contre le millionnaire Guécheff, nous décidâmes, d'accord avec « Michel », Blaskoff et d'autres camarades, de lancer le premier journal anarchiste « *Svobodno Obchtestvo* » (Société Libre). Ce journal fut brutalement suspendu au troisième numéro, après l'attentat contre le Président Petkoff commis par le jeune Pétroff qui, pourtant; ne se déclarait pas anarchiste.

Varban travaillait la terre au « Tékéto », peinant plus qu'un paysan ordinaire. Mais ce labeur ne le satisfaisait pas complètement. Son esprit noble cherchait la joie dans la réussite du propagandiste qui lutte sans cesse contre les mensonges et toutes les superstitions de l'homme-esclave contemporain. Le militarisme — organisation militaire et étatique de la société — en a été l'une. Par son activité fiévreuse de propagandiste antimilitariste à travers la campagne, il était devenu plus populaire encore parmi les paysans et fut élu délégué au Congrès de l'Union Agrarienne. Varban était un agriculteur exemplaire réalisant parfaitement l'intégration du travail intellectuel au travail manuel — l'idéal de l'avenir dont nous devons tous désirer ardemment l'instauration.

Je passais mes vacances d'été avec ma famille à la ferme d'État « Kabiuk » chez des parents. Les enfants s'y plaisaient, cultivant leurs petits jardins, s'amusant à courir à travers les vastes champs et prés. J'emportais plusieurs volumes de la Géographie Universelle de Reclus et je me distraisais à lire à l'ombre d'un petit bois.

C'est dans cette ambiance que nous trouva un jour Varban, arrivant dans une charrette attelée de deux beaux et grands chevaux. À peine descendu, il s'écria: « Allez, montez ! Je vais vous conduire au « Tékéto ». Des camarades vous attendent. Nous allons bavarder un peu de tout... »

Nous partîmes tous et, en quelques heures, nous arrivâmes à « Tékéto ». Plusieurs camarades venus de Razgrad nous attendaient dans le verger, derrière la maison, à l'ombre d'un gros poirier. L'entretien se termina sur cette décision : création d'un journal et d'une maison d'édition anarchistes, cela sous la direction de Varban. L'idée de l'instauration d'un régime de « démocratie populaire » opposé au régime personnel de Ferdinand était alors en vogue dans la vie politique. Tous les partis, de la droite à l'extrême-gauche, les fractions sociales-démocrates comprises, réclamaient une « Démocratie populaire ».

L'auteur de ces lignes proposa contre le régime de cette soi-disant « démocratie populaire » l'« a-cratie » (« *Bezvlastié* », en bulgare).

Ainsi naquirent à Razgrad, sous la direction de Varban, aidé par les camarades de cette ville, le second journal anarchiste bulgare « *Bezvlastié* » et la maison d'édition portant le même nom qui publia successivement en bulgare, les principaux ouvrages sur l'anarchisme. Varban dut faire continuellement et pendant plusieurs années la navette entre « Tékéto » et Razgrad pour assurer le bon fonctionnement de cette œuvre importante, tout en demeurant le cultivateur exemplaire de toujours. Lors de cette visite, je passai une semaine à « Tékéto » et j'eus l'occasion de voir de très près la vie laborieuse de Varban. Nos familles allaient cueillir des poires, récolter les haricots et effectuer d'autres travaux légers.

Je restais à fouiller dans la riche bibliothèque — toute une maison bourrée de livres — pour trouver ce qui m'intéressait. Lorsque nous nous mettions à table pour le petit déjeuner, Varban, levé très tôt, revenait

déjà des champs. Il avait l'habitude de plaisanter et se moquait de nous qui ne trouvions jamais la nuit assez longue pour dormir, alors qu'il venait de faire tant de travaux. En effet, il travaillait sans relâche et sans se fatiguer jusqu'à la tombée de la nuit, rentrant à la maison juste pour prendre ses repas végétariens. Après dîner, tout le monde étant couché, il restait seul très tard pour lire et écrire. Quand les travaux des champs battaient leur plein et qu'il fallait se presser, Varban trouvait toujours la volonté et la résistance nécessaires pour affronter tous les impératifs du moment, sans toutefois négliger le travail intellectuel.

« *Bezvlastié* » trouvait un bon accueil, mais les rentrées étaient insuffisantes. Varban couvrait une partie des déficits par les revenus de l'exploitation agricole — ce qui lui valait les reproches de sa famille — et le reste par des emprunts, en s'endettant personnellement. Les dettes augmentaient et menaçaient aussi l'existence de la maison d'édition. Varban ne désespérait point. Il se débrouillait et surmontait les difficultés.

Parallèlement à l'édition dont Varban fut l'âme et le travailleur le plus infatigable (il y acquit d'ailleurs certaines connaissances pratiques qui lui servirent plus tard à l'imprimerie de « La Ruche » de Sébastien Faure), il envisageait la fondation à « Tékéto » d'une école libre au milieu d'un bloc d'habitations.

Pour la réalisation de ce projet, il comptait sur ma collaboration et sur celle de son frère Christo, tolstoïen, ancien maître d'école à Kharkov (Russie). Celui-ci avait effectué dans ce but une tournée en Europe pour se documenter et connaître directement toutes les expériences dans ce domaine. Il rentra très déçu n'ayant vu aucune école moderne qui lui donnât pleine satisfaction.

Varban réussit seulement à bâtir (sans l'achever complètement) l'édifice qui devait servir d'école proprement dite. Il occupait le champ voisin du verger de 4 hectares et de la grande forêt. Après le départ de Varban pour l'étranger, son frère Christo Kilifarski réussit à se procurer l'autorisation du Ministère de l'Éducation Nationale pour l'ouverture d'une école privée. Il fit aussi une tournée à travers le pays dans le but de s'assurer l'appui moral et matériel (dans la mesure du possible) ainsi que la collaboration pédagogique des meilleurs militants de l'Union des Enseignants. Ce fut Georges Pentcheff qui, le premier, répondit favorablement. Il revenait d'une visite à « La Ruche » très enthousiasmé et écrivit des éloges sur l'école de Sébastien Faure, présentée comme modèle « idéal ».

La Guerre Balkanique ferma les écoles, les instituteurs furent mobilisés et beaucoup y trouvèrent la mort. Tous les projets pédagogiques furent délaissés. Christo Kilifarski — tolstoïen, antimilitariste — partit aussi à l'étranger reprenant encore une fois l'enseignement en Russie. « Tékéto » se vida de son monde.

Dans ce récit, je dois aussi quitter la Bulgarie pour décrire la vie et les activités de Varban en Occident où il montra son intégrité d'anarchiste servant d'exemple aux camarades occidentaux que nous sommes habitués à prendre comme modèles.

Nous laissons parler les faits.

Quittant la Bulgarie, Varban partit en Suisse où il lit la connaissance de quelques camarades bulgares et russes, avec lesquels il voulut organiser une commune agricole. Le manque de fonds le fit renoncer à cette tentative. Il travailla un certain temps à Lausanne et s'intéressa à l'école de Ferrer. Puis, il se rendit à Paris en janvier 1912. Il désirait travailler à « La Ruche » comme collaborateur à l'école de Sébastien Faure. Il y entra au mois de mai.

Malgré l'insuffisance de ses connaissances en français, il réussit vite à gagner les sympathies du personnel, grâce à sa droiture et à sa loyauté et le cœur des enfants par son caractère gai et sa bonté sans bornes.

Jusqu'à l'arrivée de Varban à « La Ruche » le salariat était en usage : la terre comme le jardin étaient travaillés par des ouvriers salariés aidés par les plus grands enfants,

Varban proposa la suppression du salariat et se chargea lui-même de l'exploitation, introduisant une organisation compatible avec les principes anarchistes.

Les mêmes principes furent appliqués dans l'imprimerie pour laquelle Paul Robin avait donné ses machines. Varban, profitant de ses connaissances acquises à la maison d'édition « *Bezvlastié* » à Kazgrad, se mit à imprimer des affiches, des tracts et des brochures.

Ainsi Varban se multiplia pendant un certain temps, travaillant le jour dans les champs, la nuit à l'imprimerie, ne se réservant que quelques heures de repos. L'art graphique était suivi par celui de la reliure qu'il enseignait aussi aux enfants.

À la fin de février 1913, Varban dut quitter l'école avec sa compagne Jeanne Lebin, une des collaboratrices de « La Ruche », pour se rendre à Paris et s'occuper davantage de la propagande. Une grande manifestation publique fut organisée en signe de protestation contre l'interdiction, par les

autorités, de la visite de Kropotkine à l'occasion de la célébration du cinquantenaire de ses activités. Varban intervint au meeting au nom des anarchistes bulgares. Mais juste à ce moment, la lutte pour le « pain quotidien » devint très aiguë pour lui et sa famille. Il acceptait n'importe quel travail : réparation des rues, jardinage, installations de chauffage central etc... Il louait aussi, avec sa compagne, à Villejuif, dans la banlieue parisienne, un grand jardin potager. Le soir tard et tôt le matin, ils y travaillaient, produisant des légumes ; des camarades de Paris venaient chez eux le dimanche s'approvisionner en légumes frais. Il était toujours au labeur et à la propagande, infatigable, sans repos.

La guerre mondiale éclata. Sans se soucier de son destin ni des conséquences inévitables, Varban se déclara contre la guerre et contre le militarisme.

Il resta à Paris jusqu'en février 1915. Ensuite, il gagna l'Italie où sa compagne travaillait déjà à Florence avec une amie anglaise. Varban, voyant à quel point les paysans italiens étaient abrutis par la religion, entreprit une propagande antireligieuse. La Bulgarie intervint dans la guerre contre les alliés. Alors, il se vit obligé de quitter Florence avec sa famille et de s'installer à Lucca où il reprit l'agriculture. Logés près d'un hôpital militaire, Varban profita de ce voisinage pour amorcer une propagande antimilitariste parmi les soldats blessés, ce qui entraîna son internement.

Varban ne cessa jamais son activité — l'agitation, la propagande de ses idées et ne trouva nulle part la tranquillité, étant obligé de changer souvent de résidence. Envoyé à Arezzo, il revint à Florence pour se diriger ensuite vers Sienne. Mais depuis six mois il souffrait d'une grave maladie sans se plaindre ni se soigner et sans que personne ait déterminé la cause de sa fatigue. Le médecin, appelé par sa compagne inquiète, diagnostiqua la tuberculose. Il dut s'aliter et son état ne laissait aucun espoir. Pendant cette même période, sa compagne fut brutalement expulsée et conduite à la frontière par deux policiers. Elle dut rentrer en France. Varban resta dans cette situation avec sa fillette de 5 ans, dont il devait assurer la subsistance. Sans doute, les souffrances, tant physiques que morales, furent cruelles. Mais il eut heureusement le soutien moral des camarades italiens, et surtout de Bildrini.

Deux mois après l'expulsion de sa compagne, il fut envoyé à Benevento (Italie du Sud) où, terrassé par le paludisme, sa santé devint plus inquiétante encore. Grâce à son énergie extraordinaire, il se rétablit peu à peu et recommença la lutte, ce qui, d'ailleurs, lui valut un nouvel internement à Campobasso où il resta jusqu'à sa libération définitive, six mois après la fin de la guerre.

Voyant sa santé améliorée, Varban intensifia le travail intellectuel et manuel. Il renoua des rapports étroits avec les camarades italiens. Réunis de nouveau avec sa compagne, ils s'installèrent en pleins champs entre Lucca et Pise. Reprenant sa propagande, les paysans qui, au début, le considéraient avec méfiance, commencèrent bientôt à lui manifester leur sympathie, à le rechercher et même à l'aimer. Profitant de ses vastes connaissances, il leur rendait de précieux services, tout en propageant les idées anarchistes.

Mais il tomba de nouveau malade d'une pneumonie qui provoqua une recrudescence de la tuberculose. Heureusement, grâce au bon air et à la vie rationnelle qu'il menait, Varban se remit encore une fois. Pendant toute cette vie mouvementée en Italie et ailleurs, en bonne santé ou souffrant, au travail ou au repos, en liberté ou poursuivi, Varban ne cessait point de s'instruire en lisant, en étudiant, toujours infatigable. Il avait acquis de grandes connaissances, il connaissait tout. Les camarades italiens l'appelaient, pour cette raison, « l'encyclopédie ».

Varban rentra en Bulgarie, accompagné de sa compagne et de leur fille bien-aimée Lilka (Lilia). Cette enfant connaissait aussi bien l'italien que le français — sa langue maternelle — et apprit le bulgare par la suite. Ils s'installèrent à « Tékéto ». Il revint apparemment en bonne santé, mais changé — tuberculeux bien qu'à l'état stationnaire. Étonné de le voir malade, comme je le connaissais auparavant en excellente santé, il me répondit laconiquement : « Arrêté trente-deux fois ». En effet, toutes ces arrestations et persécutions, sa séparation de sa famille, puis le travail incessant, les multiples privations, les souffrances — toutes ces épreuves — avaient affaibli la résistance de son organisme.

Après les longues années d'absence de Varban, ainsi que de son frère Christo, après la mort de l'autre frère, Alexandre, et celle du père Kilifarski un an avant son retour, il ne restait plus que des ruines à « Tékéto ». Cela créa de nouveaux soucis à Varban, car lui seul aurait pu y remédier, mais les forces lui manquaient. Il ne pouvait plus résister aux travaux pénibles. Il tomba deux fois en travaillant.

Néanmoins, il n'abandonna pas le projet d'ouvrir une école libre. Une commune et une école ! Mais les conditions n'étaient pas favorables. D'autre part, le mouvement libertaire jeune et renaissant l'appelait avec insistance. « Ah ! Quelle jeunesse nous avons ! — répétait-il souvent... enthousiasmé et plein de joie

— il faut la servir de toutes les forces qui nous restent encore. » Et lorsqu'il s'apercevait de certaines faiblesses ou d'une prudence excessive face aux risques de persécution, il lançait toujours en souriant cette phrase légèrement ironique : « Et alors, qu'attendez-vous ? Mais il faut bien que vous soyez dérangés, il peut vous arriver d'être arrêtés et même un peu passés à tabac ! Comment autrement connaissiez-vous mieux l'autorité et la police pour les haïr plus profondément ! » Il pensait qu'avant tout un anarchiste devait être intègre et le demeurer.

Dès qu'il eut mis un peu d'ordre à « Tékéto », travaillant le jour aux champs et le soir intellectuellement, sans tenir compte de son état physique déjà atteint par le cancer, il s'associa à l'initiative de publication d'une revue mensuelle et de reconstitution de la maison d'édition, promettant sa collaboration régulière. Il insistait aussi sur la nécessité d'une propagande orale.

Varban partit malade à Bouzloudja⁴⁸. Il passa une nuit chez moi, à Choumen, sans dormir, à la veille du meeting de protestation contre les persécutions des anarchistes russes par le gouvernement soviétique.

Son état s'aggrava à un tel point, qu'il ne put m'accompagner au meeting à Razgrad. Notre projet de faire le même meeting à Roussé, Plovdiv et autres villes principales dut être abandonné.

Cette rechute soudaine nous surprit tous, tant il avait dominé jusque-là la maladie.

Sa bonne compagne qui, toujours à son chevet, le soignait mieux qu'aucune infirmière, m'écrivit : « Varban ne pensait jamais à lui-même, il ne se plaignait jamais. »

S'apercevant que je remarquais comment il observait avec stoïcisme le développement de sa maladie, supportant les souffrances, il me dit : « C'est la lutte entre la vie et la destruction ».

Quant à sa bonté, véritablement anarchiste, chrétienne tolstoïenne, sa compagne en parlait ainsi dans une lettre : « Partout où il est passé, tous l'aimaient — petits et grands, jeunes et vieux... Ami de la nature, c'était pour lui une joie de vivre dans la forêt. Il ne chassait même pas les oiseaux qui causaient des dégâts au jardin pour ne pas priver la famille de leur gazouillement. »

Kilifarski mourut d'un cancer. Le Dr Maximoff⁴⁹ a dit à Guerdjikoff qu'il aurait pu guérir par un traitement de radium. Mais ces soins très coûteux sont seulement accessibles aux riches.

Je n'ai pas la compétence d'un médecin, mais je sais que Varban Kilifarski, avant de quitter la Bulgarie, avait une santé telle que si son organisme n'avait été affaibli par la tuberculose, le paludisme et enfin la pneumonie — toutes ces maladies résultant des persécutions et des misères endurées par l'anarchiste qu'il fut — son tempérament ne se serait pas laissé vaincre dans la lutte « entre la vie et la destruction ». Un organisme solidement constitué comme le sien, vivant dans des conditions hygiéniques normales, ne se laisse dominer par aucune maladie.

L'homme peut vivre un siècle, selon les recherches sur la longévité. Mais une existence irrationnelle due, soit à la négligence de l'hygiène, dans les classes pauvres, ou à l'intempérance, dans les classes riches, réduit considérablement la durée de la vie déterminée par la nature.

La société contemporaine réserve aux anarchistes des conditions de vie si défavorables que la mort de Varban ne peut pas être considérée comme une mort naturelle. Il avait toutes les raisons pour combattre cette société. Il ne sera pas la dernière victime : des millions tomberont encore dans ce combat gigantesque où les ennemis de la société actuelle augmenteront sans cesse, afin de l'abattre à leur tour, un jour. Ce jour viendra, et l'anarchiste Varban Kilifarski sera ainsi vengé.

De toute façon, la victime nous est trop chère : le mouvement libertaire bulgare perd avec Varban Kilifarski un pionnier de grande valeur, un militant et propagandiste dévoué, un phare, un exemple d'intégrité anarchiste sans égal. Le peuple travailleur perd un ami désintéressé et irréprochable tel qu'il en a rarement connus. L'absence de Varban au dernier congrès laissait un vide que tous les camarades ont ressenti. Ce vide se ressentira longtemps encore dans le mouvement. Heureusement, l'afflux de jeunes forces dont le nombre s'accroît sans cesse, nous apporte de nouveaux militants trempés dans la lutte et capables de prendre la relève de ceux qui disparaissent. Nous la voyons, cette jeunesse, débordante d'énergie et d'enthousiasme. Varban l'admirait. La vieille génération est heureuse de se voir dépassée par la magnificence de cette jeunesse, meilleur gage du progrès.

Nicolas STOÏNOFF.

« *RABOTNICHESKA MISSAL* ».

⁴⁸ Nom d'un pic du Balkan où se tint un grand rassemblement anarchiste.

⁴⁹ L'un des leaders communistes bulgares, médecin réputé et aimé des ouvriers de Bourgas. Réfugié en U.R. S.S., il fut « épuré » par Staline.

CHRISTO BOTEV⁵⁰ PRÉCURSEUR DE L'ANARCHISME EN BULGARIE⁵¹

Christo Botev occupa une place particulière parmi tous les combattants pour la libération nationale bulgare pendant les années de grandes luttes (1870-1876) contre la domination turque qui dura presque cinq siècles. Les uns luttèrent par la plume, les autres par la parole ou par les armes. Il fut, lui, à la fois un révolutionnaire, un grand poète, un penseur et un homme. Ce poète-révolutionnaire, celui que tous les Bulgares aiment le plus, est digne de la place qu'il occupe et occupera toujours dans le cœur de la jeunesse et de tout le peuple. Je ne peux prononcer son nom sans ressentir une profonde admiration et une affection enthousiaste. Ses chants enflamment toujours mon âme. Lorsque je lis le récit des exploits de ce « brigand insurgé », de ce « terrible bandit pour les Turcs et les « tchorbadji », mais couvrant, par contre, de son aile tout notre peuple, tous les pauvres », je me sens bouleversé par l'émotion. Sa biographie est un beau roman où la vie réelle du héros se confond avec la légende. Zakhary Stoyanoff, biographe de Botev, l'appelle « un homme extraordinaire », « un grand homme », « le premier citoyen bulgare ». Ces qualifications sont très justes.

Botev, le poète, l'écrivain, l'homme, est bien connu par les nombreux écrits qu'on lui a consacrés. C'est pour cette raison, d'une part, et pour sa grande popularité, d'autre part, que plusieurs courants politiques à la fois prétendent à son héritage spirituel. Les marxistes ne font pas exception. Ils le considèrent comme un vrai social-démocrate, « le premier social-démocrate en Bulgarie », « Le précurseur du mouvement social-démocrate », etc. Le portrait de Botev avec ceux de Marx, Engels, et autres astres marxistes décore toujours leurs salles de réunion. Il a fallu que Dimitri Blagoeff dise enfin à tous ceux qui, même dans sa revue « *Novo Vremé* », tentaient de présenter Botev comme « le premier social-démocrate bulgare » : « Non, Botev ne nous appartient pas ! Il était anarchiste. ». Mais cela ne gêne pas les marxistes, qui haïssent les anarchistes, plus que la bourgeoisie avec laquelle ils collaborent souvent, d'exploiter le prestige de l'anarchiste Botev. Ses poèmes figurent à l'honneur aux programmes leurs soirées de gala, car ils expriment mieux et de façon directe l'état d'esprit des opprimés. L'observateur perspicace distingue facilement à ces soirées la dissonance entre les discours ultra-loyaux et conformistes des orateurs marxistes vis-à-vis de la société bourgeoise et la grandiose poésie révolutionnaire de Botev demeurant éternellement irréconciliable avec cette société : « Royaume de péché, de lâcheté, de larmes ».

Je ne m'attarderai pas sur le fait que les hommes, comme Zakhary Stoyanoff, usant de leur qualité d' « apôtres » de la libération nationale et abusant de l'ancienne amitié entre Botev et Stamboloff, ont insinué que si Botev, le révolutionnaire, avait vécu pour devenir citoyen de la Bulgarie contemporaine, il aurait été partisan du « stambolovisme » russophobe.

Je passerai également sur ce sacrilège honteux perpétré par les autorités qui ont décidé de commémorer l'anniversaire de Botev le jour de la Saint-Georges, qu'il avait lui-même appelé « brigand sanctifié ».

Mais les anarchistes bulgares sauront toujours défendre la mémoire de leur précurseur et maintenir sa personnalité idéale et pure au-dessus de toute bassesse, de tout ce qui risque de compromettre son prestige.

L'HOMME QUI SACRIFIA TOUT

Certains ne pouvant pardonner à Botev ses conceptions sur les problèmes politiques, sociaux, moraux et religieux, commencèrent à aiguïser leurs armes contre cet homme d'une dignité exceptionnelle qui

⁵⁰ Christo BOTEV (1848-1876), fils d'un instituteur très cultivé, fit ses études en Russie et s'adonna entièrement à la révolution. Réfugié en Roumanie, il rentre en Bulgarie à la tête d'une compagnie de deux cents partisans sur un bateau autrichien dont il s'était emparé. Homme exceptionnel, tué au combat à 28 ans, il laissa une œuvre littéraire (3 volumes), poèmes, articles, lettres, très riche et originale. Sa vie et son œuvre inspirent toutes les générations bulgares dont Botev incarne l'idéal.

⁵¹ Conférence du 2 juin 1901, à l'occasion du 25^{ème} anniversaire de la mort de Botev, complétée et publiée à « *Bezvlastié* », N° 10 et 11 du 31 mai et du 2 juillet 1909 (reproduction très abrégée).

consacra sa jeunesse; son talent, toute son existence et sacrifia sa vie même à notre libération, au bonheur de tous ses frères — les « sept millions d'esclaves ». Et notez-le bien: Botev ne réclamait et n'attendait aucune récompense pour tous ses sacrifices. Il ne cherchait qu'une simple satisfaction exprimée ainsi dans son « Adieu » à sa mère :

« Je ne veux d'autre récompense
« qu'un beau jour le peuple proclame :
« il est mort, le pauvre, pour la justice,
« la justice et la liberté. »

S'il y a parmi vous, à cette réunion, des gens hostiles aux conceptions révolutionnaires de Botev, je leur demande comme faveur, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort et pour lui rendre hommage, de montrer leur tolérance et leur patience en m'écoutant afin de connaître la foi, les rêves, les pensées de ce grand homme et de ce grand poète... Cela ne les engagera en rien.

Je dois prévenir, cependant, que la haute estime que nous témoignons à Botev pour sa volonté, son énergie, son intelligence, son dévouement et son talent de poète ne jette aucune ombre sur les autres apôtres, plus modestes, de la liberté. Personne n'osera sous-estimer ni calomnier tous ces hommes qui se sont sacrifiés volontairement dans la lutte pour la liberté, qui ont servi avec le même dévouement la cause du peuple et montré le même désintéressement et le même attachement sincère à leur idéal. Ils demeurent eux aussi au-dessus de toutes les calomnies et de toutes les injures des « tchorbadjii-rapaces » de l'époque qui les appelaient « voyous », « sans-culottes », « vagabonds », etc.

Ils demeurent également au-dessus de la basse critique de tous ceux qui jouissent aujourd'hui de la liberté, bien qu'incomplète, dont nous disposons, grâce aux sacrifices de tous ces nobles précurseurs, liberté que nous nous sommes montrés incapables d'élargir et d'affermir.

Tous ces apôtres de la liberté furent, selon l'expression de Zakhary Stoyanoff, honnêtes et purs comme anges. Certains comme Anguel Kantcheff, les quatre apôtres organisateurs de l'insurrection d'avril : Voloff, Ikonomoff, Benkovski, Kabléchkoff, préférèrent se suicider héroïquement plutôt que de se rendre, impuissants, à l'ennemi et risquer de dévoiler sous la torture des secrets susceptibles de compromettre leur cause. Un tel sacrifice est rare. Il démontre l'amour et l'attachement des combattants au peuple. Quant à Levski, son idéalisme et sa pureté morale sont incontestables et bien connus.

Le désintéressement de nos combattants de la libération fut la marque distinctive non seulement des martyrs, mais aussi des survivants également dévoués, sans exclure Stephan Stamboloff, Drassoff, Zakhary Stoyanoff et beaucoup d'autres, dont certains, il est vrai, sont devenus plus tard des tyrans; par suite des circonstances; sans doute, ces nouveaux tyrans de la « Bulgarie libre » avaient pensé et agi auparavant avec le même désintéressement et le même esprit de sacrifice personnel que leurs amis tombés dans la lutte. Prenons, par exemple, le plus grand tyran dont la triste gloire est connue, même en Europe — Stamboloff, qui, jeune homme encore, fut « l'âme du soulèvement de Stara-Zagora ». Quelle pureté de vrai héros national ! Son courage, son abnégation surprisent même d'anciens combattants endurcis. Combattants modèles, Stamboloff et Drassoff furent les plus proches amis de Botev — le dernier, en particulier, fut son correspondant le plus assidu. Dans ses lettres, Botev l'appelait « mon frère Drassoff ». Néanmoins, ce même homme devint plus tard l'un des piliers du régime tyrannique de Stamboloff.

Si les Stamboloff, les Drassoff et d'autres combattants de l'époque des insurrections devinrent plus; tard les tyrans de la Bulgarie « libérée », substituant leurs « propres convictions » dictatoriales aux intérêts légitimes du peuple, c'est qu'ils furent prisonniers de leurs conceptions politiques et du grand pouvoir dont ils disposaient. Ces conceptions et ce pouvoir démesuré se trouvèrent favorisés par les conditions sociales qui avaient précédé et suivi la libération. Déjà, sous le joug turc, ces mêmes « propres convictions » représentaient, à leur avis, la politique des plus nobles intentions. En dépit des lois de l'empire turc et de ses gouvernements, un groupe réfutant le joug de l'État asiatique avait constitué une sorte de gouvernement sous le nom de « Comité Central Révolutionnaire Bulgare ». Les personnalités les plus influentes de cet organisme autocratique, inspirées toujours par leurs « propres convictions », rédigèrent la constitution de l'« État dans l'État » obligatoire pour toute la nation, et lui donnèrent le nom de « Statuts ». Ce même gouvernement avait monopolisé la direction et la cause du mouvement de libération nationale. Toute initiative de révolte organisée par quiconque ne reconnaissant pas le Comité Central était interdite sous menace de peine de mort (Chapitre IX, article 7 des « Statuts »). « Personne, en dehors de ce gouvernement n'a le pouvoir de lancer des proclamations révolutionnaires » — précisait un autre article des « Statuts ».

À la première Assemblée nationale de l'État naissant réunie en pleine forêt, à « Oborichté », Benkovski se présenta comme dictateur autocrate, plus absolu que Stamboloff dans la Bulgarie libérée. Il demanda aux députés les pleins pouvoirs autorisant les apôtres à déclarer l'insurrection au moment choisi par eux-mêmes, à nommer les chefs des compagnies et à disposer, eux seuls, du « destin de la population », selon l'expression de Zakhary Stoyanoff dans « Mémoires » sur les insurrections. Lors des discussions préalables sur ces « pleins pouvoirs » qui ont eu lieu dans le cercle réduit des apôtres de la région de Sredna-Gora, Voloff et Zakhary Stoyanoff se déclarèrent adversaires d'une telle prétention dictatoriale. « Nous n'avons pas besoin de demander au peuple un pareil mandat, dit Voloff. Notre fonction d'apôtres se limite au devoir d'organiser l'insurrection et de nous révolter les premiers; le peuple choisira seul ses commandants parmi ceux en qui il a entière confiance. » La demande insistante de Benkovski avait prévalu. Le texte de ce « mandat » avait été rédigé et lu ensuite à l'Assemblée. Les députés les plus intelligents de Panagurichté et de Pazardjik protestèrent énergiquement. Ivan Sokoloff, député de Pazardjik, prophétisa en prononçant ces paroles : « Le peuple bulgare désire se débarrasser des tyrans, mais il tombera entre des mains semblables ». « La démarche des apôtres est arbitraire et il y a usurpation des saints droits du peuple », s'écrièrent certains députés. « Nous ne voulons pas de tyrans, turcs ou chrétiens ! Il n'y a pas de différence entre les tyrans ! », s'écrièrent d'autres. Voloff pleurait en s'éloignant dans la forêt. Le député C. Neitcheff se lamenta aussi sur le futur destin de la Bulgarie.

« Les Bulgares n'avaient-ils pas assez souffert pendant cinq siècles pour continuer encore à souffrir sous l'oppression de leurs propres fils ? », disait-il.

« Que celui qui veut me suivre et se soumettre sans objection lève son poignard ! », s'écria Benkovski de sa voix puissante. La force brutale et l'inconscience l'emportèrent. Le mandat fut signé.

Ce fut le premier pas décisif vers la tyrannie qui s'instaura en Bulgarie libérée deux ans plus tard. En réalité, le « Stambolovisme » commença avec Benkovski. Celui-ci, s'il avait survécu, aurait occupé les postes les plus élevés de la hiérarchie dans le régime tyrannique de Stamboloff. Il ne reconnaissait aucun droit d'égalité à ses frères insurgés. D'esprit monarchiste, il lutta de toute son énergie, toujours dévoué et prêt à tous les sacrifices pour la cause libératrice, mais à sa manière, en s'imposant aux autres. Afin de rehausser davantage son prestige autoritaire aux yeux des masses populaires, et de rendre celles-ci plus « disciplinées » et plus soumises à ses ordres, il rédigea, toujours guidé par « sa propre conviction » et sans consulter les autres apôtres, un règlement absurde fixant les salutations, les titres et le vocabulaire des chefs et des simples soldats, auquel le règlement actuel de nos casernes n'a rien à envier.

Quelqu'un dirait que je dévie de mon sujet laissant Botev pour parler de Benkovski. Non, je veux présenter un type de dictateur entre les apôtres d'une révolution pour l'opposer à l'autre, à Botev, le modèle de l'homme libre, du vrai révolutionnaire, conscient comme le sont tous les anarchistes d'alors et d'aujourd'hui, que la conquête de la société libre ne saura se réaliser que par la liberté. Botev fut aux antipodes de Benkovski dans l'histoire de nos insurrections et de nos révoltes.

La majorité des combattants appelés « apôtres » avait plus ou moins les mêmes conceptions que Benkovski, les mêmes prétentions au droit d'imposer aux autres de façon dictatoriale leur point de vue et leur volonté. Éduqués dans un tel esprit d'autoritarisme absolu, renforcé par les prétentions de ceux qui luttèrent pour la liberté bulgare, comme le seraient à leur place tous ceux qui ont la même éducation et les mêmes conceptions, il était facile pour eux de devenir et ils devinrent, en effet, les « patriotes patentés » du régime le plus dictatorial — celui de Stamboloff.

Il faut reconnaître, en même temps, que tous ces dictateurs qui justifiaient la dictature par leurs « propres convictions », y compris Benkovski et Stamboloff, plus tard — étaient conséquents avec eux-mêmes. Quant à Botev, il les dépassait même sur ce plan. Personne plus que lui n'a su maintenir l'harmonie parfaite entre les pensées, les paroles et les actes. Mais entre la « propre conviction » et l'harmonie dans les paroles et les actes d'un homme libre et celle d'un dictateur — Benkovski, Stamboloff, Abdul Hamid, Nicolas II, peu importe leur nom — la différence est infranchissable. Ce sont deux conceptions qui s'excluent comme s'excluent réciproquement la liberté et la tyrannie. La première est celle du monarchisme, du centralisme, de la dictature, de la tyrannie exprimée dans les différents programmes autoritaires et représentée par les divers partis politiques d'aujourd'hui — libéraux, démocrates et sociaux-démocrates qui ne tiennent guère compte des points de vue et des besoins individuels. La seconde est celle de la liberté, du fédéralisme, de l'anarchisme — Botev fut le premier représentant de cet idéal de liberté individuelle, le premier représentant de la pensée de Proudhon, de Tchernichevski, de Bakounine — le premier représentant de l'anarchisme. Il fut un anarchiste conséquent dont la parole et l'acte

formaient un tout indivisible — ce qui est le plus difficile dans notre monde actuel. Mais lorsqu'il devint — et cela par nécessité — chef de compagnie des partisans, il ne donna pas d'ordres et n'exerça aucune autorité, aucune dictature; par contre, pour toutes les décisions, dans tous les problèmes, il chercha l'avis de ses compagnons et respecta l'opinion de chacun. Tous les insurgés étaient pour lui des frères.

En désaccord, par ses conceptions, avec les autres combattants proches du Comité Central Révolutionnaire Bulgare, il présenta sa démission le 30 septembre 1875 en remettant un billet ainsi libellé: « Puisque mes conceptions ne s'accordent pas, sous plusieurs rapports, avec celles des autres membres du Comité Révolutionnaire de Bucarest et, puisqu'il en résulte un certain manque de sincérité entre nous, je juge nécessaire, pour ne pas être responsable devant ma propre conscience, de cesser désormais mon activité en tant que membre de ce Comité. Pour cette raison, je prie ceux qui, jusqu'ici, étaient mes camarades d'approuver et d'accepter ma démission. »

Ces conceptions particulières de révolutionnaire-anarchiste étaient partagées par un autre révolutionnaire : Panaïote Semerdjieff (dont le pseudonyme était Pétkoff), pendu en 1876 à Tirnovo. Dans les œuvres de Botev publiées par sa fille et par Iv. Klintcharoff, nous trouvons la précision suivante sur Semerdjieff : « Il partageait, en théorie et en pratique, les conceptions de Botev ».

Botev, lui-même, parle ainsi de lui dans une lettre à Drassoff du 12 avril 1875 : « Il est arrivé ici voici trois jours, un jeune homme venant d'Odessa qui porte le nom de Pétkoff. C'est Stamboloff qui l'envoie pour qu'il le remplace à son poste d'apôtre en Bulgarie. Il mérite estime et entière confiance. Il possède toutes les qualités de propagandiste... D'après lui, il faudrait organiser ici une imprimerie purement populaire où nous pourrions imprimer différents livres, brochures et proclamations dans le but de développer chez nous la littérature révolutionnaire. Un cercle de militants devrait se former autour de cette imprimerie, il lui serait envoyé des informations authentiques, précises, sur les souffrances et la situation tant politique qu'économique du peuple, afin que notre propagande se fonde sur des faits exacts. Des endroits appropriés seraient choisis sur le Danube pour décharger armes et matériel. Les Comités locaux en Roumanie seraient réanimés et reliés entre eux par l'intermédiaire d'un propagandiste qui leur rendrait visite tous les trois mois. Il faudrait augmenter le nombre de ces propagandistes en Bulgarie en les renouvelant souvent pour préparer les esprits; ceux qui se compromettraient devant les autorités devront revenir afin d'être prêts pour le recrutement des compagnies d'insurgés ».

Partisan déclaré de la liberté et du communisme, adversaire irréductible de la *propriété*, de toute *autorité* et de l'*État*, conscient que la société de l'esclavage et de l'exploitation ne saurait être transformée sans lutte cruelle entre les privilégiés et les opprimés, l'anarchiste Botev se montra partout un propagandiste infatigable de ces idées et réveilla l'esprit de révolte chez ceux-ci les appelant à se soulever afin

« que chacun lutte suivant ses moyens
« contre les oppresseurs et les tyrans. »

En effet, aucun bulgare ni avant ni après Botev n'a parlé, écrit et chanté avec plus d'enthousiasme pour la liberté; personne n'a dépeint de façon plus émouvante les souffrances des pauvres et des opprimés, ni mieux défendu leur cause; personne non plus n'a, à la fois, aimé plus profondément ce qui mérite d'être aimé — la liberté, le peuple — et haï aussi fortement ce qui doit être haï — la tyrannie, les tyrans — que l'anarchiste Christo Botev, le fils de l'instituteur Botu Petkoff de Kalofer.

En face des souffrances et de la misère des pauvres, il est prêt à oublier, il oublie ses sentiments personnels, son amour dont il avait parlé avec une telle tendresse dans l'« *Adieu* » à sa mère. La lutte, dans laquelle tombèrent tant de combattants, exige des sacrifices suprêmes. Botev arrivé à cette haute conscience s'exprime ainsi dans le poème « *À mon Premier Amour* » :

« Oublie ce chant d'amour,
« Ne verse pas de poison dans mon cœur,
« Je suis jeune, mais je ne me rappelle plus la
[jeunesse. »

.....

« Ta voix est belle, tu es jeune,
« Mais entends-tu chanter les bois ?
« Entends-tu sangloter les pauvres ?
« Ce sont ces voix que je désire entendre.
« Mon cœur blessé me pousse vers ces terres...
« Là-bas, où le sang humain se répand.

« Oublie ces chants empoisonnés,
 « Écoute le gémissément de la forêt
 «: Et l'orage qui gronde
 « Répétant, mot à mot au monde,
 « Les récits des temps anciens
 « Et les chants de nouvelles souffrances.
 « Chante, toi aussi, un chant pareil,
 « Un tel chant de douleur, chère amie :
 « Comment le frère vend son frère,
 « Comment la jeunesse se meurt,
 « Chante les larmes de la veuve,
 « Les pleurs des enfants sans foyer ! »

CONTRE LE CONFORMISME ET L'OPPORTUNISME

Sévère envers lui-même, le révolutionnaire est également exigeant pour les autres. Il se révolte contre les indifférents et stigmatise les jeunes qui ne pensent qu'à gagner de l'argent pour rentrer la bourse pleine en Bulgarie opprimée, se marier et donner au monde d'autres esclaves, puis devenir, s'ils le peuvent eux-mêmes, des exploiters, des rapaces. Avec quelle amertume il s'adresse dans sa satire « Émigré » à cette catégorie d'émigrés qui rentrent riches chez eux :

« Hâte-toi, émigré, tu vas bientôt revoir
 « La maison paternelle.
 « Devant la porte se danse le horo⁵²
 « Et tu bousculeras les danseurs pour passer,
 « Sois le bienvenu.
 « Tu verras les jeunes filles passionnées
 « Par les danses au festin d'avant la noce
 [de dimanche. »

.....
 « Les Turcs ont tué ton père
 « Et enfermé tes frères chéris.
 « Tous les deux ont pourri sous les plus noirs
 [supplices
 « Dans les prisons étouffantes.
 « Qu'importe, puisque toi tu restes bien en vie !
 « un jour tu seras père.
 « Dieu miséricordieux
 « Se doit de t'accorder une progéniture.

.....
 « Prends une femme, bien belle
 « Ou laide, mais riche;
 « Fais-lui un troupeau d'enfants.
 « Tu les nourriras à la sueur des pauvres.
 « Ainsi rentré de loin
 « L'imbécile cherche à vivre plaisamment,
 « Sans se demander, sans s'inquiéter
 « De savoir s'il est un homme ou une brute ! »

POUR L'UNION LIBRE

Mais avec quel enthousiasme le libertaire Botev salue l'union libre de la jeune fille qui, en dépit des malédictions de sa mère, se laisse emporter dans les bras de son bien-aimé, rejoignant ainsi la compagnie

⁵² Danse populaire rappelant la « Sardane » catalane

des combattants dans la forêt. Union libre où l'amour est complété, renforcé, par la décision de se sacrifier dans la lutte contre les oppresseurs.

« *L'enlèvement d'une jeune fille consentante* » présente ainsi ce tableau :

« La flûte joue dans la clairière,
« Dans la clairière, à l'orée de la forêt,
« La belle et jeune Stoïana s'en va
« Emplir sa cruche à la fontaine ! »

L'apercevant au loin sa mère sort de la véranda :

« Se met à gémir en voyant
« Le drapeau couleur de sang
j», Au milieu des insurgés,
« Et Stoïana — tache blanche —
« Dans les bras de Doïtchine. »

La mère, arriérée, terrifiée par ce spectacle, impuissante devant la réalité, se laisse emporter par la haine, maudissant tour à tour sa fille et l'insurgé :

« Que jamais tu ne fleurisses,
« Fille ingrate, près de lui,
« Que chaque jour tu dépérisses,
« Clouée au lit un an durant ! »

.....
« Et que Doïtchine n'échappe
« À la peine, à la prison, aux chaînes ! »

Tout autre est cependant la réaction du père, ancien combattant :

« Passant la main dans sa barbe,
« Il adresse ces paroles à la forêt :
« Forêt, forêt, mère chérie,
« Tant d'années, tu nous a nourris,
« Forêt, moi, le vieux rebelle,
« Moi, mes gars et amis !
« Forêt, nourris aussi ces enfants
« Tant que le soleil luira.
« Et tant que l'oiseau chantera
« Ce fier drapeau se déploiera ! »

LA « DOULEUR UNIVERSELLE » DU « BYRON » BULGARE

La profonde douleur du poète en face des souffrances du peuple toujours trompé et toujours engagé à patienter, trouve la plus forte expression dans ces quelques strophes de son inoubliable « Elégie » :

« Dis-moi, pauvre peuple au berceau, { ;
« Qui donc te berça peuple esclave ?
« Est-ce celui qui autrefois perça
« Le flanc du Sauveur sur la croix ?
« Ou celui qui te chante depuis des siècles :
« Patiente, et tu sauveras ton âme ? »

.....
« Est-ce lui ? Réponds-moi... Silence !
« Rien que bruit de chaînes.
« Nulle voix ne clame l'espoir, la liberté,
« Mille serpents sucent son sang,
« Parasites internes et externes,
« Le pauvre esclave endure tout et nous,
« Sans honte, sans remords, nous comptons les
[jours,
« Les années, les siècles du joug qui pèse à nos

[cœurs,

« Depuis que le peuple traîne ses chaînes ! »

Les sociaux-démocrates peuvent tirer un bon enseignement de cette critique anarchiste valable également de nos jours. Leur activité et leur propagande au sein du peuple consistent notamment aujourd'hui à répéter cet éternel chant de soumission, de patience et d'attente car le salut viendra des « bonnes gens » — des élus, appelés députés, qui doivent être sociaux-démocrates, bien entendu.

CRITIQUE ANARCHISTE SERRÉE

Dans le même ton élégiaque et avec la même virulence pour protester contre tous ceux qui, à toutes les époques, avec des variantes mais toujours en tant que députés, représentants du peuple, lui chantent de ne pas se révolter, de patienter, d'attendre par leur intermédiaire leur tour de liberté et de bien-être; dans le même ton élégiaque et protestant avec la même virulence, dis-je, contre tous les endormeurs, le trouvère-anarchiste de Kalofer s'exprime dans son ardent poème : « *La lutte* ». Dans ce chef-d'œuvre, la question sociale fondamentale, le problème du pain et de la liberté pour tous ne trouvera sa solution ni au temple, ou à l'église, ni à l'école de quelques « butors insensés », ni à la Chambre des Députés, sociaux-démocrates (V. *Znamé* du 1^{er} mai 1875), ni par la patience, ni par le bulletin de vote, ni par les réformes, mais aux barricades, par la lutte irréductible et cruelle, par la révolte et l'insurrection, par la révolution sociale. Si la patience bestiale chez certains esclaves demeure encore, chez d'autres elle touche à sa fin.

Il ne reste qu'un seul dilemme : la mort ou la liberté ! Le pain ou le plomb ! Les endormeurs de toutes les espèces, les endormeurs de la honte sont flétris avec force. Voici une critique anarchiste serrée :

« La jeunesse traîne en douleur, en misère.

« Le sang s'agite amèrement dans les veines,

« Le regard s'assombrit. La raison, sans flamme,

« Ne voit ni le bien, ni le mal qui vient...

« Des souvenirs pèsent lourdement sur l'âme,

« La mémoire haineuse sans cesse les ranime

« Dans le cœur, point d'amour, nul atome de foi,

« Nul espoir de pouvoir réveiller de la mort

« Un seul homme sensé, un seul homme fier !

« Chez nous, l'homme sensé passe pour dément.

« C'est l'imbécile que chacun estime :

« Il est riche » — dit-on, mais qui donc lui demande

« Combien de malheureux il a spoliés, volés;

« Combien son Dieu, devant l'autel, il a trompé

« Par prières, serments et fieffés mensonges.

.....
« Salomon, ce tyran débauché,

« Rejeté depuis longtemps au fond du paradis

« Avec ses paraboles, parmi tous les saints,

« Proclama et légua aux imbéciles une ânerie

« Que le monde répète encore aujourd'hui :

« Tu craindras ton Dieu et vénèreras le Roi ! »

« Bêtise sacro-sainte ! Des siècles sans nombre,

« Conscience et Raison te combattirent en vain,

« Les combattants dans les pires supplices tombè-

[rent

« Sans pouvoir anéantir la misère,

« Et le monde, habitué à supporter le joug,

« N'a pas cessé de révéler la tyrannie.

« Si la main est de fer, humblement ils la baisent

« Et donnent leur foi à la parole qui ment :

« Tais-toi et supplie lorsqu'on te bat,
« Et si l'a bête cruelle t'écorche vif,
« Si les serpents s'abreuvent de ton sang,
« Renonce au monde, en Dieu seul mets tout ton
[espoir... »

« Et ainsi va le monde ! Sur cette terre maudite
« Esclavage et mensonge régnet ;
« De génération en génération,
« Jour et nuit, on se transmet leur héritage,
« Mais dans ce vil royaume où le crime est loi,
« Royaume de péché, de lâcheté, de larmes,
« Royaume de douleur, de malheur infini,
« La lutte gronde et à pas de géant
« S'approche de son dénouement sacré...
« Nous crierons : « Du pain ou du plomb ! »

Combien différente est cette conception de Botev sur les difficultés, les sacrifices et l'énergie exigés par la cruelle réalité de la lutte pour la destruction du vieux monde — ce « vil royaume où le crime est loi, royaume du péché, de lâcheté, de larmes, royaume de douleur, de malheur infini. » Cette conception d'un homme sérieux qui observe avec profondeur et précision la réalité, combien elle diffère de celle, puérile, des sociaux-démocrates, qui, par la bouche de l'un de leurs principaux leaders, Karl Kautski, proclament : « Le socialisme ne vous demande qu'un bulletin de vote ! »

POINT D'AUTORITÉ NI DIVINE — NI TEMPORELLE

L'anarchisme tend à détruire toute idée de divinité céleste ou terrestre qui, en se substituant à la volonté, des hommes, se charge de leur destinée et exploite leur ignorance. Dieu, monarque, pape, magistrat, député, tout unique représentant du pouvoir matériel ou spirituel doit être renié. L'anarchiste ne peut pas être un athée indifférent ou un athée pour son propre confort intellectuel comme tout bourgeois et tout tyran raisonnant ainsi : « Dieu est nécessaire aux foules pour les tenir dans la crainte et la soumission ». L'anarchiste conscient est un athée actif qui tend à la libération du peuple de toute croyance en un protecteur soit céleste, soit terrestre. Ni Dieu, ni maître ! Point d'autorité — ni divine, ni temporaire. Le Seigneur lui-même toujours puissant, est un allié des puissants contre les faibles.

C'est pour cette raison que l'anarchiste Botev commençait par la négation la plus énergique des croyances et de la divinité. Il stigmatisait la religion et ses serviteurs — alliés des tyrans. Dans sa « *Prière* » interdite dans les écoles, mais très populaire parmi la jeunesse scolaire et les ouvriers, il s'attaquait avec virulence à ce Dieu qui protège les tyrans et opprime les peuples :

« Non, pas toi devant qui s'inclinent
« Moines et curés imbéciles,
« Pour qui les brutes orthodoxes
« Allument des cierges dans l'ombre.
« Non, pas toi qui de la boue
« Modelas l'homme et la femme,
« Mais laissas tes créatures
« Esclaves pour toujours sur la terre.
« Non, pas toi qui baptisas
« Curés, rois et patriarches,
« Mais abandonnas dans la misère
« Mes frères infortunés.
« Non, pas toi qui conseillas à l'esclave
« De se soumettre et d'implorer
« Et le nourris jusqu'à la tombe
« Rien que de vains espoirs.
« Non, pas toi, Seigneur des menteurs,
« Des tyrans sans honneur, ni vergogne;

« Pas toi, l'idole des imbéciles,

« Des ennemis de progrès humain ! »

Dès le premier numéro de son journal « *Douma na balgarskité émigranti* » (La parole des réfugiés bulgares), Braïla, le 10 juin 1871, dans l'article exposant son programme, Botev ouvrit les attaques contre le clergé l'appelant « ordures byzantines en putréfaction, qui, ayant vendu et ruiné le peuple, portent aujourd'hui à leur cou la clef du cadenas qui l'enchaîne ». Plus tard, dans un article intitulé : « *Le problème de l'Église est-il résolu ?* » après avoir constaté que le problème de la libération d'un pouvoir se transforme en simple problème de remplacement de ce pouvoir par un autre pouvoir, Botev concluait : « Le problème est résolu uniquement pour le clergé, quant au peuple, il ne le résoudra que lorsqu'il se sera débarrassé de tout le clergé ». Car, ainsi qu'il le dit plus tard dans son journal « *Znamé* » (Drapeau), « Le clergé et la religion furent toujours et resteront longtemps encore, peut-être, parmi les principaux ennemis du progrès et de la liberté ».

Constatant avec indignation que le nombre des publications religieuses augmentait, il remarqua avec colère et avec sarcasmes : « La Bulgarie deviendra bientôt un monastère et le peuple bulgare – un peuple de tonsurés. Peuple, donne ton argent pour des bêtises, argent blanc pour les jours noirs, tu auras la béatitude dans l'au-delà et, en attendant, ici, tu peux manger même des pierres si cela te plaît ».

CONTRE TOUT POUVOIR ET TOUT ÉTAT

Loin d'être un social-démocrate quelconque qui aspire à un poste autoritaire dans le rouage de l'État, Botev, en tant qu'anarchiste, se déclarait contre toute autorité, contre tout État. Il développa ses conceptions anti-étatiques et anti-juridiques surtout dans un article de « *Znamé* » du 1^{er} mai 1875 où nous empruntons cette citation : « Seule, l'union fraternelle et intelligente des peuples est capable de mettre fin aux souffrances, à la misère et au parasitisme qui accablent le genre humain ; seul cette union peut établir la véritable liberté, la fraternité et le bonheur sur le globe. Tant que les peuples demeurent divisés par les rouages de leurs empires, de leurs constitutions et de leurs républiques et tant que, prisonniers d'une aveugle servilité envers ceux qui sont « bénis de Dieu », ils se considèrent ennemis les uns des autres ; il n'y aura pas de bonheur sur la terre, il n'y aura pas de jours radieux pour l'homme. Les gouvernements et les classes privilégiées opprimeront et feront souffrir partout le pauvre par l'exploitation de son travail, par l'ignorance dans laquelle ils le maintiennent lui faisant multiplier ses bêtises historiques afin de pouvoir l'envoyer se battre et massacrer ses frères ou pour être massacré lui-même. Il est évident que, si les peuples pouvaient connaître une fois pour toutes les causes de leurs souffrances, ils se rendraient compte que leurs uniques ennemis sont leurs propres gouvernements, et les classes parasitaires qui, afin d'assurer leur vie frivole et néfaste s'unissent étroitement avec les tyrans pour appliquer les principes du mensonge et du vol sous la protection des « lois ». Chaque gouvernement s'appuie sur le vol, sur le mensonge et la violence. Dans chaque État les puissants tiennent en main les faibles, les riches — les pauvres, les gouvernants — tout le peuple. Vous pouvez parcourir tous les méridiens et tous les parallèles, vous ne trouverez aucune exception à cette règle... Nous avons entièrement raison de dire avec Proudhon que tout gouvernement est un complot, une conjuration contre la liberté de l'humanité ».

À un autre endroit de ce même journal, Botev écrivait : « Si les affamés s'étaient adressés à moi pour me demander conseil, le seul remède que je leur aurais recommandé contre la famine serait l'insurrection contre l'ordre social contemporain. Supprimez cette hiérarchie dans l'humanité et vous verrez que les causes de vos souffrances disparaîtront ».

LE COMMUNISME LIBERTAIRE ET LA COMMUNE DE PARIS

Cet ordre social doit être remplacé selon Botev par le communisme, car il est anarchiste-communiste. Je dis bien : communiste et non seulement communaliste-sympathisant, partisan de la commune de Paris qu'il salua avec enthousiasme lors de sa proclamation. En effet Botev, fut en Bulgarie, le défenseur des communards de Paris, calomniés par les oppresseurs, les journalistes européens et les « tchor-badjii » bulgares, ainsi que par leurs instruments. Il publia dans son journal « *Douma* » l'article « Pleurs ridicules » dans lequel il écrivait :

« Pleurez sur Paris, la capitale de la débauche, de la civilisation, l'école de l'espionnage et de l'esclavage ; pleurez, philanthropes, sur les palais des terribles vampires, des grands tyrans, sur les monuments de la

bêtise, de la barbarie, élevés au prix de tant de têtes coupées de précurseurs, grands penseurs et poètes, érigés sur les os rongés de tant de martyrs tombés pour leur pain quotidien. Pleurez ! Personne ne saura consoler les déments, personne ne saura apaiser les enragés.

« Maudissez les communards d'avoir détruit votre capitale — ces communards tombés en criant « La Liberté ou la mort ! Du pain ou du plomb ! » — paroles de bandits pour vous ! Crachez sur leurs cadavres et sur les cadavres de ces victimes de la civilisation que vous embrassiez et que vous embrassez toujours en la personne de vos femmes, de vos sœurs, de vos mères, mais que vous appelez aujourd'hui des prostituées enragées parce qu'elles ont eu le courage de prendre les armes pour se débarrasser de l'assommoir de la débauche ! Jetez de la boue et des pierres sur la tombe de Doumbrowki parce qu'il n'accepta pas de servir un roi quelconque, mais devint combattant d'une grande idée, d'un but élevé et opposa sa poitrine aux traîtres de la France et aux coupables de tant de désastres de l'humanité.

« Le monde entier déplora Paris. Le monde entier maudit les communards. Notre pauvre presse ne manqua pas, elle aussi, de verser des larmes sur tout ce qui est sans âme et de maudire l'avenir naissant plein d'espoir. Pleurs ridicules ! Comme si, de Nemrod à Napoléon, de Cambise à Guillaume, la guerre ne présentait pas toujours le même spectacle, ne poursuivait pas toujours le même but par les mêmes moyens. Comme si Napoléon — au nom de la civilisation — et Guillaume — au nom de la divine providence — ne firent pas plus de mal, plus de barbarie au dix-neuvième siècle que, par exemple, Alexandre le Macédonien, par ses campagnes, il y a tant de siècles. Non ! La barbarie, les blâmes, les anathèmes sont là où l'homme esclave lorsque ses paroles, sa raison restent des clameurs dans le désert, révolte et lutte à la vie à la mort dans toute la mesure de ses moyens qui sont vils parce que faibles, et ils sont faibles car il en est spolié par ses maîtres. Alors, l'homme est qualifié de bandit, de pervers, de lâche et de barbare ! Les communards le sont également.

« Mais les communards sont des martyrs car peu importe leurs moyens dans la lutte pour la liberté ; c'est l'idée de cette lutte qui l'emporte. « La liberté aura, elle aussi, ses jésuites » — disait Henri Heine ».

L'INTERNATIONALISTE

D'après Zakhary Stoyanoff, Botev et son camarade « mystérieux » Floresco⁵³, (qui, selon les affirmations de Botev, était un communiste non seulement – en théorie mais avait combattu sur les barricades de Paris contre l'année de Versailles et avait réussi à se sauver, traversant villes et États sous différents noms) visitèrent les cafés de Braïla pour faire une propagande favorable aux communards, en expliquant que ceux-ci étaient des sauveurs de l'humanité, des martyrs de la cause des pauvres et des opprimés.

D'après le témoignage de notre poète Ivan Vazoff rendu public par Z. Stoyanoff, Botev était un « communiste si passionné » et un tel partisan de la Commune de Paris, qu'il avait, par son éloquence, réussi à entraîner même Vazoff, selon son propre aveu, et le gagner un certain temps aux idées du « communisme.

Le biographe de Botev (Z. Stoyanoff) décrit le fait suivant. Botev, Floresco, T. Chaptchenko, un Ruthène étudiant à l'université de Kiev et quelques réfugiés bulgares avaient conçu le plan de fonder une association socialiste de réfugiés bulgares qui devait se procurer une imprimerie, fonder un journal, une bibliothèque et établir un programme. Cette association devait se mettre en rapports avec les autres socialistes et conspirateurs en Europe, dans le but entre autres, de lutter pour la libération de la Bulgarie. Dans sa lettre à Drassoff déjà citée, où il parle de son condisciple « Petroff », Botev ajoutait à la fin : « Une nouvelle : les socialistes russes de Londres et de Zurich m'invitent à aller chez eux ou à devenir leur commissionnaire. Ils désirent se mettre en relations avec nos révolutionnaires. Ils me proposent d'échanger nos propagandistes, nos passeports, etc... « Nous sommes prêts à vous accorder notre aide morale et physique » — m'a écrit un de mes anciens camarades de classe, Soudzilovski⁵⁴. Je lui ai répondu que je m'engageais à leur servir de commissionnaire pour leurs livres. Pour le reste je dois attendre la

⁵³ Des études postérieures à cet article ont établi que le « mystérieux » camarade de Botev n'était autre que le fameux révolutionnaire russe Serge Netchaëff.

⁵⁴ Dr Roussel-Soudzilovski fut l'un des plus proches amis de Bakounine et de Botev. Après la libération de la Bulgarie, il vint s'installer à Plovdiv où il exerça une grande influence sur les premiers hommes d'État bulgares, et contribua directement à la formation des premiers groupes libertaires en Bulgarie.

décision de notre réunion »⁵⁵ (Botev : lettre du 12 avril 1875, Œuvres, Édition de Ivanka. Chr. Boteva, p. 395).

Le Consul russe s'informa à temps sur Botev, Floresco et leurs camarades ruthènes. Il attira plusieurs fois l'attention des autorités roumaines sur ces « hommes dangereux », Floresco fut arrêté. Botev fit échouer une première tentative d'arrestation dans une auberge, mais la police réussit à mettre la main sur ses livres et sur sa correspondance. Plus tard, surpris dans un hôtel à Fokchan, Botev fut arrêté et conduit à la prison de Galats où il resta enfermé plusieurs mois. Il profita de son séjour en prison pour continuer la propagande parmi les prisonniers.

Les conceptions communistes libertaires de Botev le lièrent avec l'aile gauche de l'Internationale. Il en parlait souvent aux bulgares.

« Il est notoirement connu — écrivit-il le 23 juillet 1875 — que les besoins et les souffrances rapprochent et unissent les hommes. Ils deviennent sincères entre eux et commencent à s'aider mutuellement afin de se libérer du mal commun. Tous les travailleurs, tous les pauvres, de tous les pays, quelle que soit leur nationalité, sont tous frères par leurs souffrances, par leurs malheurs. Opprimés et spoliés par les gouvernements et par les riches, les travailleurs, en dépit de leur labeur épuisant, souffrent de privations et mènent une existence pire que celle des bêtes. Mais, les souffrances qu'ils endurent et les injustices auxquelles ils sont soumis de la part des « bénis de Dieu » et des capitalistes ont rendu les travailleurs conscients de leur situation pour se mettre d'accord et s'unir afin de chercher ensemble les causes de leurs malheurs et les moyens d'en sortir... Ainsi naquit et se développe aujourd'hui l'Internationale qui a pour but le rassemblement de tous les travailleurs victimes de l'injustice dans une entité consciente et intelligente afin de pouvoir se débarrasser, par l'union de leurs efforts, de tous les rapaces et oppresseurs — rois et capitalistes — et de conquérir le droit inaliénable pour tout homme de vivre en liberté et d'assurer son existence en travaillant, sans l'obligation de maintenir différents parasites qui ont usurpé le privilège de maîtres vivant aux dépens des autres et cela sans travailler. »

LE SOCIALISTE-ANARCHISTE

Botev ne s'intitula jamais anarchiste. Évidemment, les anarchistes, à cette époque, ne portaient pas ce nom. Dans l'Internationale où ils représentaient l'aile gauche avec les marxistes, représentant l'aile droite, ils s'appelaient socialistes. Notons en passant qu'en Bulgarie et à l'étranger les sociaux-démocrates qui contestent le droit aux anarchistes-communistes de porter le nom de socialistes qualifiaient eux-mêmes l'anarchiste Botev de socialiste. Ils le considèrent même comme le premier socialiste, fondateur du socialisme en Bulgarie. Voici, notamment ce qu'écrivit le journal « *Robotnitcheska Balgaria* » (La Bulgarie Ouvrière) : « C'est le 2 juin 1876 que cessa de battre le cœur le plus grand, le plus ardent de la Bulgarie, que cessa de penser le cerveau politique le plus audacieux et le plus lucide du peuple bulgare. Les génies du genre de Botev ne seront jamais oubliés par les futures générations. Leur mémoire demeurera toujours le phare qui guide dans la bonne direction ceux qui dans la mer tumultueuse de la vie semée de tant d'écueils luttent pour le bonheur humain.

« Botev s'inspirait des œuvres des anarchistes Proudhon et Bakounine, des socialistes réalistes Tchernichevki et Dobroluboff, des socialistes populistes Lavroff et Mikhaïlovski...

« Les partiotards d'aujourd'hui tentent de trouver la justification et la défense de leur chauvinisme de bandits antipopulaires en s'appropriant le patriotisme inspiré et radieux, le nationalisme pur de Botev. « Quant à nous, sociaux-démocrates bulgares, héritiers spirituels du révolutionnaire Botev, nous ne pouvons pas ne pas protester contre cette usurpation insolente.

« Tandis que même Luben Karaveloff⁵⁶ — une telle personnalité — ne croyait plus à la libération politique par la révolution et s'était consacré à un travail purement éducatif et stérile, Botev, poursuivi sans cesse par les calomnies, la misère et la police, vrai « chevalier sans peur et sans reproche », écrivait dans les tavernes obscures de Roumanie ses poésies hautement inspirées et ses articles profondément réfléchis appelant le peuple à la révolte contre les oppresseurs et créant ses hymnes enchanteurs à la

⁵⁵ Il est établi aujourd'hui que parmi les livres que Botev faisait passer clandestinement en Russie figurait un programme de Bakounine et son livre : « L'Étatisme et l'Anarchie » que Botev avait lu et diffusé parmi les réfugiés bulgares. Lors d'une arrestation, la police roumaine avait saisi ces documents.

⁵⁶

liberté... » (Éditorial de « Rab. Balaria » du 20 mai 1909).

ANTIMILITARISTE

Dans la satire « *Guerguevden* » (St Georges) Botev va au-delà de la protestation contre le pape, Dieu, le roi et même contre la foule — grégaire — il s'attaque aux militaristes dont St Georges est le patron.

« Réjouissez-vous, foules — vieux et jeunes,

« Louez Dieu, et avec Dieu le roi

« En ce jour de fête de la Saint Georges !

« C'est ainsi que les moutons

« Bêlaient suivant aveuglement leur berger.

« Ce berger, roi insouciant et stupide

« Comme tous les rois de la terre,

« Menait ses moutons avec la houlette

« Aidé par ses chiens — ministres fidèles

« Sans portefeuilles, bénévoles...

« Un Souverain véritable les voyant aurait dit :

« Que ce troupeau a de la chance — il vit

« Plus heureux que mon peuple même ! »

L'organe des marxistes orthodoxes « *Robotnitcheski Vestnik* » (ce journal révolutionnaire exhorte les soldats « à la soumission, même aux ordres idiots des militaires ») calomniait récemment dans l'article « La caserne et les syndicats » (N° 87 du 27 mai 1909) les anarchistes et les syndicalistes-révolutionnaires leur reprochant de persister dans leurs critiques contre la foule grégaire et de faire appel aux désertions ; d'avoir empêché le peuple-troupeau de suivre paisiblement et docilement le berger, Kaiser ou roi, les ministres et les officiers sociaux-démocrates... Quant aux sociaux-démocrates ils ne se gênent pas de mener aujourd'hui le troupeau humain de la même façon que Botev décrit dans ce tableau :

« Et le troupeau chemine, avec ses blancs agneaux,

« Il chemine et se traîne épuisé sur la route,

« Pour que tous les agneaux passent sous le couteau

« En honneur de ce bandit de St Georges.

« i

« Et tu leur donnes ta sueur,

« Et tu verses ton sang pour eux ;

« Plus ils te frappent, plus tu dances.

« Vois : aujourd'hui, riches et pauvres

« Ivres, ils chantent ensemble,

« Avec le pape, ils louent Dieu et roi...

« Réjouissez-vous, imbéciles !

« Ainsi les moutons bêlent, cheminent,

« Suivant docilement le berger avec les chiens ».

Tel fut Botev. Ainsi pense, chanta, lutta le précurseur de l'anarchisme en Bulgarie, le premier anarchiste bulgare; en tombant héroïquement dans le combat il réalisa son rêve :

« Soutiens ma main, soutiens mes armes,

« Quand l'esclave s'insurgera !

« Que, dans les rangs des combattants,

« Je trouve moi aussi ma tombe ! »

N.S.

UN APPEL

Juillet 1957.

Il faut le répéter : nous vivons une époque historique grave, une époque lourde de responsabilités. C'est

pour cela que chacun doit s'efforcer d'élever son esprit au niveau de cette gravité et de cette responsabilité en n'excluant ni ne dispensant personne — ni ceux des hautes sphères dirigeantes, ni ceux de la base gouvernée. Le temps où l'on pouvait encore raisonner comme le général qui, ici à Choumen, me disait avec étonnement : « mais tu t'occupes de politique ! Il y en a qui s'en chargent, là-haut. » (Le roi Boris et son entourage.) — ce temps-là est déjà irréversiblement révolu.

Les militaires sont éduqués de façon à « se taire et ne pas réfléchir, car les chefs sont mieux avertis ».

Mais il est inconcevable, il n'est pas permis que notre pays « démocratique » devienne le « pays du silence » et moins encore qu'il se transforme en une caserne. Pour tout ce qui se passe et qui adviendra, une responsabilité égale nous incombe à tous, excepté aux morts et aux déments.

Plus d'ignorance, plus d'imposture !

Vers la Vérité, vers la Responsabilité de tous !

N. STOÏNOFF.

Table des matières

Préface.

Avant-propos

Autour d'une vie modeste. Un homme chercha sa voie.

Sur la scène sociale et politique.

Varban Kilifarski.

Christo Botev.

Un appel

